God
Fr 840·8
Mahloeu
101974

00101974

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-400 023.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016

LES INCAS,

OU

LA DESTRUCTION DE L'EMPIRE DU PÉROU;

PAR M. MARMONTEL.

TOME SECOND.

Accordez à tous la tolérance civile, non en approuvant tout comme indifférent, mais en souffrant avec patience tout ce que Dieu souffre, & en tâchant de ramener les hommes par une douce persuasion.

FÉNELON, *Direction pour la conscience d'un Roi.*

M. DCCC. XII.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE M. MARMONTEL,

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE,

Et Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise.

101974

TOME DOUZIÈME.

Du Fonds de Née de la Rochelle.

A PARIS,

Chez Merlin, Libraire, Quai des Auguſtins, N°. 29.

M. DCCC. XII.

De l'Imprim. de COUTURIER, rue S. Jacques, N° 51.

Good
Fr 840.8
Mar/oeu
101974

00101974

LES INCAS.

CHAPITRE XXXIII.

ATALIBA fut consterné, quand il apprit le mauvais succès de l'entremise d'Alonzo. Il s'enferme seul avec lui; & après l'avoir entendu: « Roi superbe, s'écria-t-il, rien ne peut donc te fléchir; tu veux ou ma honte, ou ma perte! Le ciel est plus juste que toi, & il punira ton orgueil ». A ces mots, se précipitant dans les bras du jeune Espagnol: « O mon ami! dit-il, que de sang tu vas voir répandre! Nos Peuples égorgés l'un par l'autre!..... Il l'aura voulu, il sera satisfait; mais la peine suivra le crime ».

« Dispose de moi, lui dit Alonzo. Avec la même ardeur que j'implorois la paix, laisse-moi repousser la guerre; & quel que soit le sort des armes, permets à ton ami de vaincre, ou de mourir à tes côtés. »

« Non, dit le Prince en l'embrassant, je ne veux point t'associer aux forfaits d'une

guerre impie. Garde-moi ta valeur pour des périls dignes de toi. Tu n'es pas fait, ſenſible & vertueux jeune homme, pour commander des parricides. C'eſt bien aſſez que j'y ſois condamné. Toi ſeul, & quelques vrais amis à qui j'ai confié mes peines, vous liſez au fond de mon cœur. Le reſte du monde, en voyant la diſcorde armer les deux frères, confondra l'innocent avec le criminel. Laiſſe-moi ma honte à moi ſeul; & ménage tes jours, pour ne partager que ma gloire ».

Orozimbo & ſes Mexicains, Capana & ſes Sauvages vouloient auſſi s'armer pour ſa défenſe. Mais il les refuſa de même; & il ne leur permit, comme au jeune Eſpagnol, que de l'accompagner juſqu'aux champs d'Alauſi ſur les confins des deux Royaumes.

Cependant, à l'un des ſommets du mont Iliniſſa, l'Inca de Quito fit arborer l'étendard de la guerre; & ſes Peuples, à ce ſignal, ſe mirent tous en mouvement.

C'eſt dans les fertiles plaines de Riobamba qu'ils s'aſſemblent; & les premiers qui ſe préſentent, ſont les Peuples de ces campagnes, qu'enferment, du nord au midi, deux longues chaînes de montagnes: vallons

délicieux, & plus voiſins du ciel que la cîme des Pyrénées (*a*).

Du pied du Sangaï, dont le ſommet brûlant fume ſans ceſſe au deſſus des nuages, du mugiſſant Cotopaxi (*b*), du terrible Latacunga (*c*), du Chimboraço, près duquel l'Emus, le Caucaſe, l'Atlas, ne ſeroient que d'humbles collines (*d*), du Cayambur, qui, noirci de bitume, le diſpute au Chimboraço, tous ces

(*a*) Le ſol du vallon de Quito eſt élevé au-deſſus du niveau de la mer de quatorze cent ſoixante toiſes, c'eſt-à-dire, plus que le Canigou & le Pic du midi, les plus hautes montagnes des Pyrénées. (*M. de la Condamine.*)

(*b*) Ses éruptions ont été terribles en 1738, 1743, 1744, 1750, & 1753. En 1753, la flamme s'élevoit à cinq cents toiſes au-deſſus du ſommet de la montagne. En 1743, le bruit de l'éruption ſe fit entendre à cent vingt lieues. Le volcan a lancé à trois lieues dans la plaine des éclats de rocher de douze à quinze toiſes cubes. (*Idem.*)

(*c*) En 1738, le tremblement de cette montagne renverſa le bourg de ſon nom & celui de Hambato. Les habitans furent preſque tous enſevelis ſous les ruines.

(*d*) La hauteur du Chimboraço eſt de trois mille deux cent vingt toiſes au-deſſus du niveau de la mer.

Peuples courent aux armes pour la défenſe de leur Roi.

Des régions du nord s'avancent ceux d'Ibara & de Carangué, Peuple indigent, fourbe & féroce, avant qu'il eût été dompté, mais depuis heureux & fidèle. Il avoit jadis égorgé ſur l'autel de ſes Dieux, & dévoré dans ſes feſtins les Inças qu'on lui avoit laiſſés pour l'apprivoiſer & l'inſtruire. Ce crime fut ſuivi d'un châtiment épouvantable; & le lac où furent jetés les corps mutilés des perfides (*a*), s'eſt appelé le lac de ſang (*b*).

A ce Peuple ſe joint celui d'Otovalo, pays fertile (*c*), & ſillonné de mille ruiſſeaux, qui, ſous un ciel brûlant, répandent dans les plaines une ſalutaire fraîcheur.

Des rivages du couchant, depuis Acatamès juſques aux champs de Sullana, tous les peuples de ces vallées qu'arroſent l'Emeraude, la Saya, le Dolé, & les rameaux du fleuve dont la rapidité refoule les flots du golfe de

(*a*) Au nombre de deux mille ſelon Garcilaſſo, & de vingt mille ſelon Pédro de Cieça.

(*b*) *Yahuar-Cocha.*

(*c*) La terre y produit cent cinquante pour un.

Tumbès, viennent, le carquois sur l'épaule & la lance à la main, se rendre où l'Inca les appelle; & dès qu'il les voit assemblés (*a*) il leur parle en ces mots :

« Peuple que mon père a soumis par ses bienfaits autant que par ses armes, vous souvient-il de l'avoir vu, avec ses cheveux blancs & son air vénérable, s'asseoir au milieu de vous, & vous dire : Soyez heureux; c'est tout le prix de ma victoire? Il est mort ce bon Roi; il a laissé deux fils, & il leur a dit en mourant: Régnez en paix, l'un au midi, & l'autre au nord de mon Empire. Mon frère, alors content de ce partage, a dit à ce père expirant : Ta volonté sera pour nous une loi sainte. Il l'a dit, & il se dément, & il prétend me dépouiller de l'héritage de mon père. Peuples, je vous prends pour mes juges. Abandonnez-moi, si j'ai tort; si j'ai raison, défendez-moi. — Tu as raison, s'écrièrent-ils d'une commune voix; & nous embrassons ta défense. — Voilà mon fils, reprit l'Inca, celui qui me doit succéder, & me surpasser en sagesse; car il a, comme moi, l'exemple

(*a*) Ils étoient au nombre de 30,000.

des Rois nos aïeux, & de plus il aura le mien. — Qu'il vive, répondent ces Peuples; & quand tu ne ſeras plus, qu'il nous rappelle ſon père. — Venez donc, pourſuivit l'Inca, défendre mes droits & les ſiens. Mon frère, plus puiſſant que moi, me dédaigne, & fait à loiſir les apprêts d'une guerre dont ſans doute il ſe flatte que le ſignal me fait trembler; je veux le prévenir, avant qu'il ait pu raſſembler ſes forces. Demain nous marchons à Cuſco ».

Dès le jour ſuivant, il s'avance, par les champs d'Alauſi, vers les murs de Cannare, ville célèbre encore par ſa magnificence & par ſes tréſors enfouis. Les Incas, en la décorant de murs, de palais, & de temples, en avoient fait une fortereſſe, pour dominer ſur les Chancas.

Cette nation des Chancas, nombreuſe, aguerrie, & puiſſante, embraſſe une foule de Peuples. Les uns, comme ceux de Curampa, des Quinvala & de Tacmar, fiers de ſe croire iſſus du lion, qu'adoroient leurs pères, ſe préſentent, encore vêtus de la dépouille de leur Dieu, le front couvert de ſa crinière, & portant dans les yeux ſon orgueil

menaçant. D'autres, comme ceux de Sulla, de Vilca, d'Hanco, d'Urimarca, ſe vantent d'être nés, ceux-là d'une montagne, ceux-ci d'une caverne, ou d'un lac, ou d'un fleuve, à qui leurs pères immoloient les premiers nés de leurs enfans. Ce culte horrible eſt aboli; mais on n'a pu les détromper de leur fabuleuſe origine; & cette erreur ſoutient leur courage guerrier.

A l'approche d'Ataliba, ces Peuples, ſurpris ſans défenſe, lui firent demander pourquoi, les armes à la main, il pénétroit dans leur pays? « Je vais, leur répondit l'Inca, ſupplier le Roi de Cuſco de m'accorder ſon alliance, & lui jurer, s'il y conſent, ſur le tombeau de notre père, une inviolable amitié ».

Rien ne reſſembloit moins à un Roi ſuppliant, que ce Prince à la tête d'une puiſſante armée; mais on fit ſemblant de le croire; & trompé par les apparences, il alloit paſſer plus avant, lorſqu'il vit entrer dans ſa tente l'un des Caciques du pays. Ce Cacique, qu'avoit bleſſé l'orgueil de l'Inca de Cuſco, ſalue Ataliba, & lui tient ce langage: « Tu crois paſſer en ſûreté chez un Peuple à qui tu dé-

fends qu'on faſſe injure & violence; apprends que dans un conſeil, où je viens d'aſſiſter, on a conſpiré contre toi. Je t'aime, parce qu'on m'aſſure que tu es affable & bon; & je hais ton rival, parce qu'il eſt dur & ſuperbe. Il m'a humilié. Je ſuis fils du lion; je ne veux pas qu'on m'humilie ».

Ataliba rendit grâce au Cacique, & conſulta ſes Lieutenans ſur l'avis qu'il avoit reçu. Ses Lieutenans étoient Palmore & Corambé, tous deux nourris dans les combats, ſous les drapeaux du Roi ſon père, & révérés des troupes, qu'ils avoient aguerries dans la conquête de Quito. « Prince, lui dit l'un d'eux, voyez ces plaines où s'élèvent des monceaux d'oſſemens enſevelis ſous l'herbe; ce ſont les reſtes honorables de vingt mille Chancas, morts dans une bataille (a) en défendant leur liberté. Leurs enfans ne ſont point des hommes ſans courage. Vainqueurs, nous leur impoſerons, je le crois; mais le ſort des combats

(a) Sous le règne de l'Inca Roca: il reſta ſur la place trente mille hommes, huit mille du côté des Incas. La plaine Saſcahuana, où ſe donna cette bataille, fut appelée *Yahuar-Pampa*, *Campagne de ſang*. Voyez le Chapitre 30.

est trompeur ; & celui-là est insensé qui n'en prévoit pas l'inconstance. J'ose espérer de vaincre, sans me dissimuler que nous pouvons être vaincus ; & alors je les vois, ces Peuples, enhardis par notre défaite, tomber sur une armée éparse & fugitive, & achever de l'accabler. Ne négligez donc pas l'avis de ce Cacique. La forteresse de Cannare est un point d'appui, de défense, & de ralliement au besoin. Ce poste, auquel le salut de l'armée est attaché, ne peut être remis en des mains trop fidelles ; &, si j'ose le dire, Inca, c'est à vous-même à le garder ».

L'Inca ne vit, dans ce conseil prudent, que l'intention de le laisser en un lieu sûr ; & il le prit pour une offense. « Si ma présence vous fait ombrage, dit-il à Corambé, vous me connoissez mal. Votre âge, vos exploits, l'estime de mon père, vous ont acquis ma confiance ; & je n'ai jamais su la donner à demi. Vous commanderez ; je serai votre premier soldat : on apprendra de moi à vous obéir avec zèle ; & si la victoire est à nous, n'ayez pas peur que votre Roi vous en dérobe le mérite. Quant au soin de mes jours, ce n'est pas le moment de nous en oc-

cuper. Ce ſont mes droits qu'on va défendre; il ſeroit honteux que, ſans moi, l'on combattît pour moi. Ne me parlez donc plus de me tenir loin des combats ».

« Non, Prince, lui dit Corambé, je vous ſervirois mal, ſi je vous croyois lâche; mais moi, vous me croyez jaloux & envieux de votre gloire. Vous vous reprocherez d'avoir fait cette injure au zèle d'un ami, que votre père a mieux connu ».

« Ah! généreux vieillard, pardonne, lui dit l'Inca en l'embraſſant. J'ai été un moment injuſte. Mais pourquoi vouloir me laiſſer oiſif à l'ombre de ces murs »?

« J'y reſterai, lui dit Corambé. Laiſſez-moi trois mille hommes, & ces vaillans Caciques, & cet Etranger, qui, comme eux, ne demande qu'à vous ſervir ». L'Inca n'héſita point. Alonzo, Capana, le vaillant Orozimbo, les Sauvages, les Mexicains applaudirent tous avec joie, réſolus de verſer leur ſang pour la défenſe de l'Inca. Ayant donc laiſſé avec eux trois mille hommes d'élite dans les murs de Cannare, il fit avancer ſon armée vers les champs de Tumibamba.

CHAPITRE XXXIV.

CEPENDANT le Roi de Cuſco ſe hâtoit d'aſſembler ſes troupes; & tous les peuples d'alentour quittoient leurs champs, voloient aux armes, & ſe rendoient auprès de lui.

Des bords de ce lac célèbre (*a*) où Manco deſcendit, les peuples d'Aſſilo, d'Avancani, d'Uma, d'Urco, de Cayavir, de Mullama, d'Aſſan, de Cancola & d'Hillavi, compris ſous le nom de Collas, quittent leurs rians pâturages, où ils adoroient autrefois un bélier blanc, comme le Dieu de leurs troupeaux & la ſource de leurs richeſſes. Ils ſe diſent nés de ce lac que leurs cabanes environnent; & c'eſt le Léthé, où leurs ames ſe replongent après la vie, pour revoir un jour la lumière, & paſſer dans de nouveaux corps.

De ſon côté s'avance la fière & courageuſe nation des Charcas. C'eſt la raiſon qui l'a

(*a*) Le lac de Collao.

soumise, & non pas la force des armes. Lorsque les Incas lui annoncèrent qu'ils venoient lui donner des lois, ses jeunes guerriers, pleins d'ardeur, demandèrent tous à combattre, & à mourir, s'il le falloit, pour la défense de leur liberté. Les vieillards leur firent l'éloge de la sagesse des Incas & de leur bonté généreuse; les armes leur tombèrent des mains; & ils allèrent tous en foule se prosterner aux pieds de ce fils du Soleil qui vouloit bien régner sur eux.

Plus sage encore avoit été le vaillant Peuple de Chayanta. Sa réduction volontaire sous la puissance des Incas est le modèle des bons conseils. Le Prince qui l'alloit soumettre, lui fit dire qu'il lui apportoit des lois, des mœurs, une police, un culte, une façon de vivre enfin plus raisonnable & plus heureuse. « S'il est vrai, répondirent les Chayantas aux députés, votre Roi n'a pas besoin d'une armée pour nous réduire. Qu'il la laisse sur nos frontières; qu'il vienne, & qu'il nous persuade; nous lui serons soumis; c'est au plus sage à commander. Mais qu'il promette aussi de nous laisser en paix, si, après l'avoir entendu, nous ne voyons pas

comme lui, à changer de culte & de mœurs, l'avantage qu'il nous annonce ». A des conditions ſi juſtes, l'Inca vint preſque ſans eſcorte; il parla, il fut écouté; & quand ce Peuple eut bien compris qu'il étoit utile pour lui de ſe ranger ſous les lois des Incas, il ſe ſoumit & rendit grâces. Tels étoient ces Sauvages, que les Européens n'ont cru pouvoir apprivoiſer que par le meurtre & l'eſclavage.

En plus petit nombre s'avancent les Peuples qui, vers l'orient, cultivent le pied des montagnes inacceſſibles des Antis. Leurs aïeux adoroient d'énormes couleuvres (*a*), dont ce pays ſauvage abonde. Ils adoroient auſſi le tigre, à cauſe de ſa cruauté. Ils en ont abjuré le culte, mais ils font toujours gloire d'en porter la dépouille, & leur cœur n'en a point encore oublié la férocité. Chez les Antis, dont ils deſcendent, la mère, avant de préſenter la mamelle à ſon nourriſſon, la trempe dans le ſang humain, afin qu'ayant ſucé le ſang avec le lait, les enfans en ſoient plus avides.

(*a*) Elles ont juſqu'à vingt-cinq & trente pieds de longueur.

Du côté du nord, ſe replient vers les bords de l'Apurimac, les Peuples de Tumibamba, de Caſſamarca, de Zamore, & cette nation farouche, dont les murs ont gardé le nom du Contour (*a*), le Dieu de ſes pères. Un panache des plumes de cet oiſeau terrible (*b*) diſtingue les enfans de ſes adorateurs, & flotte ſur leur tête altière.

Après eux vient l'élite des peuples de Sura, pays fertile, où germe l'or; de Rucana, où la beauté ſemble être un des dons du climat, tant la nature en eſt prodigue; & des champs de Pumalacta (*c*), autrefois repaire ſauvage des lions que l'homme adoroit.

Des plaines du couchant ſe raſſemblent en foule les vaillans peuples d'Imara, de Collapampa, de Quéva, par qui l'Empire fut

(*a*) Cuntur-Marca.

(*b*) Il eſt noir & blanc comme la pie. La Nature lui a refuſé des ſerres; mais il a le bec ſi dur & ſi fort, que d'un ſeul coup il perce le cuir d'un taureau. Ses aîles déployées ont plus de vingt pieds d'étendue. Deux de ces oiſeaux ſuffiſent pour tuer un taureau, & pour le dévorer.

(*c*) Dépôt du lion.

ſauvé de la révolte des Chancas (*a*), & qui portent encore les marques de leur gloire. Ces marques ſont pour eux les mêmes que pour les enfans du Soleil (*b*).

Enfin venoient les habitans des riches vallées d'Yca, de Piſco, d'Acari, de Naſca, de Rimac, docilement ſoumis; & ceux d'Huaman, plus rebelles, mais enfin réduits à leur tour. Lorſqu'on leur avoit propoſé de recevoir le culte & les lois des Incas, ils avoient répondu qu'ils adoroient la mer, divinité féconde & libérale; qu'ils ne défendoient point aux peuples des montagnes d'adorer le Soleil, qui leur faiſoit du bien, & dont la chaleur tempéroit l'âpreté de leurs froids climats; mais que pour eux, qu'il conſumoit & dont il brûloit les campagnes, ils n'en feroient jamais leur Dieu; qu'ils étoient contens de leur roi comme de leur divinité, & qu'au prix de leur ſang ils étoient réſolus à les défendre l'un & l'autre. La guerre fut longue & ter-

(*a*) Sous l'Inca Roca. *Voyez* les Chapitres 30 & 34.

(*b*) Les cheveux coupés, les oreilles percées, & la frange *Lautu* ſur le front.

rible; mais l'ennemi, pour les réduire, ayant fait couper les canaux qui arroſoient leurs ſillons arides, la néceſſité fit la loi; & la douce équité du règne des Incas juſtifia leur violence.

Ces Nations à peine étoient rendues ſous les murailles de Cuſco, lorſqu'on apprit que le Roi de Quito s'avançoit vers Tumibamba. Huaſcar vouloit aller l'attendre au paſſage du fleuve qui baigne ces campagnes. Mais la fortune le ſervit mieux que la prudence & le conſeil.

Ataliba avoit paſſé le fleuve; & ſur la colline oppoſée il vouloit établir ſon camp. Le jour penchoit vers ſon déclin. L'armée de Quito avoit fait une longue marche; & le ſoldat, excédé de fatigue, n'eût demandé que le repos. Mais ranimé par la voix de l'Inca, il montoit la colline avec ſécurité. Tout à coup, ſur la cîme, ſe préſente en colonne l'armée du Roi de Cuſco. A la vue de l'ennemi, elle ſe déploie; à l'inſtant le ſignal du combat ſe donne. L'avantage du lieu, du nombre, ſur des troupes déjà vaincues par l'épuiſement de leurs forces, rendit leur courage inutile. Ceux de Quito, vingt fois ralliés & rompus, ne durent leur ſalut qu'aux ombres

de la nuit, qui favorisa leur retraite. Il fallut repasser le fleuve; & le Roi, qui voulut en personne protéger ce passage, s'étant laissé envelopper, fut pris & enlevé par l'ennemi.

Huascar dédaigna de le voir. « Il aura le sort d'un rebelle, dit-il; qu'on le garde avec soin dans le fort de Tumibamba ».

Ce désastre porta la désolation dans l'armée du Roi captif. Tout le camp étoit en tumulte. Le fils d'Ataliba y couroit éperdu, & crioit à ces Peuples en leur tendant les bras: « Mes amis! rendez-moi mon père ». Sa douleur, son égarement redoubloient encore la tristesse dont les esprits étoient frappés.

Palmore affligé, mais tranquille, va au-devant de Zoraï, & le ramenant dans sa tente, lui dit: « Prince, modérez-vous; rien n'est désespéré. Vos Peuples sont fidèles. Votre père est vivant. Il vous sera rendu. — Vous me flattez, dit le jeune homme tremblant de frayeur & de joie. — Je ne vous flatte point; il vous sera rendu, dit le vieillard. Allez, & donnez à vos Peuples l'exemple de la fermeté ».

La nuit vint; un silence morne, répandu

dans toute l'armée ; marquoit la consternation. Palmore seul, enfermé dans sa tente, veillant & méditant, se disoit à lui-même : « Que ferai-je ? Si par la force je tente de délivrer mon Roi, je connois bien son ennemi, il le fera périr plutôt que de le rendre ; & si je laisse voir de l'irrésolution, de la foiblesse, & de la crainte, le découragement s'empare de l'armée : elle va tout abandonner ».

Comme il étoit plongé dans ces tristes pensées, un vieux soldat se présente à lui. « Me reconnois-tu ? lui dit-il. J'ai combattu sous tes enseignes dans la conquête de Quito. Tu vois encore mes cicatrices. Quand le Cacique de Tacmar fut vaincu, pris ; & enfermé dans le fort de Tumibamba, je fus l'un de ses gardes. On vint pour l'enlever ; & par une longue caverne, on alloit percer sa prison. L'entreprise fut découverte ; & Tacmar, réduite à se rendre, obtint que son Cacique fût mis en liberté. La paix fit oublier la guerre ; & l'on négligea de combler le chemin creusé sous le fort : seulement d'épais mangliers en dérobent l'entrée ; mais elle m'est connue ; & si la prison de l'Inca est, comme je le crois, la prison du Cacique,

je ne veux que dix hommes d'un courage éprouvé, pour le délivrer cette nuit ».

Palmore applaudit à ſon zèle ; lui dit de ſe choiſir lui-même des compagnons dignes de lui ; & dans le plus profond ſilence il les voit s'éloigner du camp ; mais il paſſe la nuit dans les plus cruelles alarmes. Il craint, il eſpère, il médite l'incertitude, l'apparence, le danger de l'événement. Il y va de la liberté & de la vie de ſon Roi. Il l'aura ſauvé ou perdu. Ce moment fatal en décide.

Cependant le Roi de Quito gémit ſous le poids de ſes chaînes, plus tourmenté par la penſée de ſes Peuples & de ſon fils, que par le ſentiment de ſon propre malheur.

Tout à coup, au milieu de ces réflexions où ſon ame étoit abîmée, il entend un bruit ſouterrain. Il écoute ; ce bruit approche. Il ſent frémir la terre ſous ſes pas. Il recule, il la voit s'écrouler. A l'inſtant s'élève, comme d'un tombeau, un homme qui, ſans lui parler, lui fait le geſte du ſilence, & l'ayant ſaiſi par la main, l'entraîne dans l'abîme qui vient de s'ouvrir devant lui. Ataliba, ſans réſiſtance, ſe livre à ſon guide ; il le ſuit, &, à l'iſſue de la caverne, il ſe voit entouré de

ſoldats qui lui diſent : « Venez, Prince; vous êtes libre. Venez; vos Peuples vous attendent. Rendez-leur la vie & l'eſpoir. — Je ſuis libre! & par vous! O mes libérateurs, leur dit-il en les embraſſant, que ne vous dois-je pas! Serais-je aſſez puiſſant pour vous récompenſer jamais? Achevez. Il s'agit de frapper les eſprits par l'apparence d'un prodige. Cachez-leur que c'eſt vous qui m'avez délivré ». Ils lui promettent le ſilence; &, à la faveur de la nuit, Ataliba paſſe le fleuve, arrive dans ſon camp, & pénètre ſans bruit juſqu'à la tente de Palmore.

Le vieillard, qu'avoit épuiſé le tourment de l'inquiétude, en revoyant ſon maître, ſe jette à ſes genoux. L'Inca le relève & l'embraſſe. « Soldats, que l'un de vous, ſans bruit, coure annoncer au Prince le retour de ſon père », dit Palmore; & l'inſtant d'après arrive, dans l'égarement de la ſurpriſe & de la joie, ce fils ſi tendre & ſi chéri. Les tranſports mutuels du jeune Inca & de ſon père furent interrompus, au réveil de l'armée, par les cris d'une multitude empreſſée à revoir ſon Roi. Il parut; les cris redoublèrent : « Le voilà, c'eſt lui, c'eſt lui-même. Il eſt libre. Il nous eſt rendu.

Oui, Peuple, dit Ataliba, le Soleil mon père a trompé la vigilance de mes ennemis. Il m'a fait échapper des murs qui m'enfermoient. Ma délivrance eſt ſon ouvrage ».

A ce récit, la multitude ajoute (car elle aime à exagérer l'objet de ſon étonnement), elle ajoute qu'Ataliba, pour s'échapper de ſa priſon, a été changé en ſerpent (*a*). Ce bruit vole de bouche en bouche. On le croit, & on le publie comme un ſigne éclatant de la faveur du ciel.

« Palmore, dit le Roi, voilà bien le moment de ſurprendre mes ennemis, & de réparer ma diſgrace ».

« Non, Prince, non, lui dit Palmore, vous ne vous expoſerez plus. C'eſt aſſez des frayeurs que cette nuit nous a cauſées. Allez vous joindre à ceux qui défendent Cannare, & me renvoyez Corambé ». Le Roi céda à ſes inſtances; & il fit appeler ſon fils.

« Prince, lui dit-il, je vous laiſſe ſous la conduite de mes amis, & ſous la garde de mes Peuples. Souvenez-vous de vos aïeux. Ils portèrent dans les combats une ſage intré-

(*a*) Ce trait-là eſt d'après l'Hiſtoire.

pidité. Imitez leur prudence, ou plutôt consultez celle des chefs qui vous commandent. Une sage docilité pour les conseils de ceux que les ans ont instruits, est la prudence de votre âge. Mes amis, dit-il à Palmore & aux guerriers qui l'entouroient, je vous le confie, & sur lui je vous donne les droits d'un père. Adieu, mon fils; reviens digne de toute ma tendresse ». A ces mots, pressant dans ses bras ce jeune homme, dont la beauté, noble avec modestie, & fière avec douceur, étoit l'image de la vertu dans l'ingénue adolescence, le Roi laissa échapper quelques larmes; & fixant sur Palmore & sur les Caciques un regard qui leur exprimoit toute l'émotion de son cœur paternel, il leur remit son fils, & détourna les yeux.

CHAPITRE XXXV.

TANDIS qu'Ataliba, pour retourner à Cannare, traversoit les champs de Loxa, la révolte des Cannarins venoit d'éclater. Tout un Peuple environnoit la citadelle, &

menaçoit de couper les canaux des fontaines qui l'abreuvoient. L'extrémité étoit preſſante. Pour forcer ce peuple aguerri à lever le ſiége, il falloit ſortir des murs, & l'attaquer, au riſque d'être enveloppé & d'être accablé ſous le nombre.

Alors parut le plus étonnant des phénomènes de la nature. L'aſtre adoré dans ces climats s'obſcurcit tout à coup au milieu d'un ciel ſans nuage. Une nuit ſoudaine & profonde inveſtit la terre. L'ombre ne venoit point de l'orient; elle tomba du haut des cieux, & enveloppa l'horizon. Un froid humide a ſaiſi l'atmoſphère. Les animaux, ſubitement privés de la chaleur qui les anime, de la lumière qui les conduit, dans une immobilité morne, ſemblent ſe demander la cauſe de cette nuit inopinée. Leur inſtinct, qui compte les heures, leur dit que ce n'eſt pas encore celle de leur repos. Dans les bois, ils s'appellent d'une voix frémiſſante, étonnés de ne pas ſe voir; dans les vallons, ils ſe raſſemblent & ſe preſſent en friſſonnant. Les oiſeaux, qui, ſur la foi du jour, ont pris leur eſſor dans les airs, ſurpris par les ténèbres, ne ſavent où voler.

La tourterelle ſe précipite au-devant du vautour, qui s'épouvante à ſa rencontre. Tout ce qui reſpire eſt ſaiſi d'effroi. Les végétaux eux-mêmes ſe reſſentent de cette criſe univerſelle. On diroit que l'ame du monde va ſe diſſiper ou s'éteindre ; & dans ſes rameaux infinis, le fleuve immenſe de la vie ſemble avoir ralenti ſon cours.

Et l'homme!.... ah! c'eſt pour lui que la réflexion ajoute aux frayeurs de l'inſtinct le trouble & les perplexités d'une prévoyance impuiſſante. Aveugle & curieux, il ſe fait des fantômes de tout ce qu'il ne conçoit pas, & ſe remplit de noirs préſages, aimant mieux craindre qu'ignorer. Heureux, dans ce moment, les peuples à qui des Sages ont révélé les myſtères de la nature! Ils ont vu ſans inquiétude l'aſtre du jour, à ſon midi, dérober ſa lumière au monde; ſans inquiétude ils attendent l'inſtant marqué où notre globe ſortira de l'obſcurité. Mais comment exprimer la terreur, l'épouvante dont ce phénomène a frappé les adorateurs du Soleil! Dans une pleine ſérénité, au moment où leur Dieu, dans toute ſa ſplendeur, s'élève au plus haut de ſa ſphère, il s'évanouit! & la cauſe de ce prodige,

prodige, & ſa durée, ils l'ignorent profondément. La ville de Quito, la ville du Soleil, Cuſco, les camps des deux Incas, tout gémit, tout eſt conſterné.

A Cannare, une horreur ſubite avoit glacé tous les eſprits. Les aſſiégés, les aſſiégeans avoient le front dans la pouſſière. Alonzo, tranquille au milieu de ces Indiens éperdus, obſervoit avec un étonnement mêlé de compaſſion, ce que peuvent ſur l'homme l'ignorance & la peur. Il voyoit pâlir & trembler les guerriers les plus intrépides. « Amis, dit-il, écoutez-moi. Le temps preſſe; il eſt important que votre erreur ſoit diſſipée. Ce qui ſe paſſe dans le ciel n'eſt point un prodige funeſte. Rien de plus naturel: vous l'allez concevoir, vous allez ceſſer de le craindre ». Les Indiens, que ce langage commence à raſſurer, prêtent une oreille attentive; & Alonzo pourſuit. « Lorſqu'à l'ombre d'une montagne, vous ne voyez point le Soleil; ſans vous en effrayer, vous dites: la montagne me le dérobe; ce n'eſt pas lui, c'eſt moi qui ſuis dans l'ombre; il eſt le même dans le ciel. Eh bien, au lieu d'une montagne, c'eſt un globe épais & ſolide, un monde ſemblable à la terre,

qui dans ce moment passe au-dessous du Soleil. Mais ce monde, qui suit sa route dans l'espace, va s'éloigner; & le Soleil va reparoître plus beau, plus brillant que jamais. N'ayez donc plus de peur d'une ombre passagère, & profitez de l'épouvante dont vos ennemis sont frappés ».

Le caractère de l'erreur, chez les Peuples du Nouveau-Monde, est de n'avoir point de racines. Elle tient si peu aux esprits, que le premier souffle de la vérité l'en détache. Ils l'ont prise sans examen, ils l'abandonnent sans résistance. Alonzo, par le seul moyen d'une image claire & sensible a détrompé tous les esprits, & a ranimé tous les cœurs. On vit en effet le Soleil qui, comme un cercle d'or brillant au bord de l'ombre, commençoit à se dégager. « Quoi! ce n'est donc ni défaillance, ni colère dans notre Dieu? s'écrièrent-ils. A ces mots, Corambé achevant de dissiper leur crainte : « Soldats, dit-il, j'ai déjà vu arriver ce qu'il nous annonce. Il est plus éclairé que nous. Hâtez-vous donc, prenez vos armes, sortons, & chassons ces rebelles que la frayeur a déjà vaincus ».

Aux cris des assiégés, qui, dès le crépus-

cule du jour renaiſſant, s'élançoient hors des murs de la citadelle, les Cannarins s'abandonnèrent à une terreur inſenſée. On fit main baſſe ſur leur camp; un inſtant le mit en déroute; & le Soleil, éclairant ces campagnes, les vit jonchées de mourans & de morts.

Alonzo, dans cette ſortie, n'avoit point quitté Capana; & à la tête des Sauvages, ils achevoient de diſſiper les bataillons qu'ils avoient rompus, lorſqu'ils virent de loin un autre combat s'engager. « Voilà, je crois, dit Alonzo, une troupe de nos amis, ſur qui les Cannarins ſe vengent. Volons à leur ſecours ». Ils traverſent la plaine avec la rapidité d'un vent orageux; & un tourbillon de pouſſière marque la trace de leurs pas. Ils arrivent. C'étoit le Roi, c'étoit l'Inca lui-même, qu'une vaillante eſcorte environnoit, & défendoit contre une foule d'ennemis.

Au bandeau qui lui ceint la tête, à l'éclat de ſon bouclier, & plus encore à ſon courage, Alonzo reconnoît le Roi de Quito. L'éclair fend le nuage avec moins de vîteſſe que le glaive du Caſtillan n'entr'ouvre l'épais bataillon qui preſſe Atabiba. Celui-ci voit

Alonzo, & croit voir la victoire. Il ne se trompoit pas. Leurs efforts réunis enfoncent, repoussent, renversent tout ce qui s'oppose à leurs coups.

Dès que les Cannarins, dispersés devant eux, ont pris la fuite, Ataliba, se jetant dans les bras d'Alonzo: « Qu'il m'est doux, lui dit-il, ô mon ami, de te devoir ma délivrance! Mais je suis blessé. Je te laisse le soin de rallier mes troupes. Fais grace aux vaincus désarmés ». A ces mots, pâle & chancelant, il se fit porter dans le fort.

Sa blessure étoit douloureuse, mais elle ne fut pas mortelle. La gomme du mulli, ce baume précieux, dont la nature a fait présent à ces climats, comme pour expier le crime d'y avoir fait germer l'or, ce baume, versé dans la plaie, en fut la guérison, & rendit ce malheureux Prince à la vie & à la douleur.

Corambé porta dans le camp la nouvelle de la victoire de l'Inca sur les Cannarins. Mais Palmore voulut attendre qu'elle fût répandue dans le camp ennemi, & qu'elle y eût jeté l'alarme. Alors il s'y rendit lui-même; & parlant au Roi de Cusco: « L'Inca ton frère, lui dit-il, t'a demandé la paix; & tu lui as

déclaré la guerre. Il eſt venu au-devant de la guerre, & il demande encore la paix. Un moment d'imprudence, qui t'a donné ſur nous l'avantage d'une ſurpriſe, ne nous a point découragés, & ne doit point t'enorgueillir. Nous ſouhaitons la paix, uniquement par amour de la paix, & par la juſte horreur que nous fait la guerre civile. Inca, pèſe bien ta réponſe. Nos lances ſont baiſſées, nos arcs ſont détendus, la flèche de la mort repoſe dans le carquois; ſonge, avant qu'elle ſoit tirée, aux malheurs qu'un mot de ta bouche peut prévenir, ou peut cauſer. C'eſt ici ſur-tout que la parole eſt meurtrière, & que la langue d'un Roi eſt un dard à cent mille pointes. Tu réponds au Soleil ton père du ſang de ſes enfans, & de celui de tes ſujets. L'égalité, l'indépendance, mais la concorde & l'union, voilà ce que le Roi, ton frère me charge de t'offrir & de te demander ».

Le Monarque lui répondit, que les Incas ſes aïeux n'avoient jamais reçu la loi. Palmore, en gémiſſant, lui dit : « Eh bien, tu le veux!.... A demain ». Et il retourna dans ſon camp.

L'aube du jour vit les deux armées ſe déployer dans la campagne. C'étoit la première fois, depuis onze règnes, qu'on voyoit arborer, dans les deux camps, l'étendard de Manco. C'eſt le gage de la victoire; & le centre, où il eſt placé, eſt le point le plus important de l'attaque & de la défenſe.

Loin de ce centre périlleux, & ſur une éminence, du côté de Cuſco, étincelle, aux rayons du jour, le trône d'Huaſcar, porté par vingt Caciques, & ombragé d'un pavillon de plumes de mille couleurs. Huaſcar, du haut de ce trône, domine ſur la campagne, & ſemble préſider au ſort du combat qui va ſe donner.

Les deux armées, d'un pas égal, marchent l'une à l'autre; & ſoudain le cri de guerre de ces Peuples, ce mot formidable, *Illapa* (*a*), répété par cent mille voix, fait retentir les bois & les montagnes. A ce cri redoublé ſe joint le ſifflement des flèches qui vont ſe tremper dans le ſang.

Mais bientôt les carquois s'épuiſent; & la

(*a*) On a déjà dit que ce mot ſignifioit *l'éclair, le tonnerre, & la foudre.*

flèche, dès ce moment, fait place au javelot, qui, lancé de plus près, porte des coups plus assurés. Bientôt on voit les bataillons flottans s'éclaircir & se resserrer pour remplir & cacher leurs vides. La douleur étouffe ses cris, la mort est farouche & muette; & pour ne pas donner à l'ennemi la joie d'entendre de honteuses plaintes, l'Indien renferme en lui-même jusques à ses derniers soupirs.

Au javelot succèdent la hache & la massue: armes terribles chez des Peuples à qui le fer & le salpêtre, ces présens des furies, sont encore inconnus. Jusques-là une égale intrépidité avoit rendu le combat douteux; la Victoire, incertaine entre les deux armées, planant sur le champ de bataille, trempoit, des deux côtés, ses aîles dans le sang. Mais le moment de la mêlée fit voir quel avantage avoient des Peuples aguerris sur des Peuples long-temps paisibles. Ce que l'armée de Cusco avoit de plus vaillant défendoit la colline. Le reste, composé de Pasteurs amollis dans une douce oisiveté, avoit l'avantage du nombre, qui ne peut balancer long-temps celui de la valeur. De nouveaux bataillons se présentoient en foule à la place de ceux

qui, rompus & défaits, tournoient le dos à l'ennemi; mais ils ſuccomboient à leur tour. Pas à pas ceux de Quito s'avancent, & menacent d'envelopper le corps qui défend l'étendard. Le Roi de Cuſco voit de loin fléchir le centre de ſon armée; il détache de la colline l'élite des Peuples guerriers qui gardoient ſa perſonne. C'eſt ce qu'attendoit Corambé; & tandis que ce corps détaché vole au centre, lui-même, avec des bataillons qu'il a choiſis & réſervés, il marche droit à la colline, enfonce l'enceinte affoiblie du trône de l'Inca, s'ouvre par le carnage un chemin ſanglant juſqu'à lui, le fait prendre vivant, le fait charger de liens, & l'entraîne.

Auſſi-tôt mille cris funeſtes avertiſſent de ce malheur. Le bruit s'en répand dans l'armée, & y porte le déſeſpoir. Tout s'épouvante & ſe diſperſe. On ne voit que des peuples déſolés, éperdus, jeter leurs armes & s'enfuir. La douleur, le trouble, l'effroi leur interdit même la fuite: ils tombent épars dans la plaine, & vaincus, ils n'ont plus d'eſpoir qu'en la clémence des vainqueurs; mais c'eſt vainement qu'ils l'implorent. Plus de pitié: l'aveugle rage tranſporte ceux d'Ataliba. Les

deux vieillards qui les commandent, ont beau leur crier de ceſſer, d'épargner le ſang; le ſang coule & ne peut les raſſaſier. Jamais ils ne croiront avoir aſſez vengé la perte qui les rend furieux & barbares. Leur Prince, le fils de leur Roi, Zoraï ne vit plus. O père infortuné! que tu vas pleurer ta victoire!

A l'attaque de l'étendard, Zoraï s'avançoit à la tête des ſiens, qu'il animoit par ſon exemple. A ſa jeuneſſe, à ſa beauté, au feu de ſon courage, tous les cœurs ſe ſentoient émus. L'ennemi, le voyant s'expoſer à ſes coups, l'admiroit, le plaignoit, oublioit de le craindre, & aucun n'oſoit le frapper. Un ſeul, & ce fut l'un des féroces Antis, au moment que le jeune Prince, au fort de la mêlée, venoit de ſaiſir l'étendard, lui lance une flèche homicide. Le cailloux dont elle eſt armée lui perce le ſein. Il chancelle: ſes Indiens s'empreſſent de le ſoutenir, mais, hélas! inutilement. Le feu de ſes regards s'éteint, l'éclat de ſa beauté s'efface, le friſſon de la mort commence à ſe répandre dans ſes veines. Tel, ſur le bord d'une forêt, un jeune cèdre, déraciné par un coup de vent furieux, ne ſait que ſe pencher ſur les cèdres

voisins, qui le soutiennent dans sa chûte. On le croiroit encore vivant; mais la langueur de ses rameaux & la pâleur de son feuillage annoncent qu'il est détaché de la terre qui l'a nourri. Tel, appuyé sur ses soldats, parut le jeune Inca, mortellement blessé. « O mon père! dit-il d'une voix défaillante, ô quelle sera ta douleur! Amis, achevez. Que mon sang lui ait au moins acquis la victoire. Vous envelopperez mon corps dans ce drapeau qui m'a coûté la vie, pour dérober aux yeux d'un père une image trop affligeante, & pour le consoler, en l'assurant que je suis mort digne de lui ».

Le cri de la douleur, le cri de la vengeance retentissoient autour du jeune Prince. « Non, dit-il, c'est assez de vaincre; je ne veux point être vengé. Je suis Inca, & je pardonne ». On l'emporte loin du combat, dont la fureur se renouvelle; & peu d'instans après, soulevant sa paupière vers les montagnes de Quito, il prononce encore une fois le nom, le tendre nom de père, & il rend le dernier soupir. C'est dans ce moment même que des cris lamentables annoncent à ceux de Cusco que leur Roi vient d'être enlevé.

D'un côté l'épouvante, de l'autre côté la fureur, ne préſentent dès-lors, dans les champs de Tumibamba, que la déroute & le carnage. Cuſco fut priſe & ſaccagée; l'aîné des frères de ſon Roi, le vaillant & ſage Mango, qui la défendoit, vit enfin qu'il falloit périr, ou céder: il fit ſa retraite en combattant, & ſe ſauva vers les montagnes. A peine la fière Ocello; la belle & touchante Idali, avec cet enfant précieux (*a*) que ſa naiſſance avoit deſtiné à l'Empire, eurent le temps de s'échapper; & les Généraux d'Ataliba, après des efforts inouis pour faire ceſſer le ravage, rallièrent enfin leurs troupes ſur le bord de l'Apurimac.

CHAPITRE XXXVI.

C'EST là que frémiſſoit Huaſcar, ſous une garde inexorable. Palmore & Corambé, en entrant dans ſa tente, ſe proſternent, ſelon l'uſage, & par des paroles de paix, tâchent de l'adoucir. Il ſoulève à peine ſa tête; &

(*a*) Xaïra.

d'un œil indigné regardant ſes vainqueurs : « Traîtres, dit-il, rompez mes chaînes, ou trempez vos mains dans mon ſang. C'eſt inſulter à mon malheur, que de mêler ainſi le reſpect à l'outrage. Si je ſuis Roi, rendez-moi libre ; alors vous vous proſternerez. Mais ſi je ne ſuis qu'un eſclave, que ne me foulez-vous aux pieds » ?

A peine il achevoit ces mots, que ſon oreille fut frappée de cris & de gémiſſemens. « Tu n'es pas le ſeul malheureux, lui dit Palmore. Ataliba vient de perdre ſon fils. — Ah ! je le verrai donc pleurer, s'écria Huaſcar avec une joie inhumaine. Puiſſe le ciel lui rendre tous les maux qu'il m'a faits » !

Les Peuples de Quito, raſſemblés dans leur camp, ont demandé à voir le corps du jeune Prince, que l'on dérobait à leurs yeux ; & ce ſont leurs cris de douleur & de rage qu'on vient d'entendre. On les appaiſe, on les retient, on les engage à repaſſer le fleuve ; & la marche de cette armée victorieuſe & conquérante reſſemble à la pompe funèbre d'un jeune homme, que ſa famille, dont il auroit été l'eſpoir, accompagneroit au tombeau. La conſternation, le deuil, &

le ſilence environnoient le pavois où le Prince étoit étendu, enveloppé dans cette enſeigne, triſte & glorieux monument de ſa valeur. Après lui, le Roi de Cuſco, porté ſur un ſiége pareil, jouiſſoit, au fond de ſon cœur, de la calamité publique.

Les deux Généraux d'Ataliba accompagnoient le lit funèbre, l'œil morne, le front abattu, oubliant qu'ils venoient de conquérir un Empire, & ne penſant qu'à la douleur dont ce malheureux père alloit être frappé.

« Hélas! diſoit Palmore, il nous l'a confié; il l'attend; ſes bras paternels ſeront ouverts pour l'embraſſer; & ce n'eſt plus qu'un corps glacé que nous allons lui rendre! Comment paroître devant lui »?

« Il eſt homme, dit Corambé: ſon fils étoit mortel: je le plains; mais, au lieu de flatter ſa foibleſſe, je veux lui donner le courage de réſiſter à ſon malheur. Laiſſez-moi devancer l'armée, & le voir, avant que le bruit de cette mort ſoit répandu ».

Ataliba, guéri de ſa bleſſure, mais foible encore & languiſſant, avoit eu le chagrin d'apprendre que la défaite des Chancas ne l'avoit que trop bien vengé. Il gémiſſoit ſur

ſa victoire, roulant dans ſa penſée, avec inquiétude, les dangers qu'affrontoient pour lui ſon fils, ſes amis, & ſes Peuples, lorſqu'il s'entendit annoncer l'arrivée de Corambé. Surpris, impatient d'apprendre quel ſujet peut le ramener, il ordonne qu'on l'introduiſe. Corambé paroît devant lui. « Inca, lui dit-il, c'en eſt fait; l'Empire eſt à toi ſans partage: tes ennemis ſont tous détruits ou déſarmés: Huaſcar eſt le ſeul qui te reſte; il eſt captif, on te l'amène ».

A peine il achevoit ces mots, Ataliba, tranſporté de joie, ſe lève, l'embraſſe, & lui dit: « Invincible guerrier, j'attendois tout de toi & de celui qui te ſeconde; mais ce prodige a paſſé mon attente & les vœux que j'oſois former. Achève de mettre le comble au bonheur de ton Roi. Il eſt père; il reſſent les alarmes d'un père. Où eſt mon fils? où l'as-tu laiſſé? pourquoi n'eſt-il pas avec toi? — Ton fils..... il a vu des dangers dont le plus courageux s'étonne. — Et ſans doute il les a bravés? Réponds. Ce ſilence eſt terrible. — Que te dirois-je, hélas! pour la première fois il voyoit l'horreur des batailles. La nature a des mouvemens que la vertu ne peut

dompter. — Ciel! qu'entends-je? Il a fui! il s'eſt couvert de honte! il a déshonoré ſon père! — Eût-il mieux valu qu'expoſé à une mort inévitable, il s'y fût livré? — Plût au ciel! — Eh bien, conſole-toi Il s'eſt comblé de gloire, & il eſt mort digne de toi. — Il eſt mort! — Ton armée te l'apporte en pleurant: il en fut l'amour & l'exemple. Jamais, dans un âge ſi tendre, on n'a montré tant de valeur ».

Ce coup terrible pénétra juſqu'au fond de l'ame d'un père; mais il la ſoulagea, même en la déchirant. Il tombe accablé de douleur; & alors deux ſources de larmes coulent de ſes yeux. « Ah, cruel! par quelle épreuve, diſoit-il, vous avez préparé mon cœur à la conſtance! Vous avez pu calomnier mon fils! & moi j'ai pu vous croire! Ah, cher enfant! pardonne: des larmes éternelles expieront mon erreur. La gloire même de ta mort ne me la rend que plus cruelle. Jour déſaſtreux! combat funeſte! ah! c'eſt ainſi que le ciel venge le crime d'une guerre impie: les vaincus, les vainqueurs en partagent la peine horrible; & ſa colère les confond ».

Il fallût prendre, pour ce père affligé, le

ſoin de ſon nouvel Empire. Cette riche & vaſte conquête, fruit des travaux de onze règnes, & qu'il avoit faite en un jour, Cuſco, réduite ſous ſes lois, ſon rival même priſonnier & mis en ſon pouvoir, rien ne le touche. Il demande ſon fils. Le cortège s'avance. Le corps enveloppé dans l'enſeigne fatale eſt dépoſé ſous ſes yeux. L'Inca le regarde en ſilence. Il fait ſigne au cortège & à ſa Cour de s'éloigner. On lui obéit; & ſeul au fond de ſon palais avec l'objet de ſa douleur, il s'enferme; il approche, & d'une main tremblante il ſoulève le voile, il découvre ce corps ſanglant; il jette un cri, & ſe renverſe, comme frappé du coup mortel. Immobile & glacé lui-même, il eſt ſans couleur & ſans voix; & quand il a repris ſes ſens, & que ſa douleur ſe ranime, il s'y abandonne tout entier. Cent fois il embraſſe ſon fils, cent fois, collant ſa bouche ſur ſes lèvres éteintes, & de ſon ſein preſſant ce cœur qui ne bat plus contre le ſien, il demande au ciel de pouvoir le ranimer, en expirant lui-même. Tantôt, contemplant la bleſſure, il lave de ſes pleurs le ſang qui s'en eſt épanché; tantôt ſes regards immobiles, fixés ſur les yeux de

ſon fils, ſemblent y rechercher la vie. « Ah! dit-il, ſi ce corps glacé pouvoit revivre! ſi ces yeux pouvoient me revoir! Hélas! plus d'eſpérance! Ils ſont fermés ces yeux; ils le ſont pour jamais. Ses grâces, ſa beauté, ſes vertus, rien n'a pu prolonger ſes jours; & d'un fils qui faiſoit ma gloire & ma félicité, voilà ce qui me reſte »! C'eſt ainſi qu'oubliant ſes proſpérités, ſon triomphe, il s'abîmoit dans ſa douleur.

Après qu'elle fut épuiſée, & que la nature affoiblie fut tombée de cet accès dans un ſtupide abattement, ce père malheureux ſe laiſſa détacher des triſtes reſtes de ſon fils. Ses amis, & ſur-tout Alonzo, eſſayoient de le conſoler. « Ah! laiſſez-moi, diſoit-il, payer à la nature le tribut d'une ame ſenſible. J'ai bu la coupe du bonheur, j'en ai épuiſé les délices; l'amertume eſt au fond, je veux m'en abreuver. Mon fils, mon cher fils m'a donné tant de douces illuſions! tant de flatteuſes eſpérances! La douleur ſuit la joie; hélas! elle ſera plus longue. C'eſt ſans retour, c'eſt pour jamais que la joie a quitté mon cœur ».

On lui parla de ſa puiſſance, du ſoin de l'affermir, des moyens de la conſerver. « Qu'en

ferois-je, dit-il, de cette puiſſance accablante? Suis-je un Dieu, pour veiller ſur un Empire immenſe, pour être ſans ceſſe & par-tout préſent à ſes beſoins? Qu'on m'amène mon frère. Oui, je veux l'appaiſer; je veux que, témoin de mes larmes, il en ſoit touché, qu'il me plaigne, & qu'il me trouve encore plus malheureux que lui ».

Huaſcar, chargé de liens, parut devant Ataliba. « Vois, lui dit ce père affligé, vois, cruel, ce que tu me coûtes. — Il te ſied bien, répond le farouche Huaſcar, de me reprocher une mort, quand dix mille Incas égorgés ſont les victimes de ta rage! Tu pleures, tigre, tu le dois; mais eſt-ce-là ce que tu pleures? Va voir le meurtre qu'on a fait des Peuples ſujets de tes pères, Cuſco, ſes palais & ſes temples regorger du ſang des vieillards, & des femmes, & des enfans, ſes murs ſaccagés, ſes campagnes, qui ne ſont plus que des tombeaux; & pleure ton fils, ſi tu l'oſes ».

Ces terribles mots étouffèrent dans le cœur d'Ataliba le ſentiment de ſon propre malheur: le Roi prit la place du père. Il regarde ſes Lieutenans, & les interroge des yeux. Leur ſilence même eſt l'aveu de ce qu'il vient

d'entendre. « Il eſt donc vrai, dit-il, & par une aveugle fureur on m'a rendu exécrable à la terre! Cela ſeul manquoit à mes maux». Alors, renverſé ſur ſon trône, & détournant les yeux pour ne pas voir la lumière, il reſte dans l'accablement, & ne reſpire que par de longs ſanglots. « Juſqu'à l'inſtant où ton fils a péri, lui dit Palmore avec triſteſſe, j'ai pu commander à tes Peuples; mais, du moment qu'ils l'ont vu tomber, leur douleur, tranſformée en rage, n'a plus connu de frein. Punis-les, ſi tu veux, de l'avoir trop aimé; ou pardonne à leur déſeſpoir, dont la cauſe n'eſt que trop juſte, & dont l'excuſe eſt dans ton cœur. Ils ont vengé ton fils, comme l'auroit vengé ſon père ».

« Huaſcar, reprit Ataliba après un long & douloureux ſilence, voilà les excès effroyables où ſe portent les Nations, lorſqu'une fois la diſcorde & la guerre ont rompu les nœuds les plus ſaints, & chaſſé des cœurs la nature. Etouffons ces fureurs dans nos embraſſemens. Reprends ton ſceptre & ton Empire, & pardonne-moi tes malheurs ».

Huaſcar indigné le repouſſe, & lui dit: « Va, meurtrier de ma famille, va régner

ſur des morts, t'aſſeoir ſur des ruines, & t'applaudir, en contemplant des maſſacres & des débris. Tel eſt l'Empire que tu m'offres. Je ne veux de toi que la mort. Garde tes préſens, ta pitié; garde les fruits de tes forfaits; qu'ils en éterniſent la honte; & que, pour mieux te déteſter, les malheureux que je te laiſſe ſoient condamnés à t'obéir ».

« Tu ſais, lui dit Ataliba, que les crimes que tu m'imputes ne ſont pas les miens, tu le ſais; mais ta douleur te rend injuſte. Je laiſſe au temps à la calmer. Un jour tu te reſſouviendras que j'ai déteſté la guerre, que je t'ai demandé la paix, que je te la demande encore, plus pénétré, plus accablé que toi des maux que nous nous ſommes faits. Alors tu retrouveras ton frère tel que tu le vois aujourd'hui, traitable, humain, ſenſible & juſte. Adieu. Je te laiſſe en ces murs, captif, il eſt vrai, mais n'ayant qu'à vouloir, pour ceſſer de l'être. Le jour même que, ſur l'autel du Soleil notre père, tu conſentiras, avec moi, à nous jurer une alliance & une paix inviolable, ton trône, ton empire, tout te ſera rendu ».

CHAPITRE XXXVII.

La citadelle de Cannare fut la prison du Roi captif. Le vainqueur y laissa une garde fidèle sous le sévère Corambé. Il envoya Palmore gouverner en son nom les Etats de Cusco; & lui, rendant, sur son passage, aux vallons de Riobamba, de Muliambo, d'Iliniça, les laboureurs qu'il en avoit tirés, il retourne à Quito sans pompe, accompagné du lit funèbre qui portoit son malheureux fils.

L'arrivée d'Ataliba fut le tableau le plus touchant d'une désolation publique. Sa famille éplorée vient au-devant de lui; un Peuple nombreux l'accompagne : mais aucune voix ne s'élève pour féliciter le vainqueur, on n'est occupé que du père; & si la nuit déroboit à ses yeux tout ce Peuple qui l'environne, aux gémissemens échappés à travers un vaste silence, il se croiroit dans un désert, où quelques malheureux égarés & plaintifs implorent le secours du ciel.

Dans cette foule, & au milieu de la fa-

mille de l'Inca, paroît une femme éperdue. Ses voiles déchirés, ſa tête échevelée, ſon ſein meurtri, ſes yeux égarés, ſa pâleur, les convulſions de la douleur dans tous les traits de ſon viſage, ſes mains qu'elle tend vers le ciel, tout annonce une mère, & une mère au déſeſpoir.

Du plus loin que l'Inca la voit, il deſcend de ſon ſiége, il va au devant d'elle; & la recevant dans ſes bras: « Ma bien-aimée, lui dit-il, le Soleil notre père a rappelé ton fils; il diſpoſe de ſes enfans. Heureux celui que l'innocence, la vertu, la gloire, l'amour accompagnent juſqu'au tombeau! Il a fait la moiſſon, il quitte le champ de la vie. Ton fils a peu vécu pour nous, mais aſſez pour lui-même: il emporte avec lui ce que les ans donnent à peine, & ce qu'un inſtant peut ravir, les regrets & l'amour du monde. Affligeons-nous de lui ſurvivre: l'homme à plaindre eſt celui qui pleure, & non pas celui qui eſt pleuré. Mais, par un excès de douleur, n'accuſons pas la deſtinée; ne reprochons pas au Soleil d'avoir repris un de ſes dons ». Vérités conſolantes pour de moindres douleurs, mais trop foible ſoulagement pour le cœur d'une

mère! Elle demande à voir ſon fils; on apporte à ſes pieds ce que la mort lui en a laiſſé; & à l'inſtant, avec un cri qui part du fond de ſes entrailles, elle ſe jette ſur ce corps inanimé, elle l'embraſſe, elle le ſerre étroitement, elle l'inonde de ſes larmes, juſqu'à ce qu'elle-même, étouffée, expirante, elle ait perdu le ſentiment de la vie & de la douleur.

L'Inca, dans les bras d'Alonzo, ſentoit rouvrir, à cette vue, toutes les plaies de ſon cœur; le jeune homme mêloit ſes larmes aux larmes de ſon ami; & les neveux de Montezume, témoins de la déſolation d'une auguſte famille, penſoient à leurs propres malheurs.

Aciloé (c'étoit le nom de cette mère infortunée) fut portée dans ſon palais; & l'Inca ſe rendit au temple, où le corps de ſon fils, arroſé de parfums, fut dépoſé, en attendant le jour deſtiné à ſes funérailles.

Après un humble ſacrifice pour rendre grâces au Soleil, l'Inca ſortit du temple; & ſous le portique, où ſon Peuple l'environnoit, il éleva la voix & demanda ſilence. « Ma cauſe étoit juſte, dit-il, & notre Dieu l'a protégée; mais l'aveugle ardeur de mes troupes à nous venger, mon fils & moi,

a déshonoré ma victoire; & c'eſt moi qui porte la peine des excès commis en mon nom. Peuple, je veux bien expier ce qu'on a fait d'injuſte & d'inhumain. Mais c'eſt aſſez pour votre Roi d'être malheureux; n'achevez pas de l'accabler en le croyant coupable. Il ne l'eſt point. J'étois expirant à Cannare, lorſqu'on y a verſé tant de ſang; j'étois éloigné de Cuſco, lorſqu'on l'a ſaccagée; & j'ai déteſté ces fureurs. Je vous conjure, au nom du Dieu qui m'en punit, de m'en épargner le reproche. Puiſſe mon nom être effacé de la mémoire des hommes, avant qu'on y ajoute le ſurnom de cruel! Le Roi mon frère, que le ſort a mis entre mes mains, ſera, malgré lui-même, un exemple de ma clémence. Cependant ſi le cri de la calamité retentit juſqu'à vous, & s'il vous fait entendre qu'Ataliba fut violent & ſanguinaire; ô mon Peuple! élevez la voix, & répondez qu'Ataliba fut malheureux ».

Le ſoir même, avec Alonzo, ſoulageant ſon ame oppreſſée: « Mon ami, lui dit-il, tu ſais toute l'horreur que nos diſcordes m'inſpiroient; l'événement a paſſé mes craintes; & dans cet abîme de maux, je vois trop s'accomplir

complir mes funeſtes preſſentimens. Vouloir la guerre, c'eſt vouloir tous les crimes & tous les malheurs à la fois. Dire à des meurtriers, qu'on aſſemble pour l'être, d'uſer de modération, c'eſt dire aux torrens des montagnes de ſuſpendre leur chûte & de régler leur cours. Aucun Roi ne ſera jamais plus réſolu que je l'étois à réprimer l'emportement & les abus de la victoire; & voilà cependant que des millions d'hommes me regardent comme un fléau ».

« Hélas! Prince, lui dit Alonzo, l'homme, en proie à ſes paſſions, eſt ſi foible contre lui-même & ſi peu sûr de ſe dompter! comment pourroit-il s'aſſurer d'une multitude effrénée, à qui lui-même il a donné l'affreuſe liberté du mal! Mais tout cet Empire eſt témoin que l'inflexible Roi de Cuſco vous a forcé de tirer le glaive. Ne vous accablez point vous-même d'un injuſte reproche; & ſi les malheureux que la guerre a faits, vous accuſent, laiſſez à vos vertus répondre de votre innocence, & repouſſez l'injure par la clémence & les bienfaits ».

Ces mots conſolans relevèrent le courage d'Atalibe, & ſa douleur fut ſuſpendue juſ-

qu'au jour qu'il avoit marqué pour les funérailles de ſon fils. C'étoit la fête du Soleil, lorſque, repaſſant l'équateur, il rentre dans notre hémiſphère, & revient donner le printemps & l'été aux climats du nord. C'étoit auſſi la fête de la Paternité.

CHAPITRE XXXVIII.

APRÈS les cantiques, les vœux, & les offrandes accoutumées, le Monarque, aſſis ſon trône, au milieu d'un parvis (*a*) immenſe, ayant à ſes pieds les Caciques, & les vieillards, juges des mœurs (*b*), voit s'avancer les pères de famille, qui mènent, chacun devant ſoi, leurs enfans parvenus à l'âge de l'adoleſcence. Ils s'inclinent devant l'Inca, & après l'avoir adoré, le père, qui porte en ſes mains un faiſceau de palmes, les diſtribue à ceux de ſes enfans qui ont fidèlement rempli les

(*a*) Cette place s'appeloit *Cuci-ſpata*, lieu de réjouiſſance.

(*b*) *Lacta-Camayu* étoit le nom de ces Magiſtrats.

ſaints devoirs de la nature. Ces palmes ſont les monumens de la piété filiale. Tous les ans, chacun des enfans, dont l'obéiſſance & l'amour ont obtenu ce prix, l'ajoute à ſon trophée; & de ces palmes réunies, qu'il recueille dans ſa jeuneſſe, il compoſe le dais du ſiége paternel, d'où lui-même il dominera un jour ſur ſa poſtérité. Ce ſiége eſt dans chaque famille comme un autel inviolable: le chef a ſeul le droit de s'y aſſeoir; & les palmes qui le couronnent, rappelant ſes vertus, diſent à ſes enfans: Obéiſſez à celui qui ſut obéir; révérez celui qui révéra ſon père. Dès qu'il ſent la mort s'approcher, il ſe fait placer expirant ſous ce vénérable trophée, il y rend le dernier ſoupir; &, au moment de ſa ſépulture, ſes enfans détachent ſes palmes, pour en ombrager ſon tombeau. La menace la plus terrible d'un père à ſon fils qui s'oublie, c'eſt de lui dire: « Que fais-tu, malheureux? Si tu es indigne de mon amour, tu n'auras point de palmes ſur ta tombe ». C'eſt donc là le ſigne & le gage que chaque père vient donner au Monarque, père du Peuple, de l'obéiſſance, du zèle, & de l'amour de ſes enfans.

Si quelqu'un d'eux a manqué de remplir ces pieux devoirs, la palme lui eſt refuſée. Le père, en ſoupirant, obéit à la loi qui l'oblige de l'accuſer. Une plainte ſincère & tendre échappe à regret de ſa bouche; & ſi le ſujet en eſt grave, l'enfant rebelle eſt exilé de la maiſon de ſon père. Condamné, durant ſon exil, à la honte d'être inutile, attachée à l'oiſiveté, il n'eſt admis à la culture ni du domaine du Soleil, ni des champs de l'Inca, ni de celui des veuves, des orphelins, & des infirmes; le champ même qui nourrit ſon père eſt interdit à ſes profanes mains. Ce temps d'expiation eſt preſcrit par la loi. Le malheureux jeune homme en compte les momens; & on le voit, ſeul, étranger à ſes amis, à ſa famille, errer ſans ceſſe autour de la demeure paternelle, dont il n'oſe toucher le ſeuil. Celui dont l'exil finiſſoit avec l'année révolue, rentroit ce jour-là même en grâce; les Décurions (*a*) le ramenoient devant le trône du Monarque; ſon père lui tendoit le bras en ſigne de réconciliation; à l'inſtant il s'y précipitoit avec

(*a*) *Chinca-Camayu*, qui a charge de dix.

la même ardeur qu'un malheureux, long-temps agité ſur les mers par les vents & par les tempêtes, embraſſe le rivage où le jettent les flots. Dès lors il étoit rétabli dans tous les droits de l'innocence; car on ne connoiſſoit point chez ce Peuple ſi ſage, la coutume d'ôter au coupable puni tout eſpoir de retour dans l'eſtime des hommes. La faute une fois expiée, il n'en reſtoit aucune tache; tout, juſqu'au ſouvenir, en étoit effacé.

Après que la clémence & la ſévérité ont donné d'utiles leçons, le Monarque prend la parole. « Pères, dit-il, écoutez-moi. Comme vous je ſuis père; je le ſuis encore avec vous: vos enfans ſont les miens. Et la royauté eſt-elle autre choſe qu'une paternité publique? C'eſt-là le titre le plus auguſte que le Soleil, père de la nature, ait pu donner à ſes enfans. Je viens donc, comme le garant de vos droits, vous les confirmer; mais je viens, comme le modèle de vos devoirs, vous en inſtruire: car vos devoirs fondent vos droits, & vos bienfaits en ſont les titres. La vie eſt un préſent du ciel, qui ſeul la diſpenſe à ſon gré. Gardez-vous donc de vous prévaloir d'un prodige opéré par vous, &

ſachez où vous commencez à mériter le nom de pères : c'eſt lorſqu'ayant reçu des mains de la nature le nouveau né de votre ſang, & l'ayant remis dans les bras de celle qui doit le nourrir, vous veillez ſur les jours & de l'enfant & de la mère, chargé du ſoin d'aſſurer leur repos & de pourvoir à leurs beſoins. Juſques-là même encore vous ne faites pour eux que ce que font pour leurs petits le vautour, le ſerpent, le tigre, les plus cruels des animaux. Ce qui, dans l'homme, diſtingue & conſacre la paternité, c'eſt l'éducation, c'eſt le ſoin de ſemer, de cultiver dans ſes enfans ce qu'on a recueilli ſoi-même, l'expérience, le ſeul gain de la vie, & la ſageſſe qui en eſt le fruit, & qui ſeule nous dédommage de la peine d'avoir vécu. Former, dès l'âge le plus tendre, par votre exemple & vos leçons, une ame honnête, un cœur ſenſible, un citoyen docile aux lois, un époux, un ami fidèle, un père à ſon tour révéré, chéri de ſes enfans, un homme enfin ſelon le vœu de la nature & de la ſociété : ce ſont là vos devoirs, vos bienfaits & vos titres ; c'eſt-là ce qui fonde vos droits.

« Et vous, enfans, ſouvenez-vous que la

nature n'a prolongé la foibleſſe & l'imbécillité de l'homme, que pour le lier plus étroitement à ceux dont il a reçu la naiſſance, & lui faire, par le beſoin, une longue & douce habitude d'en dépendre & de les aimer. Si elle eût voulu le diſpenſer de ce tribut d'amour & de reconnoiſſance, elle l'eût pourvu des moyens de vivre indépendant preſque auſſi-tôt qu'il ſeroit né, & de ſe ſuffire à lui-même. Sa longue enfance eſt dénuée de force & d'intelligence; ſa foibleſſe n'a pour reſſource ni l'agilité, ni la ruſe, ni la fineſſe de l'inſtinct. Tel eſt l'ordre de la nature, pour forcer l'enfant à chérir & à révérer ſes parens. Il ſemble qu'elle ait voulu l'abandonner à leurs ſoins, pour leur en laiſſer le mérite, & qu'elle ait conſenti à paſſer pour marâtre, afin de donner lieu à toute leur tendreſſe de s'exercer ſur leur enfant. Ainſi, en lui refuſant tout, elle ſupplée à tout par l'amour paternel. Rappelez-vous donc votre enfance; & tout ce qui vous a manqué dans ce long état de foibleſſe, pour vous dérober aux beſoins, aux périls qui vous aſſiégeoient, ſongez que c'eſt de vos parens que vous l'avez reçu; que la nature, en vous

jetant parmi les écueils de la vie, s'eſt repoſée ſur leur amour du ſoin de vous en garantir. Mais ce que vous devez ſur-tout à leur tendreſſe vigilante, c'eſt de vous avoir éclairés ſur les moyens de vivre heureux; c'eſt de vous avoir adoucis, apprivoiſés, ſoumis aux lois de l'équité, de la raiſon, de la ſageſſe. Sans les ſoins qu'ils ont pris de vous, vous ſeriez ſauvages, ſtupides, féroces comme vos aïeux. Aimez donc vos parens, pour vous avoir appris l'uſage du don de la vie, dont l'innocence fait le charme, & dont la vertu fait le prix ».

A ces mots, des larmes de joie & d'amour coulent de tous les yeux. Les enfans, aux genoux des pères, s'attendriſſent & rendent graces; les pères, en les embraſſant, s'applaudiſſent de leurs bienfaits. L'Inca, témoin de ce ſpectacle, ſent plus vivement que jamais la perte de ſon fils. « Guerre impitoyable, dit-il, ſans toi, ſans tes fureurs, je partagerois l'allégreſſe & la gloire de ces bons pères. Il ſeroit là, il auroit reçu de ma main la première palme. Qui là méritoit mieux que lui » ? Il n'en put dire davantage : les ſanglots lui étouffoient la voix. Il fut quelques inſtans

muet & baigné dans ſes larmes. « Non, reprit-il enfin, qu'on m'apporte mon fils; je ne veux pas qu'il ſoit fruſtré de ce dernier tribut d'amour & de louange. Du haut du ciel il entendra la voix gémiſſante d'un père; il me plaindra d'être privé de lui ».

On lui obéit; & au pied de ſon trône fut apporté le lit funèbre où repoſoit le corps de Zoraï. « Peuple, s'écria le Monarque en s'y précipitant, le voilà ce modèle de l'amour filial; le voilà le plus tendre, le plus reſpectueux, le plus aimable des enfans. Oui, depuis ſa naiſſance, il l'a été pour moi, il l'a été juſqu'à ſa mort. Des jouiſſances délicieuſes, des eſpérances encore plus douces, & tout ce que l'ame d'un père peut éprouver de joie & de conſolation, tel étoit le prix de mes ſoins, & le préſage du bonheur qui vous attendoit ſous ſon règne. Il étoit impoſſible qu'un ſi bon fils ne fût pas un bon roi. Le goût du bien, l'amour de l'ordre, le ſentiment de l'équité lui étoient naturels. Il n'eſtimoit dans la gloire que la compagne de la vertu; il déteſtoit le menſonge comme le complaiſant du vice; il adoroit la vérité. Magnanime ſans faſte, & modeſte avec di-

gnité, il étoit ſimple, & il aimoit tout ce qui l'étoit comme lui. Il ne voyoit dans ſa naiſſance que la deſtination & que le dévouement de ſa vie au bonheur du monde; & le nom de fils du Soleil, loin de l'enorgueillir, l'humilioit ſans ceſſe, en lui faiſant ſentir le poids des devoirs qu'il lui impoſoit. Si quelqu'un des jeunes Incas ſe montre plus digne que moi de régir cet Empire auguſte, c'eſt à lui, me diſoit-il ſouvent, de vous remplacer ſur le trône; c'eſt à moi de le lui céder. Jugez, s'il eût fait des heureux. Vous l'auriez été ſous ſon règne; & ſon père, encore plus heureux, ſeroit mort ſans inquiétude dans les bras d'un tel ſucceſſeur. Un Dieu juſte n'a pas voulu que cette ame ſenſible ait vu les crimes & les ravages d'une guerre, hélas! trop funeſte. Mon fils eût arroſé de larmes ce trophée de ma victoire, cet étendard qu'on a trempé dans un déluge de ſang. Il n'eſt plus. Nous avons perdu, moi, le plus vertueux fils, & vous, le plus vertueux Prince. Soumettons-nous, & allons lui rendre les triſtes honneurs du tombeau».

Alors le Monarque, à la tête de ſa famille & de ſon Peuple, accompagna le corps de

ſon fils juſqu'au temple, où, ſur un trône d'or, il fut placé en face de l'image du Soleil, ayant à ſes pieds l'étendard qui lui avoit coûté la vie, & dans ſa main la palme de l'amour filial.

Cora ne parut point au temple. Alonzo l'y chercha des yeux; & ne l'ayant point aperçue, il en fut pénétré d'effroi.

Le Monarque, au retour du temple, le fit appeler. « Mon ami, lui dit-il, mes triſtes devoirs ſont remplis. Il eſt temps que le père cède la place au roi, & que je me mette en défenſe contre cet ennemi terrible dont tu nous as menacés. C'eſt à toi que je me confie. Ton zèle, ton expérience, ta valeur, voilà mon eſpoir. — Je le remplirai, dit Alonzo; & plût au ciel que la défenſe & le ſalut de cet Empire ne dût te coûter que mon ſang! Je le verſerois avec joie. — O mon ami! qu'ai-je donc fait, lui dit l'Inca en l'embraſſant, pour avoir mérité de toi un zèle ſi noble & ſi tendre »?... A ces mots, on vient dire au roi que le Grand-Prêtre du Soleil demande à lui parler. Alonzo ſe retire, & va, s'il eſt poſſible, chercher dans le ſom-

meil un ſoulagement à ſes peines, & aux preſſentimens terribles dont il venoit d'être frappé.

CHAPITRE XXXIX.

POUR une ame abandonnée à l'orage des paſſions, l'incertitude eſt le plus grand des maux. Battu ſans ceſſe par les vagues de l'eſpérance & de la crainte, le courage n'a point de priſe; la réſolution même d'être malheureux n'a point de terme où ſe fixer.

Telle fut, pour l'ame d'Alonzo, cette longue & pénible nuit. Enfin le ſommeil, par pitié, laiſſoit tomber quelques pavots ſur ſa paupière appeſantie. Un bruit le frappe; il ſe lève, &, à la foible lueur du crépuſcule du matin, il voit paroître un vieillard vénérable, le front couvert de cheveux blancs, pâle & triſte comme les ſpectres, mais conſervant dans ſa douleur un air noble & majeſtueux. « Je ſuis le père de Cora, lui dit-il. Ma fille m'envoie; c'eſt ſa dernière volonté que j'accomplis. Va-t-en, malheureux jeune homme, & laiſſe-nous les maux que nous

fais. Tu as porté l'opprobre & la mort dans une famille innocente, qui, ſans toi, le ſeroit encore ». A ces mots, le vieillard ſentit ſes genoux qui ployoient ſous lui, & il tomba de défaillance. Alonzo, pâle & frémiſſant, lui tend les bras, & le relève. « Parlez, lui dit-il; qu'ai-je fait? de quel malheur ſuis-je la cauſe? — Cruel! peux-tu le demander? peux-tu vouloir l'entendre de la bouche d'un père? Tu nous annonçois des vertus: la bonté, la candeur étoient peintes ſur ton viſage; le crime & la trahiſon ſe cachoient au fond de ton cœur. Sois content. Ma fille, trop foible, trop ſimple, hélas! pour avoir pu ſe ſauver de tes artifices, ma fille vient de me révéler le parjure & le ſacrilège qu'elle a commis en ſe livrant à toi. Elle n'a pu cacher qu'elle alloit être mère; & demain notre honte éclate: demain, elle, ſa mère, & moi, ſes ſœurs, ſes frères innocens, nous ſerons menés au ſupplice. La ſolitude, l'infamie, une éternelle ſtérilité marqueront la place où ma fille eſt née. On diſperſera notre cendre. Nous n'aurons pas même un tombeau. Va-t-en: ma fille t'en conjure. La malheureuſe t'aime encore; &, en me confiant le ſecret

de ſon ame, elle m'a fait promettre de ne le point trahir. Mais elle craint que ta douleur ne te décèle & ne t'accuſe; & le ſeul prix qu'elle demande de ſa mort, dont tu es la cauſe, c'eſt que tu n'en ſois pas témoin ».

Tandis que l'Indien parloit, le remords & le déſeſpoir déchiroient le cœur d'Alonzo. Ses yeux attachés à la terre, ſes cheveux hériſſés d'horreur, ſon immobilité ſtupide, tout annonçoit un criminel condamné par ſon juge; & ſon juge étoit dans ſon cœur. Il tombe aux pieds du vieillard, &, d'une voix étouffée, il prononce à peine ces mots: « O mon père! tu ſais mon crime; ſais-tu quelle fatalité m'y a pouſſé malgré moi? Sais-tu dans quel moment terrible la frayeur & l'égarement m'ont livré ta fille mourante, & l'ont fait tomber dans mes bras? J'atteſte mon Dieu & le tien, que dans ce péril effroyable mon unique réſolution étoit de la ſauver. Nous nous ſommes perdus, & nous t'avons perdu toi-même. Je ne prétends pas t'appaiſer. Voilà mon ſein, voilà mon épée. Frappe; venge-toi. — Me venger! Eh! ne ſais-tu pas, dit le vieillard, que la vengeance eſt inſenſée; qu'au malheur elle joint le crime,

& ne ſoulage que les méchans? Va, ton ſang ne racheteroit ni la mère, ni les enfans. Je n'en mourrois pas moins, & je mourrois coupable. Laiſſe-moi du moins l'innocence: tout le reſte eſt perdu pour moi. Tu fus égaré, je le crois: tu n'es ni méchant, ni perfide; mais, quand tu le ſerois, nous avons dans le ciel un Dieu pour juger & punir».

« Ame céleſte! s'écrie Alonzo, tu m'accables, tu me confonds.... Et l'opprobre, & la mort, & le dernier ſupplice ſeroient le prix de tes vertus! Et ta fille, auſſi vertueuſe, non moins innocente que toi!... Non, vous ne mourrez point. Ne me mépriſe pas aſſez pour croire que je veuille me cacher, m'enfuir lâchement. Je paroîtrai, j'avouerai tout, j'embraſſerai votre défenſe, je vous tirerai de l'abîme où je vous ai précipités, ou bien j'y périrai moi-même. Mais commence par t'éloigner avec ta femme & tes enfans».

« Connois-tu, lui dit le vieillard, quelque aſile contre les lois & contre les remords qui ſuivroient le parjure? J'ai promis au Soleil de reſter ſoumis à ſes lois. Ma parole, ma foi ſont pour moi des liens plus forts que ne ſeroient des chaines. Un Inca n'en connoît

point d'autres; & je mourrai ſans les briſer. Toi, qui n'es point engagé ſous ces lois redoutables, éloigne-toi; donne à ma fille la conſolation de te ſavoir hors de danger. Epargne-lui l'horreur de ton ſupplice. — Va, dit Alonzo pénétré de reſpect, de douleur & de reconnoiſſance, va lui jurer que jamais ſon amant ne l'abandonnera. Je ſuis époux & père. Il n'eſt point de danger au-deſſus d'un courage à la fois animé par l'amour & par la nature ». A ces mots, il tendit les bras au vieillard encore frémiſſant. « Mon père, lui dit-il, mon père, embraſſe-moi, ou perce-moi le cœur. Je ne puis ſoutenir ta haîne ». Le vieillard tombe dans ſon ſein, l'embraſſe, le plaint, lui pardonne; & des torrens de larmes ſe confondent dans leurs adieux.

Cependant le bruit ſe répand que l'aſile des Vierges a été profané; que l'une d'elles a violé ſes vœux; qu'elle porte le fruit d'un amour ſacrilège; & que le Soleil, irrité de ce parjure abominable, en demande l'expiation. Un crime inoui juſqu'alors remplit d'horreur tous les eſprits. Les malheurs qui l'ont annoncé, & dont peut-être il eſt la cauſe,

les feux de la guerre civile allumés entre les deux frères, tout le ſang qu'elle a fait couler, le fils d'Ataliba, l'héritier du trône enlevé à ſes peuples par une mort funeſte, ce long amas de crimes & de calamités ſe retrace à la fois comme des ſignes de colère, que le Soleil, en s'éclipſant, n'a déjà que trop confirmés. On craint même qu'un Dieu jaloux ne ſoit pas encore appaiſé, & ne ſe venge ſur tout un Peuple de l'injure faite à ſa gloire. O ſuperſtition! le Peuple le plus doux, le plus humain de l'univers, crioit vengeance au nom d'un Dieu dont il adoroit la clémence. Il ne ſe raſſura que lorſqu'il eut appris que le Pontife avoit dénoncé la criminelle au tribunal ſuprême; que déjà l'on creuſoit la tombe, & que l'on dreſſoit le bûcher.

CHAPITRE XL.

Ce jour-là le Soleil ſe couvrit de triſtes nuages; & ce deuil ſombre de la nature ajoutoit encore à l'effroi dont tous les cœurs étoient frappés. Le Roi parut, ſelon l'uſage,

ſous le portique du Palais. Une multitude tremblante environnoit le trône; & à travers les flots de ce Peuple aſſemblé, le Pontife, les Prêtres, les Miniſtres des lois, ſe faiſant ouvrir un paſſage, amenèrent devant l'Inca la jeune & timide Prêtreſſe. Son père accablé de douleur, ſa mère pâle & défaillante, deux ſœurs plus jeunes, auſſi belles, trois frères, l'eſpérance d'une auguſte famille, victimes de la même loi, venoient tous s'offrir au ſupplice.

Cora, qu'il falloit ſoutenir, tant elle étoit foible & tremblante, tomba ſans force & ſans couleur, en paroiſſant devant ſon juge. On la ranime; il l'interroge. Elle répond avec candeur. « Ce fut, dit-elle, dans cette nuit horrible, où le volcan menaçoit d'enſevelir ces murs: ma frayeur me précipita dans les bras d'un libérateur. Voilà mon malheur & mon crime. Fils du Soleil, s'il eſt poſſible d'en adoucir la peine, écoute la nature qui réclame contre la loi. Ce n'eſt pas pour moi que j'implore ta clémence: il faut que je meure, je le ſais. Mais regarde un père, une mère, des ſœurs, des frères innocens; c'eſt pour eux ſeuls qu'en mourant je demande grace ».

Le père alors prit la parole. « Inca, dit-il, dans un moment d'égarement & de terreur, ma fille a été foible, imprudente & fragile : c'eſt au Dieu qui voit dans les cœurs à la juger ; mais c'eſt à moi d'accuſer l'auteur de ſa perte. Ce premier coupable, c'eſt moi. Ma piété aveugle a dévoué ma fille au culte des autels, & l'y a offerte en victime. Dans le moment du ſacrifice j'ai entendu gémir ſon cœur ; &, religieuſement cruel, le mien s'eſt endurci. Père dénaturé, j'ai vu ſes larmes, je l'ai vue ſe précipiter dans le ſein de ſa mère, y chercher un aſile contre la violence du pouvoir paternel ; & moi, ſans pitié, ſans remords, j'ai conſommé le parricide. Son crime, hélas ! ſon premier crime fut de m'obéir ; ſon reſpect, ſon amour pour moi l'a perdue. Je ſuis le bourreau de ma fille. Je la traîne au ſupplice » ! En prononçant ces mots, le vieillard embraſſoit ſa fille ; ſes ſanglots étouffoient ſa voix ; ſon cœur ſe briſoit de douleur ; & les larmes de ſang qui couloient de ſes yeux, inondoient le ſein de Cora. Tous les cœurs étoient déchirés.

Le Monarque attendri lui-même, mais contraint par la loi à uſer de rigueur, pour-

ſuit, & ordonne à Cora de déclarer ſon raviſſeur & ſon complice.

Cora frémit, & ſon ſilence fut d'abord ſa ſeule réponſe; mais les inſtances de ſon Juge la forcèrent enfin de prononcer ces mots: « Fils du Soleil, ſeras-tu plus cruel & plus violent que la loi? La loi me condamne à la mort; j'y traîne avec moi ma famille. N'eſt-ce pas aſſez? Te faut-il encore un nouveau parricide? Veux-tu que, portant dans la tombe, où je vais deſcendre vivante, le fruit de mon funeſte amour, j'accuſe encore celui qui lui a donné la vie? Veux-tu voir mes entrailles ſe déchirer d'horreur, & mon enfant épouvanté s'arracher des flancs de ſa mère »?

Ces paroles firent ſur l'ame d'Ataliba l'impreſſion la plus terrible; &, ſans inſiſter davantage, il ordonnoit, en gémiſſant, au dépoſitaire des lois de prononcer l'arrêt fatal, lorſqu'on vit tout à coup Alonzo fendre la foule & ſe précipiter au pied du trône de l'Inca. « C'eſt moi qui ſuis le criminel, Inca, s'écria-t-il; Cora eſt innocente: ne punis que ſon raviſſeur ». A cette vue, à ces paroles que le déſeſpoir animoit, le Roi frémit, le Peuple reſte immobile d'étonnement; & Cora

tremblante & glacée : « Hélas ! dit-elle en ſuccombant, je n'aurai donc pu le ſauver ! — Non, reprit Alonzo, elle n'eſt point coupable. Je l'enlevai mourante, & ſon ame éperdue ne put ni conſentir ni réſiſter à ſon malheur ».

L'Inca voulut ſauver Alonzo. « Etranger, lui dit-il, notre culte n'eſt pas le vôtre ; vous ne connoiſſez pas nos lois ; & ce qui pour nous eſt un crime, n'eſt pour vous qu'une erreur, que je n'ai pas droit de punir. Eloignez-vous. Nos lois n'obligent que mes ſujets & moi. Vous fûtes imprudent, mais vous n'êtes point criminel, à moins que vous n'ayez uſé de violence ; & Cora ſeule a droit de vous en accuſer. — Non, non, dit-elle ; un charme auſſi doux qu'invincible m'a livrée à lui. Ceſſe, Alonzo, ceſſe de t'imputer mon crime. Tu me fais mourir mille fois. — Loin de vous accuſer, vous voyez, dit le Roi, qu'elle vous déclare innocent. — Puis-je l'être, s'écrie Alonzo, après avoir égaré ſa jeuneſſe, après avoir creuſé la tombe ſous ſes pas, la tombe où vous allez la faire deſcendre vivante ? O comble d'horreur ! Elle s'ouvre cette tombe effroyable, elle s'ouvre

à mes yeux, prête à la dévorer; & je ſuis innocent! Je vois s'allumer le bûcher où ſon père, ſa mère, tous les ſiens vont périr; & moi, l'auteur de tant de maux, juſte ciel, je ſuis innocent! Inca, ton amitié pour moi t'a mis un bandeau ſur les yeux; & tu ne veux pas voir mon crime. Plus juſte que toi, je le ſens, & je m'en accuſe moi-même. Pardon, malheureuſes victimes d'un amour inſenſé, pardon! Je n'aurai pas du moins la honte & la douleur de vous ſurvivre; & ſi je vous mène à la mort, je vous devancerai; j'irai ſur ce bûcher me livrer le premier aux flammes. Là, ce fer qui devoit défendre un Peuple vertueux, un Roi, que je ne ſuis plus digne d'appeler mon ami, ce fer me percera le cœur. Je ne demande, avant ma mort, que la grace d'être entendu.

« Je ne ſuis ingrat ni perfide, reprit-il avec fermeté. Reçu dans la Cour de l'Inca, honoré de ſa confiance, comblé de ſes bienfaits, je n'ai jamais eu le deſſein de trahir l'hoſpitalité. Je ſuis jeune, ardent, trop ſenſible. J'ai vu Cora, mon cœur s'eſt enflammé pour elle; mais j'ai reſpecté ſon aſile. Ce n'eſt qu'au moment effroyable où la montagne

mugiſſante lançoit un déluge de feu, où le ciel embraſé, où la terre tremblante n'offroient par-tout que les horreurs de mille morts inévitables; ce n'eſt qu'en ce moment, qu'à travers les débris des murs de l'enceinte ſacrée, j'ai cherché, j'ai ſaiſi, j'ai enlevé Cora.

« Elle vous dit qu'elle a cédé! & qui n'eût pas cédé comme elle? Eſt-ce aſſez d'une loi pour étouffer en nous les ſentimens de la nature, pour en vaincre les mouvemens? Vous exigez de la jeuneſſe la froideur d'un âge avancé! Vous exigez de la foibleſſe le triomphe le plus pénible de la force & de la vertu! Ah! c'eſt la ſuperſtition qui vous commande, au nom d'un Dieu, d'être cruels. L'en croyez-vous? oubliez-vous que le Dieu que vous adorez eſt à vos yeux la bonté même? Quoi! le Soleil, la ſource de la fécondité, lui, par qui tout ſe régénère, feroit un crime de l'amour! Et l'amour n'eſt lui-même que l'émanation de cet aſtre qui vous anime. C'eſt ce même feu répandu au ſein des métaux & des plantes, dans les veines des animaux, & ſur-tout dans le cœur de l'homme, c'eſt ce feu que vous adorez dans ſon intariſſable ſource. Vous condamnez ſon influence; & parce

qu'une Vierge innocente, foible, & craintive, aura cédé aux mouvemens les plus naturels, les plus doux d'un cœur que le Ciel lui a donné, ſon père, ſa mère, ſes ſœurs, ſes frères ſeront condamnés à mourir avec elle au milieu des ſupplices! Non, Peuple, j'en atteſte votre Dieu & le mien, car le Soleil en eſt l'image: ces horreurs ne peuvent lui plaire; & la loi qui vous les commande ne ſauroit émaner de lui. Elle eſt des hommes; elle vous vient de quelque Roi jaloux, ſuperbe, & tyrannique, qui attribuoit à ſon Dieu un cœur comme le ſien.

« On vous a dit que le Soleil faiſoit à ſa Prêtreſſe un crime d'être mère, & qu'il falloit, pour expier ce crime, les ſupplices les plus affreux; on vous l'a dit, & vous avez eu la ſimplicité de le croire! Ah! Peuple, on avoit dit de même à vos aïeux que leurs Dieux, le ſerpent, le vautour, & le tigre, demandoient qu'une mère verſât ſur leurs autels le ſang de l'innocent qu'elle allaitoit; &, comme vous, pieuſement crédule, la mère immoloit ſon enfant. Vous l'avez aboli ce culte; & le vôtre, non moins barbare, eſt encore plus inſenſé ».

Alors,

Alors, du ton d'un homme inſpiré par un Dieu, & comme ſi ce Dieu avoit parlé par ſa bouche: « Roi, Peuple, dit-il, apprenez à diſcerner, par d'infaillibles marques, la vérité, qui vient du Ciel, d'avec l'erreur, qui vient des hommes. Jetez les yeux ſur la nature: voyez ſon ordre & ſon deſſein. Quel que ſoit le Dieu qui préſide à cet ordre immuable établi par lui-même, il y a conformé ſes lois. Et qu'importe à l'ordre éternel le vœu qu'a fait imprudemment une jeune & foible mortelle de ſécher, comme une plante oiſive, dans la langueur de la ſtériliré? Eſt-ce là ce qu'en la formant lui a recommandé la nature? Voyez, dit-il en ſaiſiſſant les voiles de Cora, & en les déchirant avec une audace impoſante, voyez ce ſein: voilà le ſigne des deſſeins de ſon Dieu ſur elle. A ces deux ſources de la vie reconnoiſſez le droit, le devoir ſacré d'être mère. C'eſt ainſi que parle & s'explique ce Dieu qui n'a rien fait en vain ».

Pendant ce diſcours d'Alonzo, un murmure confus, élevé dans la multitude, annonça la révolution qui ſe faiſoit dans les eſprits; & le Monarque ſaiſit l'inſtant de la

décider ſans retour. « Il a raiſon, dit-il; & la raiſon eſt au-deſſus de la loi. Non, Peuple, il faut que je l'avoue, cette loi cruelle ne vient point du ſage Manco: ſes ſucceſſeurs l'ont faite; ils ont cru plaire au Dieu dont elle vengeroit l'injure; ils ſe ſont trompés. L'erreur ceſſe; la vérité reprend ſes droits. Rendons graces à l'Etranger qui nous détrompe, nous éclaire, & nous fait révoquer une loi inhumaine. C'eſt un bienfait trop ſignalé, pour ne pas effacer une malheureuſe imprudence. Que les Prêtreſſes du Soleil n'aient plus d'autre lien qu'un zèle pur & libre; & que celle qui déſavoue la témérité de ſes vœux, en ſoit dès l'inſtant degagée. Un Dieu juſte ne peut vouloir qu'on le ſerve à regret; & ſes autels ne ſont pas faits pour être environnés d'eſclaves ».

Ainſi parloit ce Prince, avec la double joie de détruire un abus funeſte, & de conſerver un ami. Le vieillard, père de Cora, ſe proſterne, avec ſes enfans, aux genoux du Monarque; tout le Peuple, les mains au ciel, pouſſe des cris de joie; Alonzo, triomphant ſe jette aux pieds de ſon amante.

Hélas! encore évanouie dans les bras de ſa mère, ſes yeux, obſcurcis d'un nuage, n'aperçoivent point Alonzo. En le voyant ſe dévouer pour elle, le trouble, l'attendriſſement, la frayeur l'avoient accablée. Froide, tremblante, inanimée, laiſſant ployer ſous elle ſes genoux défaillans, elle s'étoit penchée dans le ſein de ſa mère, qui, croyant l'embraſſer pour la dernière fois, n'avoit pas eu la cruauté de la rappeler à la vie. Ce fut le cri de la nature, qui, du ſein des pères, des mères, & de tout un Peuple attendri, s'éleva juſqu'au ciel; ce fut ce cri qui ranima ſes ſens. Elle revient du ſommeil de la mort; elle reſpire, ouvre les yeux, & ſe voit dans les bras d'Alonzo, qui, tranſporté, lui dit en l'embraſſant: « Vis, chère amante; tu es à moi; la loi fatale eſt abolie. — Que dis-tu? que fais-tu? Malheureux! lui dit-elle, va-t-en, & me laiſſe mourir. — Non, tu vivras, reprit Alonzo. La nature & l'amour l'emportent; les ſaints noms de père & de mère ne ſont plus un crime pour nous ». A ces mots, Cora, dans l'excès de la ſurpriſe & de la joie, ſoupire, ſerre dans ſes bras ſon amant, ſon libérateur; &, trop foible pour

ſoutenir une révolution ſi violente & ſi ſoudaine, ſuccombe une ſeconde fois.

Tandis qu'Alonzo la ranime, le Peuple s'empreſſe à les voir, à ſe réjouir avec eux. Un père, une mère éperdus, leurs enfans qui tremblent encore. Cora qui, dans les bras d'Alonzo, reprend avec peine l'uſage de la vie & du ſentiment; le trouble, l'effroi, la tendreſſe de cet amant, qui craint de la voir expirer, la joie & le raviſſement du Peuple qui les environne, forment un ſpectacle ſi doux, que le Roi, les Incas, les Héros Mexicains ne peuvent retenir leurs larmes. Amazili, ſur-tout, & ſon fidèle Télaſco en jouiſſent avec tranſport. « Ah! Télaſco, diſoit cette fille charmante, que ces amans vont être heureux! Ils paſſent, comme nous, de l'excès du malheur à la félicité ſuprême. Qu'ils vont bien s'aimer! — Comme nous, lui dit Télaſco. Le ciel a fait pour eux deux cœurs tout ſemblables aux nôtres ».

La foule s'étant écoulée, & le Monarque, avec les Incas, étant rentré dans le palais, Cora & ſon amant ſont appelés, & le Prêtre leur parle ainſi: « Cora eſt libre; un Dieu

qui ne veut que l'amour, ne peut exiger la contrainte; & j'ai la joie, avant de descendre au tombeau, de voir du nombre de ses lois retrancher une loi cruelle, qui n'étoit pas digne de lui. Mais devant lui la sainteté de l'hymen est inviolable. Il veut qu'en sa présence le don d'une foi mutuelle en consacre les nœuds. — Ah! le ciel & la terre me sont témoins, s'écrie Alonzo, que je suis l'époux de Cora; qu'elle est la moitié de moi-même; qu'elle a reçu ma foi; que mes jours sont à elle; & que mon devoir le plus saint est de mériter son amour. Seulement je demande, sages & vertueux Incas, que nous voyions, de votre culte ou de celui de ma patrie, quel est le plus digne du Dieu que l'univers doit adorer. J'espère que bientôt nous n'aurons plus qu'un même autel; & ce sera au pied de cet autel, sous les yeux de l'Etre suprême, que la religion sanctifiera les vœux de la nature & de l'amour ».

CHAPITRE XLI.

LA ſuperſtition (*a*), qui par toute la terre va traînant ſes chaînes ſacrées, dont elle charge les nations, frémit de rage, en voyant abolir la ſeule loi qu'elle eût dictée aux adorateurs du Soleil. Mais pour s'en conſoler, elle jeta les yeux ſur l'Europe, où elle dominoit, ſur l'Eſpagne, où elle avoit placé le ſiége affreux de ſon empire. Son triomphe s'y préparoit, on y alloit célébrer ſa fête abominable, lorſque le vaiſſeau de Pizarre, ayant franchi les vaſtes mers, entra dans ce golfe (*b*) célèbre par où l'Océan s'eſt ouvert un paſſage juſqu'aux bords de l'Egypte & de la Scithie.

Ce grand Homme, tout occupé de l'importance de ſes deſſeins, en méditoit pro-

(*a*) Le fanatiſme eſt la frénéſie du zèle. La ſuperſtition eſt le délire de la piété. L'un eſt la maladie des eſprits violens, l'autre celle des ames foibles. Tous les deux outragent la religion, l'un par ſes fureurs, & l'autre par ſes craintes.

(*b*) Le golfe de Cadis.

fondément les difficultés effrayantes. L'une de ces difficultés étoit l'état de ſa fortune. Le peu d'or qu'il avoit recueilli de ſa première courſe, s'étoit perdu & diſſipé dans les mains de ſes compagnons. Son entrepriſe, qui d'abord avoit paſſé pour inſenſée, n'avoit plus aucun partiſan. La confiance étoit perdue; & les ſecours en dépendoient. Il falloit, pour la ranimer, l'éclat de la faveur du Prince. Mais quelle horreur la Cour d'Eſpagne ne devoit-elle pas avoir des ravages, des cruautés qui s'exerçoient en Amérique! Ces brigands, ces fléaux de l'Inde n'étoient-ils pas en exécration à leur patrie, épouvantée des excès qu'ils avoient commis? Un jeune Roi, ſur-tout, que la cupidité n'avoit pas corrompu encore, devoit les déteſter; & dans l'opinion qu'il avoit de ces cœurs féroces, il alloit confondre celui qui ſolliciteroit le droit d'imiter leur exemple, & de rendre odieux ſon règne aux Peuples d'un autre hémiſphère. Le cri plaintif de la nature, le cri de la religion, ſes Miniſtres tonnans, & lançant l'anathême ſur les profanateurs qui la rendoient complice de leurs ſacrilèges fureurs; c'eſt là ce que Pizarre

rouloit dans ſa penſée, lorſqu'un vent favorable, l'amenant vers les bords de la fertile Andalouſie, le fit entrer dans le port de Palos, dans ce port d'où étoit parti l'intrépide Colomb, quand ſur la foi d'un Nautonnier que les tempêtes avoient inſtruit (*a*), il étoit allé découvrir ce malheureux Nouveau-Monde.

Pizarre, en abordant, prit ſoin de mander à Truxillo (c'étoit le lieu de ſa naiſſance) la nouvelle de ſon rêtour; & il ſe rendit à Séville. Le jeune Roi y tenoit ſa Cour; & Pizarre, pour obſerver les mœurs & le génie de cette Cour nouvelle, arrivoit inconnu. Tout lui parut changé dans ſa déplorable patrie. En la revoyant, il gémit.

Le premier objet de ſon étonnement fut la ſolitude des villes & l'abandon des cam-

(*a*) En quatorze cent quatre-vingt-quatre, Alonzo Sanchès de Huelua, en allant des Canaries à Madère, avoit été, dit-on, pouſſé ſur la côte de Saint-Domingue. Il revint à Tercère, n'ayant plus avec lui que quatre de ſes compagnons. Dans cette île, un fameux Pilote, Génois de naiſſance, appelé Chriſtophe Colomb, leur donna l'aſile. Ils moururent tous dans ſa maiſon; & ce fut, dit-on, ſur leurs mémoires qu'il entreprit la découverte de l'Amérique.

pagnes, où la contagion ſembloit avoir paſſé. « Eh quoi! ſe diſoit-il à lui-même, eſt-ce pour ſe jeter dans les déſerts du Nouveau-Monde, qu'on a quitté des champs ſi fertiles, ſi fortunés »? Il ne fut pas moins interdit de la réſerve auſtère & de la gravité myſtérieuſe & taciturne de ce Peuple, autrefois brillant, ingénieux, plein de candeur & de franchiſe, noble juſques dans ſes plaiſirs, & magnifique dans ſes fêtes. La triſteſſe, l'abattement étoient peints ſur tous les viſages; la défiance étoit dans tous les yeux; la crainte avoit reſſerré tous les cœurs.

A peine arrivé dans Séville, il veut la parcourir; & il la voit plongée dans le ſilence & dans le deuil. Il ſe trouve au milieu d'une place publique, lieu vaſte, & décoré avec magnificence par les temples & les palais dont il étoit environné. Au centre un grand bûcher s'élève, &, non loin du bûcher, un trône reſplendiſſant de pourpre & d'or. A cet appareil impoſant, il s'arrête. Il voit arriver un Peuple nombreux ſans tumulte, & gardant un ſilence morne, tel que l'impoſe la terreur. Il interroge autour de lui; il demande quel ſacrilège, quel parricide

on va punir avec tant de ſolennité, & ſi le Roi vient préſider au ſupplice des criminels, comme la pompe de ce trône l'annonce. Mais perſonne ne lui répond. « Qui que tu ſois, lui dit enfin un vieillard qu'il interrogeoit, ou ceſſe de nous tendre un piège, ou, ſi tu es de bonne foi, regarde, écoute, & tremble comme nous ».

Bientôt Pizarre voit paroître le cortège effrayant des Juges & des vengeurs de la Foi. Il les voit monter & s'aſſeoir ſur ce trône terrible. Le calme eſt peint ſur leur viſage; la joie éclate dans leurs yeux.

Les victimes s'avancent; le bûcher s'allume. Une foule de malheureux, pâles, tremblans, courbés ſous le poids de leurs chaînes, viennent recevoir leur ſentence; & ce décret qui les condamne à être brûlés vivans, ce décret leur eſt prononcé du ton affectueux & tendre de la charité ſecourable & de l'indulgente bonté.

Le jeune Roi avoit demandé qu'au moins, dans ce moment terrible, en préſence du Peuple, à la face du ciel, lorſqu'ils entendroient leur ſentence, il leur fût permis de parler, de ſe défendre, & de ſe plaindre:

foible adouciſſement qu'il auroit voulu mettre aux rigueurs de ce tribunal, mais qui, ayant révolté les juges, fut traité de ſcandale, & n'eut lieu qu'une fois.

Dans le nombre étoit un vieillard qu'on avoit ſurpris obſervant les pratiques du judaïſme. Les ſéductions, les menaces le lui avoient fait abjurer au temps de ſa foible jeuneſſe. Imbu de la foi de ſes pères, le regret de l'avoir quittée vint le troubler; il la reprit; & dans le ſilence & la crainte, il adreſſoit au ciel les vœux de l'antique Sion. Son crime étoit connu; ſur le bord de ſa tombe, il n'avoit pas même daigné le déſavouer; il marchoit au ſupplice, comme une victime à l'autel. Mais lorſqu'il entendit que tous ſes biens, livrés à l'avidité de ſes Juges, étoient ravis à ſes enfans, ſa conſtance l'abandonna. « Cruels! dit-il, c'eſt donc ainſi que vous dévorez votre proie! J'ai mérité la mort, quand j'ai trahi mon ame, quand j'ai déſavoué de bouche ce que j'adorois dans le cœur; mais qu'ont fait mes enfans, pour être dépouillés du peu de bien que je leur laiſſe? Ils ont ſubi, dès le berceau, le joug de votre loi nouvelle; je vous les ai livrés.

Ah! laiſſez à leur mère, pour nourrir ces infortunés, un pain arroſé de mon ſang, & qu'ils tremperont dans leurs larmes ».

« Eh quoi! lui répond d'un air ſerein le Chef du tribunal terrible, ne ſais-tu pas que Dieu pourſuit dans les enfans l'iniquité des pères; que la dépouille des criminels de lèze-majeſté divine appartient aux Miniſtres des vengeances divines, comme les entrailles de la victime appartenoient au ſacrificateur; que l'eſclave n'a rien qui ne ſoit à ſon maître, & qu'enfin tes pareils ſont nés eſclaves parmi les Chrétiens? Si l'on ſe réſerve des biens qui n'étoient pas à toi, c'eſt pour en faire un digne uſage; & quel plus digne uſage du bien des Infidèles, que de ſervir de récompenſe aux défenſeurs de la Foi? Si chacun vit de ſon travail, celui de pourſuivre l'erreur ſera-t-il privé de ſalaire? & n'eſt-il pas bien juſte qu'une race funeſte paye, en mourant, le ſoin pénible & ſalutaire que l'on prend de l'exterminer »?

« Hommes ſans pudeur & ſans foi, s'écria le vieillard, la force vous ſeconde, & votre hypocriſie abuſe inſolemment du pouvoir de nous opprimer. Mais tremblez que

le ciel enfin ne ſe laſſe » ..... On ne permit pas au vieillard d'achever; & il fut jeté dans les flammes.

Après lui, ſe préſente devant le tribunal un jeune homme ſimple & timide, né parmi les Chrétiens, élevé dans leur croyance, & n'ayant pas même l'idée des erreurs qu'on lui attribuoit. Il aimoit une fille auſſi ſimple que lui, auſſi pieuſe, auſſi docile; il en étoit aimé: un rival furieux l'avoit accuſé d'héréſie; & ce fourbe avoit pour complice un confident digne de lui. Dans les cachots, dans les tortures, l'infortuné jeune homme avoit pris mille fois la terre & le ciel à témoin de ſa foi, de ſon innocence; on ne l'avoit point écouté. En paroiſſant devant ſes juges, & à la vue du bûcher, ſes plaintes, ſes cris redoublèrent. « Miniſtres du Dieu que j'adore, & vous, Peuple, dit-il, je proteſte en mourant, que j'ai vécu fidèle à la religion de mes pères. Je crois tout ce que nos Paſteurs, dès l'enfance, m'ont enſeigné. Qu'on me diſe dans quelle erreur j'ai pu tomber, ſans le vouloir; je l'abjure &, je la déteſte. Que voulez-vous de plus? — Nous voulons que vous-même vous faſſiez le ſincère aveu de

votre impiété. — Je ne la connois pas. Opposez-moi du moins mes accusateurs; qu'ils paroissent, qu'ils me confondent à vos yeux. — Non, lui dit-on encore; l'intérêt de la Foi ne permet pas que l'on décèle ceux qui veillent à sa défense, & qui nous dénoncent l'erreur. N'avez-vous pas déclaré vous-même que vous n'aviez point d'ennemis? — Hélas! non : je ne hais personne; j'ignore qui peut me haïr. — Eh bien, ce n'est donc pas la haîne, mais le zèle qui vous accuse; & le zèle est digne de foi. — O mon Père! dit le jeune homme à un Religieux qui l'exhortoit à la mort, je suis attaché à la vie; ce supplice me fait frémir. Dites-moi quel aveu l'on attend que je fasse; &, tout innocent que je suis, je veux bien me calomnier. — Moi! vous enseigner le mensonge! lui dit cet homme pieusement cruel. A Dieu ne plaise. Non, mon fils, mourez martyr, plutôt que d'en imposer à vos juges. Après tout, ne vous flattez pas que cet aveu tardif pût vous sauver. Il n'est plus temps. C'est dans les fers que l'on doit s'avouer coupable. Mais, à l'approche du supplice, ce n'est plus un vrai repentir, c'est la frayeur qui parle; on

ne l'écoute plus ». Ce fut alors que le jeune homme, s'abandonnant à sa douleur, & versant des torrens de larmes, en fit couler de tous les yeux. « O Dieu! dit-il, on m'annonçoit ta religion pure & sainte comme l'appui de l'innocence; & tes Ministres »!..... On l'interrompit, pour le traîner sur le bûcher.

Tandis qu'un tourbillon de feu l'enveloppoit vivant, & que ses cris déchiroient tous les cœurs, un Maure, à-peu-près du même âge, mais plus ferme & plus courageux, fut condamné comme blasphémateur, pour avoir murmuré contre le fanatisme & son tribunal odieux. On lui prononça sa sentence, en l'exhortant à déclarer, devant Dieu & devant les hommes, qui pouvoit l'avoir soulevé contre les vengeurs de la Foi. « Peuple, s'écria-t-il avec indignation, savez-vous qui l'on veut que j'accuse? Mon père. On me l'a nommé dans les fers, ce complice dont on s'efforce de me rendre le délateur. C'est lui qu'on veut que je traîne au supplice. On m'a promis d'user envers moi d'indulgence, si j'étois assez lâche, assez dénaturé pour noircir & calomnier celui qui m'a donné

le jour. Ah! loin de l'accuſer, j'atteſte toutes les puiſſances du ciel, que ce vieillard eſt innocent. Il gémit comme vous, mais dans le fond de ſon ame; &, à moins que des larmes n'offenſent nos tyrans, il ne les offenſa jamais. Plus impatient, j'ai parlé, je l'ai déteſtée hautement, cette tyrannie odieuſe. J'ai demandé, au nom du ciel, par quelle haîne de la vérité, par quelle horreur de l'innocence, on refuſoit à l'accuſé le droit naturel & ſacré d'une défenſe légitime; pourquoi le délateur, diſpenſé de paroître, portant ſes coups dans l'ombre, comme un lâche aſſaſſin, & ſe tenant enveloppé dans le manteau du juge, étoit compté au nombre des témoins? Cette procédure infernale, cet appareil d'iniquité, des fers, des cachots, des ténèbres, un ſilence affreux, tous les pièges de l'artifice & du menſonge, pour ſurprendre, ou pour effrayer un malheureux abandonné à la calomnie, à la fraude la plus ſubtile & la plus noire; voilà ce qui m'a révolté. Je l'ai dit; ma franchiſe les a bleſſés; ils m'en puniſſent; mais un jour ces fourbes ſeront démaſqués; & leurs crimes retomberont ſur eux, comme un déluge, avec les vengeances du ciel ».

A ces mots s'arrachant des bras de celui qui l'accompagnoit : « Laiſſe-moi, lui dit-il, je ne reconnois point le Dieu que mes bourreaux adorent. Dieu juſte, Dieu clément, père de tous les hommes, s'écria-t-il, reçois mon ame ». Et lui-même, en traînant ſes chaînes, il s'élança ſur le bûcher.

Après lui, venoit une foule d'adoleſcens de l'un & de l'autre ſexe, élevés en ſilence ſous la loi Muſulmane, & livrés pour ce crime aux Inquiſiteurs de la Foi. On leur avoit promis, s'ils ſe faiſoient Chrétiens, qu'on les ſauveroit du ſupplice. Foibles, timides & crédules, ils s'étoient faits Chrétiens; & on les menoit au ſupplice. Ils réclamèrent la promeſſe ſur la foi de laquelle ils avoient abjuré. « Cette promeſſe, leur dit-on, va s'accomplir dans l'autre vie. Vous ſerez ſauvés du ſupplice, mais d'un ſupplice au prix duquel celui-ci n'eſt rien. Mes enfans, ne penſez qu'à mourir fidèles; & trop heureux de n'avoir à ſubir qu'une expiation paſſagère, réſignez-vous ſans murmurer ». Leurs larmes furent inutiles; & du milieu des flammes, où ils furent jetés, leurs bras s'étendirent en vain: leurs bras ſupplians retombèrent; & bientôt tout fut conſumé.

Pizarre, qui, placé trop loin du tribunal, n'avoit entendu que des cris, en voyant toutes ces victimes entaſſées ſur le bûcher & dévorées par les flammes, tandis que l'air retentiſſoit de ſaints cantiques d'allégreſſe, & que de pieux fanatiques, levant les mains au ciel, lui offroient pour encens la fumée du ſacrifice; Pizarre, ſaiſi de terreur & de compaſſion, ſe diſoit à lui-même : « l'Eſpagne a-t-elle changé de culte? & lui a-t-on rapporté de l'Inde les Dieux qu'adorent les Sauvages, & qu'ils abreuvent de leur ſang »? Il vit la foule s'écouler, penſive & conſternée; il imita le Peuple; & de retour chez lui, il y trouva l'un de ſes frères, Gonzale, qui venoit d'arriver à Séville, impatient de le revoir.

CHAPITRE XLII.

APRÈS les premiers mouvemens de la tendreſſe & de la joie, Pizarre, ayant bien obſervé qu'aucun témoin ne pût entendre leur entretien, ni le troubler, commença par

faire à Gonzale le récit de ſes aventures. Il lui expoſe enſuite l'objet de ſon voyage; & finit par lui demander quelle étrange révolution s'eſt faite, depuis ſon abſence, dans le génie, dans les mœurs, dans le culte de ſa patrie; & quelle eſt cette horrible fête dont il vient d'être le témoin?

« Trop jeune & trop obſcur, quand tu as quitté ces bords, lui dit Gonzale, tu n'as pu voir préparer ces événemens; mais aujourd'hui que ta fortune en dépend, je dois t'en inſtruire. Ecoute, mon frère, & gémis ».

« Les Maures, nos vainqueurs, s'étoient répandus dans l'Eſpagne; ils y avoient apporté les arts, l'agriculture & le commerce; & en éclairant les eſprits, ils avoient adouci les mœurs. La proſpérité, la grandeur, l'opulence de ce Royaume, cultivé, enrichi, décoré par leurs mains, méritoit de faire oublier leur invaſion & leurs ravages. Vaincus & ſoumis à leur tour, ils ne demandoient qu'à jouir d'une liberté légitime, qu'à vivre ſujets de nos Rois, en conſervant le culte de leurs pères; & ſi la ſuperſtition ne ſe fût emparée de l'eſprit d'Iſabelle, jamais règne n'eût été plus heureux, ni plus floriſſant que le ſien.

Mais cette Reine, que ſon génie & ſon courage auroient placée au rang de plus grands hommes, eut le malheur d'être trompée par un confident fanatique (*a*), qui, dès la plus tendre jeuneſſe, l'enivroit d'un faux zèle, & l'avoit fait jurer, ſi elle montoit ſur le trône, d'employer le fer & le feu pour exterminer l'héréſie & faire triompher la Foi. Ce fut pour accomplir cette téméraire promeſſe, qu'elle érigea ce Tribunal de ſang ».

« Armé d'une puiſſance énorme, affranchi de toutes les lois protectrices de l'innocence, & conſacré par un Pontife (*b*) qui lui confioit tous ſes droits, ce tyran des eſprits les remplit d'une ſainte horreur (*c*). C'eſt ici, dans Séville même, que fut célébré le premier de ces ſacrifices barbares, que l'on appelle *Actes de Foi* (*d*). Ce jour exécrable coûta vingt mille ſujets à l'Eſpagne : ils s'enfuirent épouvantés ; & l'Afrique fut leur refuge. Dans la

(*a*) Thomas Torquémada, Dominicain.

(*b*) Sixte IV.

(*c*) En quatre ans l'Inquiſition fit le procès à cent mille perſonnes, dont ſix mille furent brûlées.

(*d*) *Auto-da-fe.* Le premier à Séville en 1480.

Caſtille & dans Léon de nouveaux bûchers s'allumèrent ; & on y jeta dans les flammes des milliers de malheureux. Le même fléau s'étendit dans l'Aragon, & y fit les mêmes ravages. L'Eſpagne entière en fut frappée, & d'un Royaume à l'autre la ſuperſtition voyoit, comme autant de ſignaux, les feux qui dévoroient ſes innombrables victimes. Des multitudes de proſcrits, échappés à la rage de leurs perſécuteurs, s'abandonnoient à la merci des flots ; & l'Afrique en fut repeuplée. Enfin la Grenade conquiſe ſur les Maures, devint à ſon tour le théâtre de ces déplorables fureurs (*a*). Ah, Pizarre, quelle province le

(*a*) Premier Edit contre les Juifs, en quatorze cent quatre-vingt-douze. Cet Edit les obligeoit à ſe convertir, ou à quitter l'Eſpagne. Cent mille familles ſe convertirent ou feignirent de ſe convertir ; huit cent mille Juifs ſe retirèrent en Portugal, en Afrique, ou dans l'Orient.

Second Edit contre les Maures en quinze cent un, qui les forçoit à ſe faire baptiſer, ou à ſortir du Royaume en trois mois, ſous peine d'être faits eſclaves. Une aſſemblée de Théologiens & de Juriſconſultes avoit décidé qu'on pouvoit en venir à cette violence, malgré la foi du plus ſolennel des traités. Le Pape Clément VII releva l'Empereur Charles-

fanatiſme a déſolée! Un Peuple induſtrieux, vaillant, éclairé, mêlant aux travaux le charme conſolant des fêtes; plus de trente villes ſuperbes, où fleuriſſoient les arts; cent autres villes moins opulentes, mais toutes riches & peuplées; deux mille villages remplis de cultivateurs fortunés; les plus belles campagnes, les plus riches de l'univers, tout eſt perdu, tout eſt détruit; la mort, l'effroi, la ſolitude y règne; la tyrannie des eſprits, la plus odieuſe de toutes, comme la plus injuſte & la plus violente, en a fait de vaſtes tombeaux, où elle domine en ſilence ſur des cendres & des débris ».

« Ainſi, lui demanda Pizarre, les rapines, les cruautés que l'on exerce en Amérique étonnent peu l'Eſpagne? — Elle y eſt endurcie par ſes propres malheurs, reprit Gonzale. Et de quoi veux-tu qu'elle s'étonne & s'épouvante? Parmi nous, dans ſon ſein, elle voit conſacrer les crimes les plus odieux,

Quint du ſerment fait par lui, ou par ſes prédéceſſeurs, de permettre aux Maures le libre exercice de leur religion; & il l'exhorta à chaſſer de l'Eſpagne tous ceux qui refuſeroient d'embraſſer le Chriſtianiſme.

L'humanité n'a plus de droits, le ſang n'a plus de privilèges. Que le fils accuſe ſon père, le père ſes enfans, la femme ſon époux ; c'eſt le triomphe du faux zèle. Ils ſont accueillis, écoutés ; & l'accuſé périt ſur leur délation. Un ſimple ſoupçon fait ſaiſir, traîner dans les cachots la foible & timide innocence ; & l'impoſture qui l'accuſe, protégée à l'abri d'un ſilence éternel, eſt sûre de l'impunité. La ſeule reſſource du foible, la fuite, eſt réputée une preuve du crime ; & l'anathême qui pourſuit le transfuge, rompt pour lui les nœuds les plus ſaints. En lui, ſes amis méconnoiſſent leur ami, ſes enfans leur père, ſes ſujets leur Roi : plus d'aſile, plus de refuge aſſuré pour lui, pas même au ſein de la nature. La main qui lui perce le cœur eſt innocente ; elle a vengé le Ciel. Tout Chrétien eſt, de droit divin, le juge & le bourreau d'un infidèle fugitif. Telle eſt la loi du fanatiſme ; & je t'épargne le détail de mille atrocités pareilles, qui forment ſon code infernal (*a*). Ne crains donc plus de voir les

(*a*) Voyez le Directoire des Inquiſiteurs, & l'extrait qu'on en a donné ſous le titre de Manuel des Inquiſiteurs.

eſprits ſoulevés de ce qui ſe paſſe dans l'Inde ».

« Et la Cour, demanda Pizarre, eſt-elle attaquée de ce délire ? — La Cour ne penſe, lui répondit Gonzale, qu'à tirer avantage de nos calamités. Que le peuple tremble & fléchiſſe, c'eſt tout ce qu'elle veut; & les malheurs de l'Inde ne la touchent que foiblement. Les Grands, avec pleine licence, opprimoient autrefois le Peuple : les juges leur étoient vendus; les lois ſe taiſoient devant eux; &, ſans frein comme ſans pudeur, ils exerçoient impunément les vexations les plus criantes. Le Peuple eſt rentré dans ſes droits; la régence de Ximenès l'a tiré de l'oppreſſion : il eſt armé, diſcipliné, ligué pour ſa propre défenſe; la force eſt du côté des lois; & le Peuple, qu'elles protègent, les protège à ſon tour contre les attentats des Grands, leurs ennemis communs. Ainſi, le faſte de la Cour, n'ayant plus au dedans les reſſources du brigandage, a rendu les Grands plus avides des richeſſes du dehors; & l'eſpérance de partager les dépouilles du Nouveau-Monde, en fait de zélés partiſans au premier qui promet d'en payer le tribut à leur orgueilleuſe avarice. Tout eſt vénal ſous

ce

ce nouveau règne; & quand l'or est le prix de tout, on obtient tout avec de l'or: c'est ce que j'ai voulu t'apprendre. Flatte l'ambition & la cupidité; ce sont elles qui nous dominent. Elles présidents dans les Conseils, elles ont l'oreille du Prince, elles sont l'ame de la Cour. La religion même est ici leur esclave; & tu verras qu'on la fait taire, quand elle prétend les gêner. Rome, le siége de l'Eglise, vient d'être prise & saccagée; le Souverain Pontife a été mis aux fers..... — Sans doute par les infidèles? demanda Pizarre. — Par nous, reprit Gonzale, par ce jeune Empereur qui lui-même a porté le deuil de sa victoire. Va le trouver; annonce-lui une vaste & riche conquête. Il gémira peut-être sur le malheur de l'Inde; mais si ce malheur est utile à sa grandeur, à sa puissance, il le laissera consommer ».

Pizarre, en profitant des instructions de Gonzale, eut sans peine accès à la Cour. On le présente à l'Empereur; & au milieu du Conseil assemblé, ce jeune Prince ayant daigné l'entendre, le Guerrier lui parle en ces mots:

« Puissant & glorieux Monarque, vous voyez l'un des premiers soldats qui, sous le

règne de Ferdinand, ont porté les armes de la Castille dans le Nouveau-Monde. Je m'appelle Pizarre; Truxillo m'a vu naître le plus obscur de vos sujets; mais j'ai l'ambition, peut-être le moyen de faire oublier ma naissance. Sur la côte de Carthagène & vers les bords du Darien, je suivis Alfonce Ojeda, l'homme le plus déterminé qui fut jamais. J'appris à son école qu'il n'est point de dangers que le courage ne surmonte; & je puis dire qu'il m'a mis à l'épreuve de tous les maux. Après lui ce fut sous Vasco de Balboa que je servis, & que je conçus l'espérance d'égaler Colomb & Cortès.

» On vous a vanté les richesses de l'Amérique; & moi, je vous annonce qu'on ne les connoît pas. Les îles dont la découverte a fait la gloire de Colomb, le Royaume dont la conquête a rendu Cortès si fameux, ne sont rien en comparaison des pays que j'ai découverts, & dont je viens vous faire hommage. C'est le Royaume des Incas, Peuple adorateur du Soleil, dont ses Rois se disent les enfans. Et qui ne le croiroit leur père, en voyant les richesses que ses rayons répandent dans ces heureux climats?

» C'eſt une chaîne de montagnes d'or, qui s'étend depuis l'équateur juſqu'au tropique du midi; & parmi ces montagnes, les plus rians côteaux & les vallons les plus fertiles. Le même jour y préſente toutes les ſaiſons réunies; la même terre y produit à la fois les fleurs, les fruits, & les moiſſons.

» Les Peuples de ces contrées ſont vaillans, mais preſque ſans armes. Il eſt facile de les vaincre, plus facile de les gagner par la clémence & la douceur. J'avois abordé ſur leurs côtes, je pénétrois dans leur pays; & avec un vaiſſeau & moins de deux cents hommes, j'aurois mis ſous vos lois un floriſſant Empire, & à vos pieds des monceaux d'or. Le Vice-Roi de Panama, jaloux d'une entrepriſe commencée avant lui, & dont il n'avoit pas la gloire, a rappelé mes compagnons; il ne m'en eſt reſté que douze; & avec eux j'ai ſoutenu, dans une île déſerte, au milieu des tempêtes, les plus rudes épreuves de la néceſſité. J'attendois un foible ſecours; on me l'a refuſé, & on m'a rappelé moi-même. J'ai obéi, ſans renoncer à ma glorieuſe entrepriſe; & pour vous ſoumettre un pays le plus riche de l'univers, je ne demande que

l'honneur dont jouit Cortès au Mexique; l'honneur de commander pour vous, & de n'obéir qu'à vous seul ».

Pizarre mit alors sous les yeux du Conseil le récit de ses aventures, attesté par ses compagnons; & ce récit, quoique très-simple, ne fut pas lu sans étonnement. Mais, soit que le jeune Empereur voulût encore éprouver Pizarre, soit que, par sa naissance, il ne le crût pas digne du titre auquel il aspiroit: « L'audace de ton entreprise, lui dit-il, semble autoriser celle de ton ambition; mais sois content de partager les richesses que tu m'annonces, & ne demande rien de plus. — Des richesses? lui dit Pizarre d'un air chagrin & dédaigneux; mes matelots & mes soldats en reviendront chargés. Il me faut de la gloire. Le reste est au-dessous de moi. Si je ne suis pas digne de gouverner, je ne suis pas digne de vaincre. Nommez le Vice-Roi qui me doit remplacer; je l'instruirai: mon plan, mes projets, mes découvertes, je lui communiquerai tout, excepté mon courage..... dont j'ai besoin pour dévorer l'humiliation d'un refus ».

Cette franchise brusque & fière ne déplut

point au jeune Monarque. « Il me ſervira bien, dit-il, puiſqu'il ne ſait pas me flatter ». Il lui accorda ſa demande; & Pizarre, dès ce moment, vit une foule de Courtiſans l'entourer, le féliciter, briguer l'honneur de protéger ſes cruautés & ſes rapines, & mendier le prix infâme de l'appui qu'ils lui promettoient. Il vit une jeuneſſe ardente, ambitieuſe, ſe diſputer la gloire de le ſuivre & de partager ſes travaux; il vit l'avarice elle-même s'empreſſer, à l'appât du gain, de lui équiper une flotte, & riſquer, en tremblant, les frais d'une entrepriſe dont elle attendoit des tréſors.

Pizarre, ſans croire en impoſer à ceux qui ſe fioient à lui, leur prodigua les eſpérances, ſe ménagea l'appui des Grands, s'attira la faveur du Peuple, fit un choix de bons matelots & de ſoldats déterminés, &, parmi les plus braves, prit vingt hommes d'élite pour commander ſous lui. Ses frères furent de ce nombre (*a*). Le jeune Gonſalve Davila ne fut point oublié : Charles daigna recom-

(*a*) Fernand, Jean, & Gonzale Pizarre.

101974

mander à Pizarre de l'emmener avec lui en paſſant à l'île Eſpagnole.

Ainſi, tout ſecondant ſes vœux, Pizarre, dans le même temple (*a*) & ſur le même autel où Magellan avoit fait le ſerment d'obéiſſance & de fidélité à la Couronne de Caſtille, Pizarre, dans les mains de Charles, prononça le même ſerment.

« Guerrier, lui dit le jeune Prince, ici l'on confond tous les droits; chacun, ſelon ſes intérêts ou ſes opinions, fait pencher la balance entre les Indiens & nous (*b*). Fatigué de tous ces débats, je te recommande deux choſes: l'une, de faire à ton pays tout le bien que tu croiras juſte & qui dépendra de toi; l'autre, de faire aux Indiens le moins de mal qu'il te ſera poſſible: car ſi je veux en être obéi, je déſire encore plus d'en être aimé ». A ces mots, il lui ceignit l'épée, cette épée qui devoit être la marque de ſa

(*a*) Dans l'Egliſe de Notre-Dame de la Victoire.

(*b*) On ſait que la Cour étoit compoſée de Flamands & d'Eſpagnols. Les Flamands étoient pour les Indiens, & vouloient qu'on les laiſsât libres. Les Eſpagnols avoient des intérêts & des principes oppoſés.

dignité (a), & qui ne fut pour lui qu'une trop foible défenſe contre de lâches aſſaſſins.

Cependant ſa flotte à la rade, & ſes compagnons raſſemblés dans le port de Palos, n'attendent que lui & les vents. Il arrive; les vents l'invitent à partir; il s'embarque, il fait lever l'ancre, & part aux acclamations de tout un Peuple qui l'exhorte à revenir, chargé des richeſſes de l'Amérique, dépoſer les dépouilles des temples du Soleil au pied des autels du vrai Dieu.

CHAPITRE XLIII.

En abordant à l'île Eſpagnole, Pizarre apprit que Las-Caſas, attaqué d'une maladie que l'on croyoit mortelle, languiſſoit au bord du tombeau. Il l'alla voir. Gonſalve Davila étoit auprès de lui, & le ſervoit avec ce zèle tendre qu'un fils auroit eu pour ſon père.

Le Solitaire, en revoyant Pizarre, ſe ſentit

(a) Marquis, Gouverneur, & Adelantade, ou Lieutenant Général.

vivement ému. Sur ſon viſage, où étoient peintes la douleur, la foibleſſe, & la ſérénité, ſe répandit un rayon de joie. « Mon ami, dit-il à Pizarre en lui tendant la main, je vais le voir ce Dieu qui nous a tous fait naître pour nous aimer mutuellement, pour vivre en paix, nous ſecourir & nous ſoulager dans nos peines. Voyez combien l'image de la mort eſt tranquille & riante pour l'homme ſimple & doux qui ſe dit à lui-même: Je n'ai jamais fait gémir l'innocent. Voyez avec quelle confiance mes yeux, avant de ſe fermer, ſe lèvent encore vers le Ciel; avec quelle conſolation mes bras s'étendent vers mon père. Il me voit expirant, & il dit: Celui-là fut bien foible, mais il ne fut pas méchant; ſon ſein renferme un cœur ſenſible; ſes yeux n'ont jamais vu les larmes des malheureux ſans y mêler des larmes; ces mains, qu'il tend vers moi, il les tendoit de même vers les infortunés qu'il pouvoit ſecourir: je ſerai miſéricordieux envers l'homme compâtiſſant. Ah Pizarre! je vous ſouhaite une mort ſemblable à la mienne. Méritez-la en exerçant la juſtice & l'humanité ».

A cette voix foible & touchante, à ce

langage qu'animoit une piété vive & tendre, à ces regards où sembloit éclater la dernière étincelle de la vie & du sentiment, Pizarre fut ému; il pressa dans ses mains la main de l'homme juste. « O mon père, dit-il, vivez, pour me voir pratiquer ce que votre exemple m'enseigne, ce que m'inspirent vos vertus. Pour vous répondre de moi, j'avois besoin d'être revêtu d'une autorité imposante : je le suis; & j'espère apprendre à ma patrie à conquérir sans opprimer ».

Le Solitaire lui demanda des nouvelles de son ami, du vertueux Alonzo. « Il m'a quitté, lui répondit Pizarre avec douleur; il s'est jeté parmi les Sauvages ».

« Le bon jeune homme! dit Las-Casas, il les aima toujours; il est digne d'en être aimé. Mais dites-moi quel est à leur égard l'esprit de la nouvelle Cour d'Espagne? — Elle est partagée, lui dit Pizarre; mais le parti de l'avarice & de la tyrannie est toujours le plus fort. J'ai même vu dans le Sacerdoce des hommes dévoués à ce parti cruel. Ils s'autorisent de la cause de Dieu, pour conseiller la violence; & ils l'exercent en Espagne avec une rigueur que je n'ai pu voir sans frémir ».

Alors il lui fit le tableau de cette fête abominable, à laquelle lui-même il avoit assisté. « Les monstres ! » s'écria Las-Casas avec un sentiment d'horreur si profond, si passionné, qu'il en oublia sa foiblesse. « O mon ami! daignez en croire le témoignage d'une bouche expirante : car les craintes, les espérances, & tous les intérêts humains s'évanouissent devant celui qui ne va plus laisser au monde qu'une poussière inanimée ; & c'est ce moment que je saisis pour rendre gloire à la religion. Vous avez entendu, vous entendrez encore autoriser, au nom du ciel, les plus détestables excès. L'orgueil, l'ambition, la cupidité, la passion insatiable de dominer & d'envahir, ont trouvé dans le sanctuaire & jusqu'au pied des autels, de lâches partisans, de féroces apologistes ; &, par une bassesse indigne d'un ministère auguste & saint, on a cru devoir se ranger du côté du puissant, du fort, & de l'injuste, pour s'assurer de leur appui. Mais, mon ami, Dieu est immuable, la vérité l'est comme lui. Ni l'un ni l'autre n'a besoin de la faveur d'une Cour avare & d'une populace avide. Le glaive de la tyrannie, le sceptre de l'iniquité seront réduits

en poudre ; les trônes mêmes ne seront plus ; & Dieu sera, & la vérité avec lui. J'atteste donc ici ce Dieu devant lequel je vais paroître, qu'il condamne dans ses Ministres cette honteuse politique, vile esclave des passions ; je l'atteste qu'il n'a donné à aucun homme sur la terre le droit de forcer la croyance & d'annoncer sa loi, le poignard à la main ; que celui qui a créé les ames des Maures & des Indiens, n'a pas besoin de nos tortures pour les changer & les réduire ; & que le Dieu qui fait lever le Soleil sur ces régions, y fera luire aussi, quand bon lui semblera, le flambeau de la vérité. Ainsi, toutes les fois que vous verrez des hommes sacrilèges remettre le fer & le feu dans les mains des Rois & des Peuples, & puis lever les mains au ciel, & dire : Elles sont innocentes, elles n'ont point versé le sang ; fuyez ces fourbes hypocrites. Qu'ils soient bourreaux eux-mêmes, s'ils veulent des martyrs. Mais gardez-vous d'attribuer à la religion la dureté, l'orgueil, la cruauté de ses Ministres. La paix, l'indulgence, & l'amour, voilà son esprit, son essence. C'est à ce caractère immuable, éternel, qu'on la reconnoîtra toujours. Mon

ami, je l'ai dit aux Rois, je l'ai dit aux tyrans de l'Inde; & ſi Dieu prolongeoit mes jours, j'irois le dire à ce jeune Monarque dont on égare la raiſon; je monterois ſur ce bûcher où l'on fait périr, dites-vous, tant de malheureuſes victimes; & de là je demanderois à ce tribunal ſanguinaire, ſi c'eſt ſur l'autel de l'agneau qu'il a pris ces tiſons ardens? Je demanderois à ce Roi, qui l'a rendu le juge des penſées & le tyran des ames? & ſi ces Prêtres fanatiques ont pu lui conférer un pouvoir qu'ils n'ont pas? Ils le renverſeroient ce bûcher infernal, ou m'y feroient brûler vivant ».

« Homme juſte, lui dit Pizarre, calmez-vous; & n'abrégez point des jours qui nous ſont précieux. Vous avez aſſez fait; & ce zèle héroïque va même au-delà des devoirs que vous impoſe votre état. — Mon état! & qui rendra gloire à la religion, ſi ce n'eſt ſon Miniſtre? Qui la vengera de l'injure qu'un fanatiſme atroce lui fait en l'invoquant? Les voilà nos devoirs, ſans doute. Tant que les Peuples & les Rois ne mêlent point les intérêts du ciel dans leurs projets d'iniquité, ils peuvent nous fermer la bouche; mais dès

qu'ils s'autoriſent de la cauſe de Dieu pour être injuſtes & cruels, c'eſt à nous, à travers les lances & les épées, de crier que Dieu déſavoue les crimes commis en ſon nom. Malheur à nous, ſi par notre ſilence on l'en croyoit complice. Eh quoi! le zèle ne ſaura-t-il jamais qu'opprimer & détruire? La charité, comme la Foi, n'aura-t-elle pas ſes martyrs»?

Tandis que Las-Caſas, d'une voix ranimée par l'amour de l'humanité, tenoit ce langage à Pizarre, la nuit avoit enveloppé l'île Eſpagnole de ſes ombres; le ſilence y régnoit; tout repoſoit, juſqu'aux eſclaves; on n'entendoit que le bruit des flots qui ſe briſoient contre le rivage avec un murmure plaintif, qui ſembloit imiter celui de la nature, opprimée dans ces climats.

Alors on entendit frapper à la porte du Solitaire. Le jeune Davila ſe lève, va, & revient avec inquiétude; & ſe penchant ſur le lit de Las-Caſas, il le conſulte en ſecret. «Oui, qu'il entre, dit Las-Caſas. Pizarre eſt magnanime; & ce ſeroit lui faire injure, que de nous méfier de lui. Vous allez voir, lui dit-il, un Cacique, qui, s'étant retiré depuis plus

de dix ans dans les montagnes de l'île (*a*), s'y conduit avec une valeur & une bonté ſans exemple. Par lui ſa retraite ſauvage eſt devenue inacceſſible; & c'eſt le refuge aſſuré de tous les inſulaires qui échappent à leurs tyrans. Il a diſcipliné trois cents hommes pleins de courage, & il les contient dans les bornes d'une défenſe légitime. Vigilant, actif, plein d'ardeur, & auſſi prudent qu'intrépide, il ſe tient ſur ſes gardes, & il n'attaque jamais. Il a vu maſſacrer ſes amis, ſa famille entière; il a vu brûler vifs ſon père & ſon aïeul (*b*); & s'il lui tombe entre les mains un des bourreaux de ſa patrie, il le déſarme & le renvoie : ſon ennemi le plus cruel, dès qu'il eſt pris vivant, eſt aſſuré de ſon ſalut : il ne voit plus en lui qu'un homme. Heureuſement, & pour la gloire de la religion, il eſt Chrétien. J'ai eu le bonheur de l'inſtruire; il s'en ſouvient; il m'aime tendrement. Il a ſu que j'étois malade; & vous voyez à quels dangers il s'eſt expoſé pour me voir ».

(*a*) Les montagnes de Baoruco.

(*b*) A Xaragua, ſous le gouvernement d'Ovando.

Barthelemi achevoit à peine, lorſque le jeune Davila revint, ſuivi du Cacique, qu'une Indienne accompagnoit. Henri (c'étoit le nom de ce Héros ſauvage) ſe précipite avec tranſport ſur le lit de Las-Caſas, & lui baiſant mille fois les mains avec un attendriſſement inexprimable : « O mon père, dit-il, mon père! je te revois. Qu'il me tardoit! Mais je te revois ſouffrant; & ta main brûle ſous mes lèvres! Mes frères, tes enfans, alarmés de ton mal, ſont venus affliger mon ame. Je n'ai pu réſiſter à l'impatience de te voir. Si j'étois pris, je ſais ce qui m'attend; mais j'ai voulu m'y expoſer, pour venir embraſſer mon père. Ecoute, ajouta le Sauvage en ſoulevant ſa tête, ils diſent que tu es attaqué d'une maladie à laquelle le lait de femme eſt ſalutaire. Je t'amène ici ma compagne. Elle a perdu ſon enfant; elle a pleuré ſur lui; elle a baigné du lait de ſes mamelles la pouſſière qui le couvre; il ne lui demande plus rien. La voilà. Viens, ma femme, & préſente à mon père ces deux ſources de la ſanté. Je donnerois pour lui ma vie; & ſi tu prolonges la ſienne, je chérirai juſqu'au dernier ſoupir le ſein qui l'aura allaité ».

Barthelemi, les yeux attachés sur Pizarre, jouissoit de l'impression que faisoit sur le cœur du Castillan la bonté du Cacique; le jeune Davila, présent, versoit de douces larmes; & l'Indienne, d'une beauté céleste & d'une modestie encore plus ravissante, regardant Las-Casas d'un œil respectueux & tendre, n'attendoit qu'un mot de sa bouche pour y porter son chaste sein.

Las-Casas, pénétré jusqu'au fond de l'ame, voulut refuser ce secours. « Ah! cruel! s'écria le Cacique, dis-nous donc, si tu veux mourir, quel est l'ami que tu nous laisses. Tu le sais, nous n'avons que toi pour consolation, pour espoir; si tu nous aimes, si tu nous plains, & si je te suis cher moi-même, accorde-moi ce que je viens te demander au péril de ma tête, au milieu de mes ennemis. Viens, ma femme, embrasse mon père, & que ton sein force sa bouche à y puiser la vie». En achevant ces mots, il prend sa femme dans ses bras, & l'ayant fait pencher sur le lit de Las-Casas: « Adieu, mon père, lui dit-il. Je laisse auprès de toi la moitié de moi-même, & je ne veux la revoir que lorsqu'elle t'aura rendu à la vie & à notre amour ».

Cette jeune & belle Indienne, à genoux devant Las-Casas, lui dit à son tour : « Que crains-tu, homme de paix & de douceur? Ne suis-je pas ta fille? n'es-tu pas notre père? Mon bien-aimé me l'a tant dit! Il donneroit pour toi son sang. Moi, je t'offre mon lait. Daigne puiser la vie dans ce sein que tu as fait tressaillir tant de fois, lorsqu'on me racontoit les prodiges de ta bonté ».

Trop attendri pour rejetter une prière si touchante, trop vertueux pour rougir d'y céder, le Solitaire, avec la même innocence que le bienfait lui étoit offert, le reçut; il permit à la jeune Indienne de ne plus s'éloigner de lui; & ce fut à la piété de Henri & de sa compagne, que la terre dut le bonheur de posséder encore long-temps cet homme juste.

« Ange tutélaire de ce Nouveau-Monde, lui dit Pizarre, que vous êtes heureux d'y régner ainsi sur les cœurs! D'autres auront subjugué l'Inde; mais vous seul vous l'aurez soumise par l'ascendant de la vertu ».

L'attendrissement du jeune Davila le fit remarquer de Pizarre; & Las-Casas le lui nomma. « Fils d'un père trop ennemi des

Indiens, lui dit Pizarre, vous voyez des exemples bien différens du ſien »! Il lui apprit que l'Empereur l'avoit recommandé à lui, & qu'il étoit deſtiné à le ſuivre. Mais Gonſalve, dans ce moment, ne pouvoit ſe réſoudre à ſe ſéparer de Las-Caſas.

« Mon ami, lui dit le Solitaire, votre devoir eſt d'obéir. J'aimerois mieux vous voir obſcur que de vous ſavoir coupable. Mais la confiance que Pizarre m'inſpire adoucit mes regrets, & modère mes craintes. Je vous conſeille de le ſuivre, & vous invite à l'imiter. Venez me voir encore, demain: j'écrirai à mon cher Alonzo; je vous chargerai de ma lettre; & ſi Pizarre peut ſavoir où ce bon jeune homme reſpire, il la lui fera parvenir ».

En écrivant cette lettre fatale, qui lui eût dit qu'il alloit ſigner la ruine des Indiens?

CHAPITRE XLIV.

IMPATIENT de ſe rendre ſur l'iſthme, Pizarre, au premier ſouffle d'un vent favorable, mit à la voile, & partit de l'île Eſpagnole. Son arrivée à Panama rendit l'eſpérance & la joie à ſes amis. On s'empreſſa de lui armer une flotte, & dès qu'elle fut équipée, il s'embarqua; avec la réſolution d'aller deſcendre aux bords qu'il avoit reconnus. Mais il fut forcé par les vents d'aborder au port de Coaque, non loin du promontoire de Palmar; & de-là, pour ne plus dépendre de l'inconſtance des flots, il marcha le long du rivage, ayant commandé à ſa flotte de le joindre au port de Tumbès.

Des ſables, des vallons remplis de bois hériſſés & touffus, dont la ronce & le manglier font un tiſſu impénétrable, des torrens, des fleuves rapides, un air embrâſé, les horreurs d'une ſolitude profonde, tout ce que la nature a de plus effrayant s'oppoſe à ſon paſſage, & ne peut arrêter ſes pas. Il

marche ſous un ciel de feu, il foule une terre brûlante. Ses compagnons, qu'il encourage au nom de la gloire & de l'or, s'enfoncent avec lui dans ces bois où jamais les ſerpens venimeux, dont ils étoient jonchés, n'avoient vu les traces de l'homme. Il s'élance dans les torrens, il enſeigne à ſes compagnons à les traverſer à la nage, & ceux que le danger rebute, ou que les forces abandonnent, il les anime, il les ſoutient, il les diſpute aux flots qui les entraînent, & luttant d'une main, les ſoulevant de l'autre, il les amène au bord. Intrépide & infatigable, il s'avance, il découvre enfin des champs cultivés, des cabanes, de hameaux peuplés d'Indiens; & la terreur qu'il y répand fait bientôt paſſer à Quito la nouvelle de ſon retour. Mais le cruel état des choſes, dans le royaume des Incas, n'avoit pas permis de veiller à la défenſe des vallées.

Huaſcar étoit captif dans les murs de Cannare; mais l'un de ſes frères, Mango, réfugié dans les détroits des montagnes de l'orient, avec les reſtes de ſa famille & les débris de ſon armée, méditoit le hardi deſſein de rentrer dans Cuſco, & d'en chaſſer Pal-

more. Il voyoit même tous les jours son camp se grossir de nouveaux transfuges, qu'effrayoit la domination de l'usurpateur de l'Empire & de l'oppresseur de leur Roi.

Tels, lorsqu'un vaste incendie se répand dans une forêt, les animaux qui l'habitoient, chassés de leur retraite par la rapidité des flammes, que pousse un vent impétueux, se retirent, en mugissant, sur des rochers inaccessibles; & de-là, fixant un œil morne sur la forêt que le feu dévore, ils semblent murmurer entre eux leur épouvante & leur douleur.

Bientôt l'intrépide Mango descend, à la tête des siens, des montagnes de l'orient. La renommée, qui le précède, a semé le bruit de sa marche. Le courage, dans tous les cœurs, se ranime avec l'espérance; dans Cusco le Peuple commence à s'émouvoir, & le bruit sourd & menaçant de la révolte s'y fait entendre.

Au signal d'un soulèvement & à l'approche d'une armée, Palmore abandonne la ville. Il fait pourvoir abondamment la citadelle qui la domine (*a*), & s'y enferme avec les siens.

(*a*) Tupac Yupangué, dixième Inca, avoit fait

Mango trouve la ville ouverte; il y entre comme en triomphe; & fier d'une nombreuse armée qu'il fait camper autour des murs, il envoie à la citadelle sommer Palmore de se rendre. Celui-ci répond que la paix, ou la mort le désarmera. On le presse, on lui fait entendre que tout l'Empire est soulevé, qu'Ataliba est perdu sans ressource, & que lui-même il n'a d'espoir qu'en la clémence de Mango. Je ne sais point ce qui se passe hors des remparts que je défends, répond ce généreux Guerrier. Ataliba est homme, il peut éprouver des revers; mais puisqu'il lui reste avec moi deux mille sujets fidèles, il n'a pas tout perdu. S'il n'étoit plus lui-même, peut-être alors prendrois-je conseil de la nécessité, mais tant qu'il est vivant, je ne dépens que de lui seul; & je laisse Mango exercer sa clémence sur des malheureux, s'il en est d'assez lâches pour l'implorer ».

Cependant, comme il s'aperçut que quelques-uns des siens étoient troublés de ces

---

construire cette citadelle avec les matériaux amassés par son père Yupanguê.

menaces : « Quand il ſeroit vrai, leur dit-il, qu'Ataliba fût malheureux, lui en ſerions-nous moins fidèles? Reſſemblerions-nous aux oiſeaux qui s'envolent d'un arbre, dès qu'il eſt ébranlé par quelque tourbillon rapide? L'arbre eſt courbé; il ſe relevera: laiſſons paſſer l'orage ». Alors, choiſiſſant parmi eux un meſſager intelligent & ſûr: « Cherche Ataliba, lui dit-il; apprends-lui que la forteresſe de Cuſco eſt à nous encore; que c'eſt moi qui la garde, & que j'ai avec moi deux mille hommes déterminés à verſer pour lui tout leur ſang. Voilà, dit-il en ſe tournant vers ſes ſoldats qui l'écoutoient, voilà comme il faut que l'on parle à ſes amis dans le malheur; & le meilleur ami d'un bon Peuple, c'eſt un bon Roi ».

Sur les premiers avis qu'on avoit reçus du ſoulèvement de Cuſco, le Roi de Quito s'avançoit au ſecours de Palmore; & Alonzo avoit voulu le ſuivre, malgré les larmes de Cora. Ils avoient paſſé les plaines de Loxa, vu les ſources de l'Amazone, & du haut des monts qui dominent le fleuve Abancaï, ils découvroient les campagnes que ce beau fleuve arroſe, quand le meſſager de Palmore

vint au-devant d'Ataliba, l'avertit que Mango venoit à lui, que Palmore, avec deux mille hommes, gardoit encore la citadelle, & que le chef & les ſoldats lui étoient dévoués. Molina l'entendit, & dans le moment même il prit ſa réſolution. « Laiſſe-moi, dit-il à l'Inca, te choiſir, non loin de ce fleuve, un camp facile à retrancher, où ton armée ſe repoſe; & profitons de l'avantage que le ſort nous a ménagé ». Il fit donc avancer l'armée ſur le côteau qui dominoit la plaine, lui traça lui-même ſon camp; & vers la nuit il appela le meſſager de Palmore, l'inſtruiſit, & le renvoya.

Mango paſſe l'Abancaï, s'avance, & voyant l'ennemi retranché dans ſon camp, l'inſulte, & l'appelle au combat.

Ataliba, vivement offenſé, s'indignoit de ne pas ſortir; il ſe croyoit couvert de honte, & s'en plaignoit à ſon ami. « Ne vois-tu pas, lui dit Alonzo, que ces déſirs & ces menaces n'annoncent dans tes ennemis qu'imprudence & légèreté? Laiſſe venir le jour que j'ai marqué pour leur défaite; alors nous répondrons en hommes à ces témérités d'enfans ».

Deux jours après, l'aurore ayant éclairé l'horizon,

l'horizon, le Roi de Quito vit paroître, au-delà du camp ennemi, sur une colline opposée, le drapeau flottant de Palmore. « Voici le moment, Prince, dit le jeune Espagnol; & si Palmore fait son devoir, l'Empire est à toi sans partage ». Il dit; & le signal donné, l'armée abandonne son camp, & va se ranger dans la plaine.

Alonzo se réserve deux mille combattans armés de haches & de massues, pour charger lui-même à leur tête. C'est la troupe de Capana; & ce Cacique anime ses Sauvages à mériter l'honneur de combattre sous Alonzo. Cependant la flèche & la fronde engagent le combat. On s'approche; & bientôt une horrible mêlée confond les coups, & fait couler ensemble des flots du sang des deux partis.

Alors, du haut de l'éminence où Palmore s'est reposé, il fond sur l'armée ennemie; & d'une ardeur égale, l'impétueux Alonzo marche à la tête du corps terrible qu'il réservoit pour ce moment.

Entre ces deux attaques soudaines & rapides, Mango, surpris, épouvanté, dissimule en vain son effroi. Le trouble a gagné son

armée. Tout se disperse, tout s'enfuit. La légion des Incas résiste seule & se tient immobile, comme un rocher au milieu des vagues qui le couvrent de leur écume. En vain ses pertes l'affoiblissent, en vain elle se voit accabler sous le nombre: trois fois on l'invite à se rendre, trois fois, avec un fier mépris, elle rejette son salut. Sa résistance, & le carnage qu'elle fait en se défendant, achèvent d'étouffer un reste de compassion dans les bataillons qui la pressent. Elle succombe enfin; aucun de ses guerriers ne quitte son rang; ils périssent dans la place où ils combattoient; & ce qui reste des vaincus, cherchant leur salut dans la fuite, laissent sur le champ de bataille Ataliba, vainqueur & consterné, parcourir ces plaines de sang, & se reprocher sa victoire. Hélas! cette victoire qui lui arrachoit des larmes, étoit pour lui le terme de la prospérité, & comme le dernier sourire, le sourire cruel & traître de la fortune qui l'abandonnoit.

Ce même jour, ce jour funeste vit arriver Pizarre sur la rive du fleuve qui baigne les champs de Tumbès.

CHAPITRE XLV.

VERS l'embouchure de ce fleuve eſt une île ſauvage (*a*), où Pizarre avoit réſolu de ſe ménager un refuge. Il y paſſa ſur des canots; car il avoit devancé ſa flotte. Mais cette île étoit la demeure d'un Peuple indomptable & féroce. Pizarre, dédaignant de perdre, à réduire ce Peuple, un temps qui lui étoit précieux, n'attendit que ſa flotte, pour revenir camper ſur le rivage & devant le fort de Tumbès.

Dans ce fort étoient enfermés mille Indiens détachés de l'armée d'Ataliba. Orozimbo étoit à leur tête. Sous lui commandoit Télaſco. La belle & tendre Amazili, l'arc à la main, le carquois ſur l'épaule, telle & plus fière en ſon maintien & plus légère dans ſa courſe qu'on ne peint Diane elle-même, avoit ſuivi ſon frère & ſon amant, digne, par ſon courage, de partager leur gloire.

Pizarre ſe ſouvint du Peuple de Tumbès,

(*a*) L'île de Puna.

de l'accueil plein d'humanité (*a*), de candeur, & de bienveillance qu'il en avoit reçu; il réſolut de bonne foi d'achever de gagner l'eſtime & l'amitié de ce bon Peuple. Il aſſembla donc ſes guerriers, & leur tint ce diſcours:

« Caſtillans, je vous ai promis des richeſſes & de la gloire. De ces deux biens, l'un vous eſt aſſuré, l'autre dépend de vous. Ceux de vous qui veulent de l'or, s'en retourneront chargés d'or: je vous en ſuis garant: ne vous abaiſſez pas juſqu'au ſoin vil d'en amaſſer. Pour la gloire, c'eſt autre choſe: une haute entrepriſe la promet, ne l'aſſure pas. Celui-là ſeul l'obtient, qui la mérite: jamais le crime ne la donne. Les Conquérans de l'Amérique ont fait tout ce qu'on peut attendre de l'audace & de la valeur. Ils ne ſeront pourtant

(*a*) L'Hiſtoire attribue ici au peuple de Tumbès une trahiſon ſans vraiſemblance. *Il immola*, dit-on, *à ſes idoles trois Eſpagnols qui s'étoient confiés à lui.* Le Peuple de Tumbès n'avoit plus d'idoles; il n'adoroit que le Soleil; & on ne faiſoit point au Soleil des ſacrifices de ſang humain. Cette abſurde imputation eſt encore plus démentie par les mœurs de ce Peuple, par ſa candeur & ſa bonté.

jamais qu'au nombre des brigands insignes. L'homme étonnant à qui l'Espagne a dû le Nouveau-Monde, Colomb s'est dégradé par une trahison; Cortès, par une perfidie plus noire & plus infâme encore; & c'est lui qu'ont flétri les fers dont il a chargé Montezume. Le reste s'est déshonoré par les plus indignes excès. Il dépend de nous, mes amis, d'en partager l'opprobre, ou de nous en laver, nous & notre patrie, par une conduite opposée: nous en avons encore le choix. Il s'agit de ranger sous la puissance de l'Espagne la plus riche moitié de ce Nouveau-Monde; & il en est deux moyens, la douceur & la violence. La violence est inutile; & chez des Nations guerrières, où nous sommes en petit nombre, elle seroit aussi dangereuse qu'injuste. Le danger n'est rien, je le sais; mais la gloire, la gloire est tout; & quand nous aurions opprimé, dévasté, changé ces contrées en des déserts sanglans, en de vastes tombeaux, oserions-nous repasser les mers, chargés de trésors & de crimes, & poursuivis par les remords? Les malédictions d'un monde, les reproches de l'autre, la colère du ciel, enfin les cris de la nature & de

l'humanité, tout cela fait horreur. Ni les grandeurs, ni les richeſſes ne conſolent d'être odieux: c'eſt un courage qui me manque; vous ne l'avez pas plus que moi. Faiſons-nous des proſpérités dont nous n'ayons point à rougir, ou un malheur qui nous honore. Rien n'eſt ſi beau que ce qui eſt juſte, rien n'eſt ſi juſte ſur la terre que l'empire de la vertu. Tâchons de dominer par elle. Quelle conquête, mes amis, que celle qui n'auroit coûté ni larmes ni ſang! Quel triomphe que celui qui ne ſeroit dû qu'au pouvoir des bienfaits! La reconnoiſſance & l'amour nous livreroient tous les biens de ces Peuples: pour les vaincre & les captiver, nos armes ſeroient inutiles; & c'eſt alors qu'elles ſeroient dignes d'orner les temples de ce Dieu que nous venons faire adorer ».

Toute la jeuneſſe applaudit; mais ceux des guerriers Caſtillans qui avoient ſervi ſous Davila, & dont les mains s'étoient déjà trempées dans le ſang des Peuples de l'iſthme, tirèrent un mauvais préſage de ce qu'ils appeloient molleſſe dans leur Général. Vincent de Valverde ſur-tout, ce Prêtre ardent & fanatique, fut indigné de reconnoître dans

le langage de Pizarre les sentimens de Las-Casas, & fronçant un sourcil atroce : « Ils fléchiront, disoit-il en lui-même, ils fléchiront sous le joug de la Foi, où ils seront exterminés ».

Sans écouter cet odieux murmure, Pizarre marcha vers Tumbès, & fit demander au Cacique de le recevoir en ami. Mais le Cacique, enfermé dans sa ville, répondit qu'elle dépendoit d'Ataliba, Roi de Quito, qui l'avoit prise sous sa garde; & que le fort la protégeoit.

Il falloit attaquer ce fort. Pizarre s'approche; il l'observe; & quel est son étonnement, lorsqu'à cette enceinte, à ces angles, à ces murs de gazon, faits pour être à l'épreuve de ses plus foudroyantes armes, il reconnoît l'art des Européens ! « C'est Molina, c'est lui qui enseigne aux Indiens à se retrancher devant nous, dit Pizarre : il a fait construire ces remparts; peut-être il les défend lui-même ». Impatient de s'en instruire, il demande à parler au Commandant du fort; & Orozimbo se présente. « Espagnol, je suis Mexicain, je suis neveu de Montezume. Juge si je dois te connoître, si je puis

me fier à toi. C'eſt ici mon dernier aſile; ce ſera mon tombeau, ſi ce n'eſt pas le tien ».

Des Mexicains dans le fort de Tumbès! Rien n'étoit plus inconcevable: Pizarre ne pouvoit le croire. Cependant il fallût céder aux inſtances des Caſtillans. Indignés d'une réſiſtance qu'ils regardoient comme une inſulte, ils murmuroient, ils demandoient l'aſſaut. Pizarre le promit. Mais afin qu'il fût moins ſanglant, il voulut agir de ſurpriſe, & à la faveur de la nuit. On ſe plaignit de ſa prudence; elle faiſoit injure à ceux qu'elle paroiſſoit ménager: ſes guerriers, ſes ſoldats eux-mêmes ſe ſeroient crus déshonorés par ces précautions timides: ce n'étoit pas devant ces troupeaux d'Indiens qu'il falloit craindre le grand jour, ſi favorable à la valeur. Le Héros gémit, & céda.

L'attaque fut vive & rapide. Les foudres de l'Europe voloient ſur les remparts; les Indiens épouvantés n'oſoient paroître; & la faſcine amoncelée alloit applanir le foſſé. Orozimbo, qui voit la terreur dont tous les eſprits ſont frappés, les ranime & les encourage. « Eh quoi! mes amis, leur dit-il, qu'a donc ce bruit qui vous effraye? Eſt-ce

le bruit qui tue? & faut-il tant d'effort pour rompre le fil de la vie? Ces bouches brûlantes ſans doute vomiſſent la mort; mais la mort eſt auſſi au bout d'une flèche; & l'arc, dans la main d'un brave homme, eſt terrible comme le feu. Chacun de vous n'a qu'une mort à craindre, & il en a mille à donner: vos carquois en ſont pleins. Paroiſſez donc, & repouſſez une troupe d'hommes hardis, mais foibles, vulnérables & mortels comme vous ».

Il dit, & à l'inſtant une grêle de traits répond au feu des Caſtillans. L'approche du foſſé, la route du ſoldat qui vient y jeter ſa faſcine, commence à être périlleuſe. Plus d'une flèche, mais ſur-tout celles des Mexicains, ſe trempent dans le ſang. Un œil vengeur les guide, & choiſit ſes victimes. Pennates, Mendès, & Salcédo ſe retirent bleſſés; l'intrépide Lerma entend ſiffler à travers ſon panache le trait qui lui étoit deſtiné. Le vaillant Péralte s'étonne de voir une flèche rapide percer ſon épais bouclier, & venir effleurer ſon ſein. Le bras nerveux de Télaſco l'avoit lancée; mais l'airain l'émouſſa: elle tomba ſans force aux pieds du ſuperbe Eſpagnol.

Bénalcasar, qui devoit être l'un des fléaux de ces contrées, du haut de son coursier fougueux, pressoit les travaux des soldats. Une flèche qui part de la main d'Orozimbo, atteint le coursier dans le flanc. L'animal indompté se dresse, frappe l'air de ses pieds, se renverse, & sous lui foule son guide étendu sur le sable. Orozimbo, qui le voit tomber, en pousse un cri de joie. « Ombres de Montezume & de Guatimozin! ombre de mon père! dit-il, ombres de mes amis! recevez ce tribut, ce foible tribut de vengeance. Je ne mourrai donc pas sans avoir fait vomir le sang & l'ame à l'un de nos tyrans »! Il se trompoit: la molle arène céda sous le poids du coursier; le Castillan y fut enseveli, mais se releva de sa chûte, plus furieux, plus implacable, plus altéré du sang des Indiens.

Le plomb mortel qui portoit sur les murs de plus inévitables coups, ne vengeoit que trop bien Pizarre, mais ne le consoloit pas. Pour lui la plus légère perte étoit funeste. Il s'affligeoit sur-tout de voir les Indiens s'aguerrir & s'accoutumer à ce bruit, à ce feu des armes qui par-tout avoit répandu

tant d'effroi dans ce Nouveau-Monde. Il falloit, ou les rendre encore plus intrépides, en cédant à leur réſiſtance, ou faire tout dépendre du haſard d'un moment. Le foſſé, dans ſa profondeur, étoit comblé de l'un à l'autre bord, & l'eſcalade étoit poſſible. Pizarre s'y résout, & l'ordonne. A l'inſtant le feu redouble & la protège.

Orozimbo ne perd point courage. Il défend à ſes Indiens de s'expoſer au feu. « Imitez-nous, dit-il : Télaſco, mes amis & moi, nous allons vous donner l'exemple ». Il eut ſeulement ſoin d'écarter du lieu de l'aſſaut ſa ſœur, qui lui tendoit les bras, & le conjuroit par ſes larmes de la ſouffrir auprès de lui.

Alors, s'armant de haches & de lourdes maſſues, ils attendent, tête baiſſée, les plus hardis des aſſaillans.

Il en parut trois à la fois, Moſcoſe, Alvare, & Fernand, le jeune frère de Pizarre. Ils s'élèvent, tenant le glaive d'une main, le bouclier de l'autre, & portant dans les yeux un courage déterminé.

Télaſco s'adreſſe à Moſcoſe, & d'un coup de maſſue lui briſant ſur la tête l'écu qui

lui ſert de défenſe, le renverſe du haut des murs. Il tombe comme foudroyé ſur ſes ſoldats qui alloient le ſuivre, & roule ſur leurs boucliers.

Fernand Pizarre va s'élancer de l'échelle ſur le rempart; Mais encore chancelant ſur un appui fragile, il ne peut ni parer, ni porter des coups aſſurés. Orozimbo, l'ayant ſaiſi au bras dont il tenoit le glaive, le déſarme & l'entraîne à lui. Il ſe débat; mais il eſt terraſſé. Son vainqueur lui laiſſe la vie; & le ſoldat qui prend ſa place reçoit pour lui le coup mortel.

Alvare, dans l'inſtant qu'il s'attache au bord du mur pour le franchir, ſent tomber ſur ſon caſque la hache meurtrière; & le coup, en gliſſant, le bleſſe au bras qui lui ſervoit d'appui. Il eſt précipité ſanglant; & ſes ſoldats, voyant ſur leur tête la maſſue levée pour les frapper, n'oſent s'expoſer après lui à une mort inévitable.

Pizarre croit avoir perdu le plus tendre, le plus aimable, le plus vertueux de ſes frères; mais il dévore ſa douleur. Il voit la conſternation de ceux qu'il a trop écoutés; & ſans y ajouter le reproche, il fit interrompre l'aſſaut.

Le premier ſoin d'Orozimbo, après que l'ennemi ſe fut retiré dans ſon camp, fut de faire réduire en cendres ce vaſte monceau de faſcines dont on avoit comblé le foſſé du rempart; & tandis que des tourbillons de fumée & de flammes s'élevoient au-deſſus des murs : « Viens, dit-il au jeune Pizarre, & vois ce bûcher allumé. Quand je t'y jetterois vivant, quand j'y ferois brûler avec toi tous tes compagnons, & avec eux leurs pères, leurs enfans, & leurs femmes, je ne vous rendrois pas les maux que ta Nation nous a faits..... Va-t-en, va dire à ces barbares que les neveux de Montezume ayant à leurs pieds un braſier, & dans leurs mains un Caſtillan..... Va-t-en, te dis-je, & ne tarde pas; car je crois entendre les plaintes de l'ombre de Guatimozin ».

Fernand Pizarre s'en alloit, le cœur flétri, l'ame abattue, n'oſant s'avouer à lui-même qu'il reſpiroit par la clémence d'un Indien, d'un Indien neveu de Montezume! Dans la plaine qui ſéparoit le camp des Eſpagnols du fort de Tumbès, il rencontre un vieillard étendu ſur le ſable & baigné dans ſon ſang. Ce vieillard reſpiroit encore, & tendant les

bras au jeune homme, il l'appeloit à ſon ſecours. Pizarre approche. L'Indien lève ſur lui un œil mourant, lui montre ſon flanc déchiré, & fait un ſigne vers le rivage, un autre ſigne vers le ciel, comme pour indiquer le crime & le vengeur.

Le guerrier attendri lui donne tous les ſoins de l'humanité; il étanche le ſang de ſa bleſſure; & l'aidant à ſe ſoulever & à ſe ſoutenir, il paroît vouloir le mener au camp. Le vieillard, friſſonnant d'horreur, le conjuroit, en lui baiſant les mains, de prendre une route oppoſée. « Non, diſoit-il; c'eſt de ce côté-là qu'ils ſont allés. — Qui donc? lui demanda Pizarre. — Les meurtriers, dit le vieillard. Ils étoient vêtus comme toi; ils te reſſembloient.... Non, pardonne, je ne veux pas te faire injure; tu es auſſi bon qu'ils ſont méchans. Ils venoient du fort, ils alloient vers le rivage de la mer; & moi, je traverſois la plaine; je ne leur faiſois aucun mal. L'un d'eux m'a regardé d'un œil menaçant & farouche. Je tremblois; je l'ai ſalué pour l'adoucir; & lui, tirant ſon glaive, il me l'a plongé dans le flanc ».

« Ah, les barbares! s'écria le jeune homme

saisi d'horreur. Et moi, & moi, dans le moment qu'ils t'assassinoient »!... Il n'en put dire davantage, les sanglots lui étouffoient la voix. Il embrasse, il baigne de pleurs le vieillard Indien. « Ah! si tu savois, reprit-il, combien je déteste leur crime! combien je le dois abhorrer! Bon vieillard, tes jours me sont chers: je ne t'abandonnerai pas. Dis-moi, où faut-il te conduire? — A ce village que tu vois, dit l'Indien. C'est-là que mes enfans m'attendent. Au nom de ton père, aide-moi à me traîner vers ma cabane: je ne demande au ciel que de voir encore une fois mes enfans, & de mourir entre leurs bras. Il n'eut pas même cette joie. A quelques pas de là, ses genoux s'affoiblirent; il sentit son corps défaillir; & se laissant tomber dans le sein de Pizarre, il fixa ses yeux sur les siens, lui serra la main tendrement, regarda le ciel, & tournant sa vue attendrie & mourante vers son village, il expira.

Fernand, accablé de tristesse, retourne au camp des Espagnols. Le Conseil étoit assemblé dans la tente du Général; & quel fut le ravissement de ce Héros, en revoyant son frère, un frère tendrement chéri, qu'il

croyoit perdu pour jamais! Il le lève, il l'embraſſe. Les deux autres guerriers du même ſang témoignent les mêmes tranſports; & tout le Conſeil s'intéreſſe à leur joie & à ſon retour. On l'interroge. Il dit ce qu'il a vu, & la valeur des Mexicains, & la clémence de leur Chef, & la rencontre du vieillard. Son ame ſe répand dans ce récit qui la ſoulage; ſon attendriſſement s'exprime par des larmes, & il en fait couler. « O mon frère! dit-il enfin en s'adreſſant au Général, c'eſt nous qui apprenons aux Sauvages à être cruels & perfides; & ils ne peuvent nous apprendre à être bons & généreux! Quelle honte pour nous! Je demande vengeance du meurtre de cet Indien; je la demande au nom du ciel & au nom de l'humanité. Découvrez quel eſt parmi nous l'homme aſſez lâche, aſſez féroce, pour avoir plongé ſon épée dans le ſein d'un homme paiſible, d'un foible & timide vieillard ».

Il y avoit, dans ce Conſeil, des hommes durs, qui, en ſouriant, diſoient tout bas, que le jeune Pizarre mettoit un grand prix à la vie, puiſqu'en daignant la lui laiſſer, on l'avoit ſi fort attendri. Il s'aperçut de ce

ſourire, & il en étoit indigné; mais le Général, impoſant à ſon impatience, lui dit de prendre place dans l'aſſemblée.

Le grand intérêt des Caſtillans étoit de ménager leurs forces. Ils étoient en trop petit nombre pour haſarder encore de s'affoiblir par un nouvel aſſaut. Il falloit donc, ou laiſſer en arrière la ville & le fort de Tumbès, ou chercher une plage d'un abord plus facile, ou réduire, par un long ſiège, les défenſeurs de celle-ci aux plus dures extrémités.

Le parti de former le ſiège parut le plus ſage & le plus glorieux: il réunit toutes les voix. Le Général lui ſeul, recueilli en lui-même, & profondément occupé, ſembloit encore irréſolu. Sa tête, long-temps appuyée ſur ſes deux mains, ſe relève avec majeſté, & des yeux parcourant lentement l'aſſemblée: « Caſtillans, dit-il, j'ai voulu vous donner, par ma déférence, une marque de mon eſtime. J'ai permis l'attaque du fort; l'événement a démontré l'imprudence de l'entrepriſe. Vous voulez aſſiéger ces murs, vous le voulez, & j'y conſens encore. Mais chez des Peuples qui, ſans nous, & loin de nous, vivoient paiſibles, ſur des bords où, quoi

qu'on en diſe, nous portons une guerre injuſte, ne vous attendez pas que je faſſe éprouver à une ville entière les dernières extrémités de la diſette & de la faim. Je veux bien les leur faire craindre; mais ſi ce Peuple a le courage de les attendre, je n'aurai pas la barbarie de les lui laiſſer endurer. Lorſque dans un combat je riſque & je défends mes jours & ceux de mes amis, le danger auquel je m'expoſe compenſe le mal que je fais; & je puis me le pardonner. Mais ſans péril être inhumain! mais voir languir devant ſes yeux une multitude affamée, l'enfant ſur le ſein de ſa mère, le vieillard dans les bras de ſon fils expirant! les voir ſe déchirer, les voir ſe dévorer entre eux, dans les accès de la douleur, de la rage, & du déſeſpoir! Je ne m'y réſoudrai jamais; je vous en avertis. Juſques-là je ferai tout ce que la guerre autoriſe».

CHAPITRE XLVI.

Ce que Pizarre avoit prévu ne tarda point à arriver. Le tréſor des moiſſons étoit dépoſé dans les villages; la diſette fut dans les murs. Il falloit, pour faciliter les ſecours du dehors, attaquer & forcer les lignes. Orozimbo voulut commander ces ſorties; & ni ſa ſœur ni ſon ami ne voulurent l'abandonner.

Les Eſpagnols, trop affoiblis par l'étendue de leur enceinte, ſurpris, attaqués dans la nuit, avoient d'abord cédé au nombre. La première ſortie avoit, pour quelques jours, rendu la vie aux aſſiégés; mais la ſeconde fut fatale aux Héros Mexicains: l'un & l'autre y perdirent ce qu'ils avoient de plus cher au monde.

L'attaque avoit été ſi vive, que les lignes forcées, le ſecours introduit, les Indiens ſe retiroient ſans être pourſuivis. Ce fut dans ce moment qu'Amazili crut voir, à l'incertaine clarté de l'aſtre de la nuit, un jeune Indien ſe débattre entre deux ſoldats Eſpa-

gnols. Ils l'avoient pris; ils l'entraînoient. Télaſco n'eſt pas avec elle, & ce jeune homme lui reſſemble. Elle approche. C'eſt lui. Eperdue, elle crie au ſecours; on ne l'entend point. Il n'a qu'elle pour ſa défenſe. Il faut le ſauver ou périr. Elle tend ſon arc. Mais va-t-elle percer le ſein d'un ennemi? percer le cœur de ſon amant? Son œil eſt sûr, mais ſa main tremble; & la crainte ajoute au danger. Deux fois elle viſe, & deux fois ſon amant ſe préſente devant la flèche qui va partir. Un friſſon mortel la ſaiſit; ſes genoux chancelans fléchiſſent; ſon arc va lui tomber des mains; il ne lui reſte plus que la force de le détendre. La nature & l'amour font pour elle un de ces efforts réſervés aux périls extrêmes. Elle ſaiſit l'inſtant où l'un des deux Eſpagnols ſert de bouclier au Mexicain; le trait part; le ſoldat bleſſé tombe; le bras de Télaſco, le bras qui tient la hache eſt dégagé; l'autre ennemi en éprouve l'effort terrible; & délivré comme par un prodige, Télaſco va rejoindre ſes compagnons, qui rentrent dans les murs.... Que fais-tu, malheureux? Tu laiſſes ton amante au pouvoir de tes ennemis.

A peine la flèche eſt partie, à peine Ama-

zili a pu voir ſon amant ſe dégager & s'enfuir, elle n'a plus la force de le ſuivre. Cette frayeur de réflexion qui ſuit les grands périls & qui reſte dans l'ame lorſque le péril eſt paſſé, s'eſt emparée de ſon cœur épuiſé de courage, & l'a ſaiſie ſi violemment, qu'une défaillance mortelle l'a fait tomber évanouie. Elle ne ſe ranime, elle n'ouvre les yeux que pour ſe voir environnée de ſoldats Caſtillans que le bruit de l'attaque a fait accourir dans ce lieu. Ils la trouvent ſans mouvement; ils en ſont émus; ils s'empreſſent de la rappeler à la vie. Sa beauté, en ſe ranimant, leur imprime un tendre reſpect. Cœurs féroces! du moins la beauté vous déſarme; c'eſt un droit que ſur vous encore la nature n'a point perdu.

Le jeune & valeureux Mendoce, monté ſur un courſier ſuperbe, rencontre, au milieu des ſoldats, cette jeune guerrière; il en eſt ébloui. Le panache de plumes dont elle eſt couronnée, ſon carquois d'or ſuſpendu à une chaîne d'émeraudes, riche préſent d'Ataliba, le tiſſu dont ſa taille eſt ceinte, & qui preſſe au-deſſus des flancs les plis de ſa robe flottante, mais ſur-tout la noble fierté de ſon air & de ſon maintien la trahit, & annonce une illuſtre origine.

« Jeune beauté, lui dit Mendoce, quel malheur, ou quelle imprudence vous fait tomber entre nos mains? — La vengeance & l'amour, dit-elle, les deux passions de mon cœur. — Êtes-vous la fille, ou l'épouse du Roi de Tumbès? — Non, dit-elle: je suis née en d'autres climats. Ces murs ont été mon refuge. La liberté, qui m'est ravie, étoit mon unique bien. — Il vous sera rendu, lui dit Mendoce; daignez vous confier à moi »; & l'ayant fait asseoir sur la croupe de son coursier, il la mène au camp de Pizarre.

Le jour répandoit sa lumière; & Pizarre, au milieu du camp, se faisoit instruire des événemens de la nuit. Mendoce arrive, & lui présente la jeune Indienne captive. Le Héros la reçoit avec cette bonté noble, modeste, & consolante qu'on doit à l'infortune, & que l'on a toujours pour la foiblesse & l'innocence, protégées par la beauté.

Mais le malheur qui poursuivoit Amazili, voulut qu'elle fût reconnue par le jeune Fernand Pizarre, qu'elle avoit vu dans le fort de Tumbès. « Ah! mon frère! s'écria-t-il, c'est elle-même, c'est la sœur de ce vaillant Cacique, de ce généreux Mexicain

qui m'a ſauvé la vie & m'a rendu la liberté. Acquittez-moi, je vous conjure ». Pizarre alloit la renvoyer; mais le plus grand nombre des Eſpagnols en firent éclater leurs plaintes. Etoit-ce avec des Mexicains qu'il falloit ſe piquer de frivoles égards & de ménagemens timides? Un Eſpagnol eſpéroit-il s'en faire des amis? Il avoit dans ſes mains le ſûr moyen, le ſeul peut-être de les obliger à ſe rendre; & il le laiſſoit échapper! Aimoit-il mieux voir deux cents hommes qui s'étoient confiés à lui, manquant de tout ſur ce rivage, & n'ayant pas même un aſile, périr autour de ces remparts, ou de fatigue, ou de misère, ou par les flèches des Sauvages? Vouloit-il les ſacrifier?

Le Général eût mépriſé ces plaintes, ſi l'échange des deux captifs ne l'eût pas touché de ſi près. Mais un intérêt perſonnel eût rendu odieux ce qui n'étoit que juſte; & il voulut ſe mettre au-deſſus du ſoupçon. Il fit donc appeler Valverde, le ſeul homme, qui, par état, pût être chargé décemment de la garde de ſa captive; il la lui confia, & lui remit le ſoin de la mener ſur le vaiſſeau. Le même jour il fit ſavoir au Commandant

du fort, que ſa ſœur étoit priſonnière; qu'il lui avoit donné ſon vaiſſeau pour aſile; que tous les égards, tous les ſoins qui pouvoient adoucir le ſort d'une captive, il les auroit pour elle; mais qu'un devoir encore plus ſaint que la reconnoiſſance lui défendoit de la lui rendre, à moins que, renonçant lui-même à une réſiſtance inutilement obſtinée, il ne le reçût dans le fort.

Dès que les Héros Mexicains s'étoient aperçus de l'abſence d'Amazili, ils en avoient pouſſé des cris de douleur & de rage. Ils la cherchoient des yeux; ils l'appeloient; ils parcouroient toute l'enceinte du rempart qui les ſéparoit d'elle, prêts à s'en élancer à travers mille morts, s'ils avoient entendu ſes cris. L'un d'eux, & c'étoit ſon amant, oſa même ſortir du fort, & la chercher dans la campagne. Enfin déſeſpéré, & la croyant perdue, ils la pleuroient enſemble, lorſque l'envoyé de Pizarre leur annonça qu'elle vivoit. Leur premier mouvement fut donné à la joie; mais cette joie étoit trompeuſe: la douleur la ſuivit de près.

Amazili dans l'eſclavage & au pouvoir des Eſpagnols, ſans qu'il fût poſſible de la délivrer,

délivrer, à moins de leur rendre les armes! C'étoit un genre de malheur auſſi cruel que celui de ſa mort. Mais l'indignation, dans le cœur d'Orozimbo, ayant ranimé le courage, il répondit avec fierté, que ſa ſœur lui étoit bien chère, mais que pour elle il ne trahiroit pas un Roi, ſon bienfaiteur, ſon hôte, & ſon ami; qu'il rendoit grâce au Chef des Caſtillans, des ménagemens qu'il avoit pour une Princeſſe captive; mais qu'en lui renvoyant ſon frère, il croyoit lui avoir donné un exemple plus généreux.

Lorſque Pizarre entendit la réponſe d'Orozimbo, il regarda d'un œil ſévère les Caſtillans qui l'entouroient. « Voyez-vous, leur dit-il, combien ces hommes-là ſont au-deſſus de nous, & combien, auprès d'eux, nous ſommes vils, méchans, & lâches? Apprenons à rougir, & à les imiter ». Dès ce moment, il réſolut de renvoyer Amazili, & de charger Fernand lui-même de la ramener à ſon frère. Le jour baiſſoit; il crut pouvoir différer juſqu'au lendemain.

Cependant le fourbe hypocrite à qui elle étoit confiée, l'ayant menée ſur le vaiſſeau, & s'y voyant ſeul avec elle, ſentit s'allumer

dans ſes veines le plus noir poiſon de l'amour. Il s'approche d'elle, & d'abord il feint de vouloir la conſoler. « Ma fille, lui dit-il, modérez vos douleurs. Le ciel veille ſur vous; & l'aſile qu'il vous procure, le gardien qu'il vous choiſit, ſont des ſignes de ſa bonté. Sous cet habit ſimple & modeſte, ſavez-vous qui je ſuis, & tout ce que je puis pour vous? Je n'ai point d'armes, mais je commande à ceux qui ſont armés. Je n'ai qu'à leur dire de verſer le ſang, le ſang ſera verſé. Je n'ai qu'à dire au glaive de s'arrêter, & le glaive s'arrêtera. Les Peuples, les armées, les Rois eux-mêmes, tout eſt ſoumis à mes pareils; & nous dominons ſur les hommes, comme ſur de foibles enfans ».

Amazili, qui ſe ſouvenoit des Prêtres du Mexique, comprit que Valverde exerçoit ce miniſtère redoutable ». Vous êtes donc, lui dit-elle, un des Interprètes des Dieux? — Des Dieux! reprit Valverde; ſachez qu'il n'en eſt qu'un: c'eſt celui que je ſers. Tout tremble devant lui; & il m'a remis ſa puiſſance. Mon eſprit eſt le ſien; ma voix eſt ſon organe; je parle, & c'eſt lui qu'on entend; c'eſt ſa volonté que j'annonce; & ſa

volonté change quand & comme il me plaît: car il m'écoute; ma prière l'irrite, ou l'appaise à mon gré ».

« Veuillez donc, lui dit-elle, que votre Dieu soit juste, & qu'il cesse enfin de poursuivre des malheureux, qui, ne l'ayant point connu, n'ont jamais pu l'offenser ».

« Votre malheur, je l'avoue, est digne de pitié, lui dit Valverde; & sans un prodige, vous ne pouvez guère sortir du précipice où je vous vois. On sait que vous êtes la sœur du guerrier qui défend ces murs; on lui propose de se rendre: votre rançon est à ce prix. S'il vous aime assez pour souscrire à cette indigne loi, vous serez réunis, mais dans la honte & l'esclavage: je dis dans la honte, ma fille; car il n'est plus qu'un perfide & qu'un lâche, s'il trahit pour vous son devoir ».

Amazili, en l'écoutant, étoit tremblante & consternée. « Eh bien, reprit-il, croyez-vous que s'il venoit du ciel un être bienfaisant, qui, vous ombrageant de ses aîles, frappât vos ennemis de confusion & de terreur, & vous enlevât de leurs mains, il fallût dédaigner ses soins & refuser son assistance? — Et quel sera, demanda-t-elle, cet être secourable? —

Moi, répondit Valverde. — Ah! vous ſerez pour nous, dit-elle, un Dieu libérateur. — Il dépend de vous ſeule que je le ſois, reprit le fourbe; & c'eſt à vous de m'y engager. — Hélas! comment? — Penſez au bienheureux moment où ce frère ſi déſiré, où cet amant plus déſiré encore, vous voyant arriver, ſe précipiteroient dans vos bras. — Je ſuccomberois à ma joie. — Je le crois. Je me peins cette bienheureuſe entrevue. Fille aimable, je crois vous voir voler dans leur ſein, les combler de vos plus touchantes careſſes; je vois vos charmes s'animer, & briller d'un éclat céleſte; je vois votre cœur palpiter, votre ſein treſſaillir; je vois vos yeux lancer les étincelles de la joie, & bientôt répandre les larmes de la plus douce volupté. Oui, je vous le rendrai cet amant, cet heureux amant. Goûtez d'avance les délices d'une réunion qui ſera mon ouvrage, & laiſſez-m'en jouir moi-même, en vous faiſant l'illuſion que je me fais. Croyez le voir, qui vous appelle, qui vous voit, qui fait éclater ſa joie & ſon amour. Jetez-vous dans ſes bras, & partagez l'égarement, l'ivreſſe, le délire où vous le plongez ». A ces mots, les yeux enflammés,

il s'élançoit..... Elle s'échappe, & portant la main ſur ſon arc, qu'elle arme d'une flèche : « Arrête ! lui dit-elle, d'un air où l'indignation ſe mêle avec la frayeur ; arrête, homme faux & cruel ! Je t'entends, je vois à quel prix tu mets ton indigne pitié. Je ſuis foible, je ſuis captive & livrée à nos oppreſſeurs ; mais j'ai dans ma foibleſſe une force qui me ſoutient. Cette force, au-deſſus de celle des tyrans, eſt un fier mépris de la mort ».

« Imprudente ! reprit Valverde, ne vois-tu que la mort à craindre ? Et un éternel eſclavage ? & le malheur de ne plus voir ce que tu as de plus cher au monde ? & le malheur plus effroyable encore d'avoir entraîné dans les fers ton frère & ton amant ?.... Tremble, & tombe à genoux pour fléchir ma colère ; ou ces transfuges d'un pays que nous avons réduit en cendres, ton frère, ton amant, toi-même, vous ſubirez à votre tour le ſort que vos Rois ont ſubi ».

« Va, lui dit-elle avec horreur, quand je verrois là, ſous mes yeux, le braſier de Guatimozin, j'aimerois mieux m'y jeter vivante, qu'aux pieds d'un fourbe que j'abhorre ». Et en parlant, elle tenoit ſon arc tendu pour

le percer. Valverde, confondu, s'éloigne, plein de rage, mais ſans remords.

Abandonnée à elle-même, la malheureuſe ſe plongea dans l'abîme de ſa douleur. Se voir ſéparée à jamais de ſon frère & de ſon amant, où les voir ſe livrer eux-mêmes aux meurtriers de leurs parens, aux deſtructeurs de leur patrie! Ils ne s'y réſoudroient jamais; & quand ils pourroient s'y réſoudre, en ſeroient-ils plus épargnés? On avoit appris à les craindre; on n'auroit garde de laiſſer au Mexique de ſi redoutables vengeurs.

Dans le ſilence de la nuit, ces réflexions, animées par l'image de ſa patrie qui s'offroit ſanglante à ſes yeux, l'agitèrent ſi violemment, qu'il n'étoit rien de plus affreux pour elle, que de penſer que, pour ſa délivrance, on pût vouloir la loi des Caſtillans.

Mais non, ce n'étoit pas ainſi qu'Orozimbo & Télaſco méditoient de la délivrer. Choiſir une nuit ſombre, ſortir de leurs remparts, attaquer le camp ennemi, périr enſemble, ou pénétrer juſqu'au vaiſſeau où Amazili étoit captive, & l'enlever; tel étoit le digne conſeil qu'ils avoient pris du déſeſpoir.

Tous deux brûloient d'impatience que le jour éclairât le port. Ils eſpéroient qu'Amazili paroîtroit ſur la poupe, où, du haut des remparts, ils auroient pu la reconnoître. Leur eſpoir ne fut pas trompé.

Amazili, l'ame encore pleine du trouble de la nuit, attendoit ſur la poupe que la clarté, qui commençoit à ſe répandre, fût plus vive; & cependant ſes yeux, à travers le mêlange des ombres & de la lumière, ſe fatiguoient à découvrir le fort qui dominoit la mer. D'abord elle croit l'entrevoir; elle le voit enfin; & ſur le mur elle découvre deux hommes que ſon cœur lui aſſure être ſon frère & ſon amant. « Ils me cherchent des yeux, dit-elle; ils ne peuvent vivre ſans moi. Je les rendrai foibles & lâches, perfides envers leur patrie, infidèles envers un Roi, leur bienfaiteur & leur ami. Non, non, je ne mets point ce funeſte prix à ma vie; & ſi elle eſt pour eux une honteuſe chaîne, je ſaurai les en délivrer». Alors, pour fixer leurs regards, elle détache ſa ceinture, & la fait voltiger dans l'air. L'un des deux, c'eſt ſon cher Télaſco, répond à ce ſignal, en faiſant voltiger de même le panache de plumes

dont il ornoit ſa tête ; & lorſqu'elle eſt bien aſſurée que leurs yeux, attachés ſur elle, obſervent tous ſes mouvemens, elle tire une flèche de ſon carquois, lève le bras, & dit, mais ſans eſpoir d'être entendue : « Adieu, mon frère, adieu, malheureux Télaſco. Pleurez-moi, ſur-tout vengez-moi, vengez le Mexique » ? A ces mots, ſe perçant le ſein, elle s'élance dans la mer ».

« O ciel ! ma ſœur ! Amazili !..... C'en eſt fait. Je l'ai vue ſe frapper & tomber. J'ai vu, s'écrie Orozimbo, les flots s'ouvrir, ſe refermer ſur elle. Ma ſœur, ma chère Amazili n'eſt plus. Elle n'eſt plus ! & nous vivons ! & les monſtres qui l'ont réduite à ſe donner la mort !... Ah ! nous la vengerons. Mon frère ! mon ami ! oui, nous la vengerons ; c'eſt notre dernière eſpérance ». A ces mots, pâles, frémiſſans, étouffés de ſanglots & inondés de larmes, ils s'embraſſent l'un l'autre, ils ſe laiſſent tomber, ils ſe roulent ſur la pouſſière, & leur douleur s'exhale par des frémiſſemens qu'interrompt un affreux ſilence. Revenus à eux-mêmes, ils forment le projet de ſortir dès la nuit ſuivante, & de porter dans le camp ennemi l'effroi, le carnage, &

la mort. Hélas! vain projet! La fortune, avant la fin du jour, eut tout changé ſur ce rivage.

On vit les Peuples des vallées d'Ica, de Piſco, d'Acari, accourir en foule au devant des Eſpagnols, leur rendre hommage, & les engager à venir deſcendre au port de Rimac, ſur ces bords où, dans peu, s'éleva la ville des Rois (*a*). Cette révolution ſoudaine étoit l'ouvrage de Mango. Pizarre en profite avec joie: il ſe rembarque avec les ſiens; & les Mexicains, déſolés de voir les Caſtillans ſe dérober à leur vengeance, reprennent triſtement le chemin des hautes montagnes par les champs de Tumibamba.

CHAPITRE XLVII.

ATALIBA, qui, depuis ſa victoire, avoit appris l'arrivée des Eſpagnols, laiſſoit repoſer ſon armée ſur les bords du fleuve Zamore; & alors le Soleil, au tropique du nord,

(*a*) Lima.

ayant atteint cette limite qu'une loi éternelle a marquée à ſa courſe & que jamais il ne franchit, ce fut dans une vaſte plaine & au milieu d'un camp nombreux que ſa fête fut célébrée. Les Peuples y vinrent en foule; la Cour de l'Inca s'y rendit du palais de Riobamba, où ce Prince l'avoit laiſſée; la plus chérie de ſes femmes, la belle & tendre Aciloé, y vint, les yeux encore baignés des larmes que le ſouvenir de ſon fils lui faiſoit répandre, & que le temps ne pouvoit tarir. Cora, dont les malheurs avoient ſenſiblement touché cette Princeſſe, qui l'avoit admiſe à ſa Cour, Cora l'accompagnoit. Elle revit Alonzo, glorieuſe & charmée de porter dans ſon ſein le gage de leur tendre amour.

Toutes les fêtes du Soleil avoient un grand objet de morale publique. Celle-ci, la plus ſérieuſe & la plus impoſante, étoit la fête de la mort. Ce qui diſtinguoit cette fête de celles que l'on a décrites, c'étoit l'hymne que l'on y chantoit. Le Pontife, d'un air ſerein, & portant ſur le front une majeſtueuſe tranquillité, entonnoit cette hymne funèbre; les Incas répondoient; le Peuple écoutoit en ſilence, & méditoit la mort.

« Homme deſtiné au travail, à la peine, & à la douleur; conſole-toi, car tu es mortel. Le matin, tu te lèves pour ſentir le beſoin; tu te couches le ſoir, laſſé, abattu de fatigue. Conſole-toi; car la mort t'attend, & dans ſon ſein eſt le repos.

» Tu vois une barque agitée par la tempête, gagner la rade paiſible & ſe ſauver dans le port. Cette mer ſans ceſſe battue par la tourmente, c'eſt la vie; ce port tranquille & sûr, d'où jamais les orages n'ont approché, c'eſt le tombeau.

» Tu vois le timide enfant que ſa mère a laiſſé loin d'elle, pour lui faire eſſayer ſes forces. Il court à elle d'un pas chancelant, en lui tendant ſes foibles bras; il arrive, il ſe précipite dans ſon ſein; & il ne ſent plus ſa foibleſſe. Cet enfant, c'eſt l'homme; & cette mère tendre, c'eſt la nature, qu'en ce moment le vulgaire appelle la mort.

» Homme fragile, pendant ta vie tu es l'eſclave de la néceſſité, le jouet des événemens. La mort briſera tes liens: tu ſeras libre; & il n'exiſtera pour toi, dans l'immenſité, que toi-même & le Dieu qui t'a fait.

» Que ce Dieu qui anime le monde, laiſſe

échapper un souffle; c'est la vie. Qu'il le retire; c'est la mort. Qu'a d'étonnant la vîtesse d'un souffle qui passe dans ton sein; comme le vent à travers le feuillage? Le feuillage est-il étonné de n'avoir pu fixer le vent?

» Tu as vu expirer ton semblable; ses convulsions t'ont fait peur; & ces efforts de la douleur, au moment de lâcher sa proie, tu les attribues à la mort. La mort est impassible; & au bord de la tombe est une digue où s'accumulent les restes des maux de la vie; mais au-delà, c'est un calme éternel.

» Ne trouves-tu pas que le temps est lent à s'écouler? C'est que le temps amène la mort, & que la mort est le terme où tend la nature inquiète, & impatiente de la vie. Quel homme ne désire pas d'être à demain? C'est qu'aujourd'hui c'est la vie, & que demain c'est la mort.

» La vieillesse qui dénoue tous les liens de l'ame, l'alternative inévitable de la caducité ou du trépas, la douceur du sommeil, qui n'est que l'oubli de soi-même, l'ennui, ce sentiment pénible d'une existence froide & lente, tout nous dispose, nous invite, & nous habitue à la mort.

» Homme, d'où te vient donc cette répugnance pour un bien vers lequel tu es entraîné par une pente invincible ? C'eſt que tu te crois plus ſage que la nature, meilleur que le Dieu qui t'a fait ; c'eſt que tu prends pour un abîme les ténèbres de l'avenir.

» Et qui voudroit ſouffrir la vie, ſi le paſſage étoit moins effrayant ? La nature nous intimide, afin de nous retenir. C'eſt un foſſé profond qu'elle a creuſé ſur les confins de la vie & de la mort, pour empêcher la déſertion.

» S'il étoit un Dieu aſſez inexorable pour vouloir déſeſpérer l'homme, il le condamneroit à ne jamais mourir. Le dégoût, la triſteſſe affligeroient ſon ame ; & la néceſſité de vivre, ſemblable à un rocher hériſſé de pointes aiguës, l'écraſeroit inceſſamment. Le ſigne de la réconciliation entre le ciel & l'homme, c'eſt la mort.

» Il n'eſt qu'un ſeul moyen de rendre la vie plus précieuſe que la mort même : c'eſt de vivre pour ſa patrie, fidèle à ſon culte, à ſes lois, utile à ſa proſpérité, digne de ſa reconnoiſſance ; & de pouvoir dire en mourant : Je n'ai reſpiré que pour elle ; elle aura mon dernier ſoupir ».

Ainſi chantoient les enfans du Soleil; & ces chants, qui retentiſſoient dans l'ame des jeunes guerriers, les élevoient au-deſſus d'eux-mêmes. Mais les femmes & les enfans regardant leurs époux, leurs pères, avec des yeux où la tendreſſe & la frayeur étoient peintes, ſembloient les conjurer d'aimer, ou du moins de ſouffrir la vie, & oppoſoient les mouvemens les plus naïfs de la nature à cet enthouſiaſme qui défioit la mort.

Le Monarque, après ce cantique, ayant fait, par tribus, l'éloge des braves Indiens qui avoient péri pour ſa défenſe: « Nous avons pleuré ſur les morts; tout eſt conſommé, reprit-il. Laiſſons le paſſé, qui n'eſt plus; & ne penſons qu'à l'avenir, qui pour nous eſt un nouvel être. Des brigands, les fléaux des bords où ils deſcendent, viennent d'arriver à Tumbès. Je crois avoir mis cette ville en état de les occuper. Des Héros la défendent; mais ce n'eſt point aſſez, demain je vole à ſon ſecours. Peuples, c'eſt-là que nous appellent des dangers dignes d'éprouver le plus intrépide courage. Vous allez voir des animaux rapides porter l'homme dans les combats; vous allez voir l'image du terrible

Illapa (*a*) dans les armes de ces brigands. Ils ont ſu donner à la mort un appareil épouvantable. Mais ce n'eſt jamais que la mort; & vous venez d'entendre ſi la mort eſt à craindre. Du reſte, ces brigands ſont périſſables comme nous; & ils ſont en ſi petit nombre, que ſi vous les enveloppez, ils ſeront au milieu de vous, comme les feuilles agitées par le tourbillon des tempêtes. Voilà, pourſuivit-il en leur montrant Alonzo, celui qui ſait comment on peut les vaincre: c'eſt à lui de vous commander ».

CHAPITRE XLVIII.

AINSI parloit Ataliba; & il inſpiroit ſon courage. Mais ſur la fin du jour il voit arriver dans ſon camp les guerriers Mexicains, qui lui racontent leur diſgrace. Ils lui apprennent que Mango, réduit au déſeſpoir, ſuppoſe & fait répandre parmi les Indiens un oracle du roi ſon père (*b*), lequel, en mourant,

(*a*) La foudre.

(*b*) Huaina Capac.

a prédit l'arrivée des Caſtillans, & recommandé à ſes Peuples d'aller au-devant d'eux & de les adorer; que Mango, à l'appui de cette opinion, a lui-même donné l'exemple, & envoyé une ambaſſade au Général des Caſtillans, pour implorer ſon aſſiſtance en faveur du Roi de Cuſco, contre l'uſurpateur du trône des Incas, l'exterminateur de leur race, l'oppreſſeur de l'Inca ſon frère, captif dans les murs de Cannare.

Les mêmes nouvelles arrivoient de tous côtés en même temps, & ſe répandoient dans l'armée; l'inquiétude & la frayeur s'emparoient de tous les eſprits; quand le Cacique de Rimac vint remettre à l'Inca des lettres dont le Général Eſpagnol l'avoit chargé pour Alonzo. Pizarre, en lui envoyant la lettre de Las-Caſas, lui écrivit lui-même en ces mots:

« Mon cher Molina, ſi vous aimez votre patrie, voici le moment de lui épargner des crimes. Si vous aimez les Indiens, voici le moment de leur épargner des malheurs. Vous n'avez pas connu l'ami que vous avez abandonné. Ce qui vous affligeoit, m'affligeoit encore plus moi-même. Mais ſans titres

& ſans pouvoir pour me faire obéir & craindre, je diſſimulois malgré moi ce que je ne pouvois punir. J'ai fait depuis un voyage en Eſpagne. J'en arrive enfin revêtu de toute la puiſſance de notre invincible Monarque. Ce jeune Prince aime les hommes. Il veut qu'on uſe d'indulgence & de ménagement envers les Indiens. Il m'a recommandé, pour eux, les ſoins & la bonté d'un père. Heureux, ſi je remplis ſes vues! Soyez bien sûr que mon penchant eſt d'accord avec mon devoir. Mais vous ſavez combien l'autorité commiſe s'affoiblit dans l'éloignement, & avec quelle précaution je dois en uſer ſur des hommes violens & déterminés. Dans le nombre il en eſt dont l'ame eſt déſintéreſſée, le cœur ſenſible & généreux; il eſt aiſé de les conduire. Mais la foule eſt aveugle, inquiète, & ſur-tout avide; & c'eſt elle, je vous l'avoue, que je crains de voir m'échapper. Mon ami, je n'en réponds plus, ſi les hoſtilités l'irritent. Un doux accueil de la part de vos Peuples eſt le ſeul moyen d'établir la concorde & l'intelligence. C'eſt à vous de me ſeconder, en y diſpoſant les eſprits. Je vois la moitié de l'Empire empreſſée

à s'unir à moi. J'ai plus de force qu'il n'en falloit pour répandre ici le ravage; mais sans vos bons offices, je n'en ai pas assez pour maintenir l'ordre & la paix. Je marche vers Cassamalca, où l'Inca de Quito a, dit-on, rassemblé ses forces. On lui impute bien des crimes; mais seriez-vous l'ami d'un tyran? Je ne le puis penser; & votre estime est son apologie. Venez au-devant de moi. Nous nous concerterons ensemble pour conquérir sans opprimer.

» Las-Casas, votre ami, & je puis dire aussi le mien, le vertueux Las-Casas, que j'ai laissé mourant à l'île Espagnole, a voulu vous écrire. Je vous envoie sa lettre. Je crains bien, mon cher Alonzo, que ce ne soit un dernier adieu».

La douleur dont Alonzo avoit été saisi en lisant ces mots, redoubla, lorsqu'il jeta les yeux sur la lettre de Las-Casas.

« Si vous vivez, mon cher Alonzo, si vous êtes encore parmi nos Indiens, & si Pizarre vous retrouve sur les bords où il va descendre, recevez de sa main ce tendre & dernier gage d'une sainte amitié. Je suis mourant. Je n'ai vécu que pour gémir. Dieu

a permis que, dans le court eſpace de ma vie, j'aye vu ſous mes yeux tous les crimes & tous les malheurs raſſemblés. Quel regret puis-je avoir au monde » ?

» Je vous ai confié mes craintes ſur l'entrepriſe de Pizarre; elles viennent d'être calmées par les vertus de ce Héros. Oui, mon ami, le ciel a touché ſa grande ame. Pizarre penſe comme nous. Il ſent qu'il eſt plus beau d'être le protecteur & le père des Indiens, que leur vainqueur & leur tyran. Uniſſez-vous à lui, pour lui concilier leur eſtime & leur bienveillance : il en eſt digne comme vous. Adieu. Je crois ſentir que mon heure approche. Demain peut-être je ſerai devant le trône de mon juge; & s'il m'eſt permis d'implorer ſa clémence, ce ſera pour ces Eſpagnols qui l'adorent & qui l'outragent; ce ſera pour ces Indiens égarés dans l'erreur, mais ſimples, doux, & bienfaiſans, qu'il a créés, qu'il aime, & qu'il ne veut pas rendre éternellement malheureux. Protégez-les, voyez en eux mes plus chers amis, après vous, que j'aimerai au-delà du tombeau ».

Cette lettre fut arroſée des larmes de l'amitié. Alonzo la baiſa cent fois avec un ſaint

reſpect. Ataliba ne put l'entendre ſans partager l'émotion, l'attendriſſement du jeune homme. « Quel eſt donc, lui demanda-t-il, ce Las-Caſas, cet homme juſte? — Ah! dit Alonzo, demandez à ce Cacique & à ſon Peuple ». Ce Cacique étoit Capana. Il avoit entendu la lettre de Las-Caſas; & appuyé ſur ſa maſſue, ſes yeux baiſſés fondoient en pleurs. « Ce n'eſt pas un homme, dit-il; c'eſt un être céleſte envoyé de ſon Dieu, pour adoucir les tigres & pour conſoler les hommes. Nous l'aurions adoré, s'il nous l'avoit permis ».

Ce témoignage, mais ſur-tout celui d'Alonzo, l'emporta ſur les impreſſions terribles que l'exemple de Montezume & tous les malheurs du Mexique avoient pu faire ſur l'ame d'Ataliba. « Je m'abandonne à vous, dit-il à ſon fidèle Alonzo. Allez au-devant de Pizarre; aſſurez-vous de ſes intentions; & s'il eſt tel qu'on vous l'annonce, répondez-lui de la droiture & de la bonne foi d'un Prince votre ami, qui déſire d'être le ſien ».

Des Indiens chargés des plus magnifiques préſens formoient le cortège d'Alonzo; &

ces richeſſes (a) diſposèrent favorablement les eſprits. Mais telle étoit la ſoif de l'or qui dévoroit les Caſtillans, que ce qui auroit dû l'appaiſer, l'irritoit, au lieu de l'éteindre.

La conférence de Pizarre avec Alonzo fut l'épanchement de deux cœurs pleins de nobleſſe & de franchiſe. Des deux côtés l'état des choſes fut expoſé avec candeur. Pizarre ne vit dans l'Inca de Cuſco qu'un excès d'orgueil ſans prudence, & dans Ataliba que la noble fierté d'un cœur ſenſible & généreux. De ſon côté, Alonzo reconnut le danger d'irriter dans les Caſtillans cette ſoif de l'or & du ſang, qui n'étoit jamais qu'aſſoupie, & qu'un fanatiſme barbare ne demandoit qu'à rallumer. Il fut réglé que Molina précéderoit Pizarre dans les champs de Cáſſamalca; que le Général Eſpagnol s'avanceroit avec ſes deux cents hommes, & qu'il laiſſeroit en arrière les Indiens de ſon parti. Ega-

(a) Ce fut là que les Indiens s'étant aperçus que les chevaux rongeoient leurs mors, crurent qu'ils mangeoient les métaux; & dans cette perſuaſion, qu'on n'avoit garde de détruire, ils s'empreſſoient de mettre devant ces animaux des vaſes remplis de grains d'or.

lement sûrs l'un & l'autre de leur bonne foi mutuelle, ils s'embrassèrent; & Alonzo retourna au camp indien.

Le Roi de Quito l'attendoit dans le trouble & l'impatience. Mais il fut bientôt rassuré; & il assembla ses guerriers, pour leur faire part de sa joie. Les Péruviens se réjouirent; mais les Mexicains, d'un air sombre & l'œil attaché à la terre, écoutoient en silence les paroles de paix qu'apportoit Alonzo. Leur Chef, qui croyoit voir tomber l'Inca dans un piège funeste, voulut l'en garantir. « Eh quoi, Prince, lui dit-il, as-tu donc oublié le sort de Montezume & celui du Mexique? Tu abandonnes ton pays à ces mêmes brigands qui ont désolé le nôtre, & qui l'ont inondé de sang! Tu te livres aux mains qui ont enchaîné nos Rois, qui les ont fait brûler vivans! Ah! que notre exemple t'éclaire & t'épouvante. Trop averti par nos malheurs, sois sage à nos dépens. Ne vois-tu pas ici le même enchaînement dans les causes de ta ruine, que dans celles de notre perte? Notre empire étoit divisé; celui-ci l'est de même. Un oracle menteur nous faisoit une loi honteuse de fléchir devant

nos tyrans; un même oracle vous l'ordonne. Notre Roi, séduit & trompé par des apparences de paix, de bonne foi, de bienveillance, se perdit, & perdit ses Peuples; & toi, malheureux Prince, tu veux te livrer comme lui! Ah! si Montezume avoit eu cette ame ferme & courageuse que tu nous as fait voir, il auroit sauvé le Mexique. Pourquoi donc te laisser abattre, & te présenter sous le joug? Es-tu sans espoir, sans ressource? Eloigne-toi. Laisse Palmore à la tête de ton armée. Qu'il fasse tête aux Indiens. Ces Caciques & moi, avec nos deux mille hommes, nous chargerons les Castillans; & nous prendrons le chemin le plus court de la vengeance ou de la mort ».

Alonzo crut devoir répondre. « Inca, dit-il, le caractère de ma nation est d'être fière & brave. Ce n'est un mal que pour ses ennemis. Sa passion est la soif de l'or; & tu peux l'assouvir sans peine. Le reste est personnel: le vice & la vertu naissent dans les mêmes climats: le Peuple, qui en est un mélange, devient méchant ou bon, suivant l'exemple qu'on lui donne. Son ame est celle du brigand, ou du Héros qui le conduit.

Cortès a détruit ſa conquête & déshonoré ſes exploits. Pizarre, plus humain, plus ſincère, plus généreux, peut vouloir ménager, rendre heureux & paiſible le monde qu'il aura ſoumis, & ſe faire une renommée ſans reproches & ſans remords. Pizarre eſt Eſpagnol; mais ne le ſuis-je pas moi-même? Me connois-tu fourbe, avide, & féroce? Non, tu me crois ſincère & bienfaiſant. Pourquoi donc ne croirois-tu pas qu'au moins Pizarre me reſſemble? Tu répondrois de moi; je réponds de lui; & j'en réponds ſur la foi de Las-Caſas, ſur la foi de cet Eſpagnol, le plus vrai, le plus vertueux, le plus ſenſible des mortels, & ſur-tout le meilleur ami que les Indiens aient au monde. Celui-là ne peut me tromper; mais il peut ſe tromper lui-même; on peut lui en avoir impoſé. Sois donc prudent, ſans être injuſte. Tends les mains à la paix, ſans toutefois quitter les armes; &, au milieu d'un camp nombreux, oſe recevoir deux cents hommes qui ſe préſentent en amis ».

L'Inca, plein de la confiance que lui inſpiroit Alonzo, n'eût pas même voulu ſonger à ſe mettre en défenſe. Alonzo prit ſoin d'y pourvoir. Il lui fit un cortège de huit

mille

mille Indiens d'une valeur reconnue. A l'aîle droite, & en avant des tentes de l'Inca, il établit les Mexicains, avec la même troupe qu'ils avoient commandée. Les Sauvages de Capana formoient l'aîle oppoſée; & Palmore, avec ſon armée, occupoit le centre, & formoit une enceinte autour du trône de ſon Roi. « Prince, je fais des vœux au ciel, dit le jeune homme, pour que la bonne foi préſide à cette conférence, & forme, entre Pizarre & toi, les nœuds d'une ſolide paix. Si je ſuis trompé dans mes vœux, ſi je le ſuis dans mon attente, je verſerai pour toi mon ſang. C'eſt tout ce que je puis. Je n'ai rien donné au haſard; je ne me reprocherai rien ».

CHAPITRE XLIX.

LA nuit vint; elle ſuſpendit ce flux & ce reflux de craintes & d'eſpérances qu'une incertitude pénible & des preſſentimens confus faiſoient naître dans les eſprits. Mais ces mouvemens, appaiſés par le ſommeil, ſe

renouvelèrent, lorſqu'aux premiers rayons du jour on vit de loin la troupe de Pizarre qui s'avançoit, & qu'il étoit aiſé de reconnoître au brillant éclat de ſes armes. Elle approche; le Roi l'attend, élevé ſur ſon trône d'or, que ſoutiennent douze Caciques. Les Eſpagnols, déployés ſur deux lignes, dont la cavalerie occupe les aîles, ayant à leur tête Pizarre, & vingt guerriers, qui, comme lui, montent des courſiers belliqueux, s'avancent, d'un pas fier & grave, à la portée du javelot. Pizarre alors commande qu'on s'arrête; & accompagné de Valverde & de ſix de ſes Lieutenans, il ſe préſente, avec une noble aſſurance, devant le trône de l'Inca.

On fait ſilence; & du haut d'un courſier qui l'élève au niveau du trône, le Héros Caſtillan parle au Roi en ces mots: « Grand Prince, tu ſais qui nous ſommes. Et plût au ciel que le nom Eſpagnol fût moins fameux dans ce Nouveau-Monde, puiſqu'il ne doit ſa renommée qu'à d'horribles calamités! Mais le reproche & la honte du crime ne doivent tomber que ſur le criminel; & ſi la renommée les a étendus ſur l'innocent, elle eſt injuſte, & tu ne dois pas l'être. Si j'en croyois tes en-

nemis, je te regarderois comme le plus barbare des tyrans. Mais tes amis m'ont répondu de ton équité; je les crois. Traite-nous de même; ou du moins, avant de nous juger, commence à nous connoître, & ne fais pas retomber sur nous les maux que nous n'avons pas faits.

» Lorsque les Incas tes aïeux ont fondé cet Empire, & rangé sous leurs lois les Peuples de ce continent, ils leur ont dit: Nous vous apportons un culte, des arts, & des lois qui vous rendront meilleurs & plus heureux. Voilà le titre de leur conquête. Ce titre est le mien; & comme eux je m'annonce par des bienfaits. Je n'aurai pas de peine à te persuader que nous sommes supérieurs, par l'industrie & les lumières, à tous les Peuples de ce Monde. Ce sont les fruits de trois mille ans de travaux & d'expérience, dont nous venons vous enrichir. Dans vos lois, je ne changerai que ce que tu croiras toi-même utile d'y changer, pour le bien de tes Peuples; & ces lois, & l'autorité qui en est l'appui, resteront dans tes mains: tes Peuples n'auront pas le malheur de perdre un bon Roi. Protégé par le mien, tu seras

ſon ami, ſon allié, ſon tributaire ; & ce tribut, léger pour toi, n'eſt que le partage d'un bien que vous prodigue la nature, & qu'elle nous a refuſé. En échange de l'or, nous vous apportons le fer, préſent ineſtimable, & pour vous mille fois plus utile & plus précieux. Nos fruits, nos moiſſons, nos troupeaux, ces richeſſes de nos climats ; des animaux, les uns délicieux au goût, ſervant de nourriture à l'homme, les autres à la fois robuſtes & dociles, faits pour partager ſes travaux ; les productions de nos arts qui font le charme de la vie, des ſecrets pour aider nos ſens & pour multiplier nos forces ; des ſecrets pour guérir ou pour ſoulager nos maux ; mille larcins que l'homme induſtrieux a faits à la nature, mille découvertes nouvelles pour ſubvenir à ſes beſoins, pour ajouter à ſes plaiſirs : voilà ce que je te promets, en échange de ce métal, de cette pouſſière brillante, dont vous êtes aſſez heureux pour ne pas ſentir le beſoin. Inca, tel eſt l'accord paiſible & le commerce mutuel que mon maître Charles d'Autriche, puiſſant Monarque d'Orient, m'a chargé de t'offrir ».

Ataliba, le cœur rempli de joie & de

reconnoiſſance, répondit à Pizarre qu'il juſtifioit bien l'opinion qu'on lui avoit donnée de ſa droiture & de ſa généroſité; qu'à tout ce qu'il lui propoſoit, il ne voyoit rien que de juſte; que les montagnes où germoit l'or ſeroient ouvertes aux Caſtillans; & qu'il ne croiroit pas aſſez payer encore l'amitié d'un Peuple éclairé, qui lui apportoit ſes lumières & l'alliance d'un grand Roi.

« La plus ſublime de nos lumières, reprit le Héros Caſtillan, c'eſt la connoiſſance d'un Dieu, dont la terre, le ciel, le ſoleil même ſont l'ouvrage. Inca, ne t'en offenſe point: ce bel aſtre, dont tes aïeux ſe diſoient les enfans, eſt ſans doute la plus frappante des merveilles de la nature; mais il eſt lui-même ſorti des mains de l'Etre créateur; & il ne fait que lui obéir, en donnant ſa lumière au monde. C'eſt donc ce Dieu, qui, d'un coup-d'œil, a preſcrit au ſoleil ſa courſe, à la mer ſes limites, ſon repos à la terre, aux cieux leurs révolutions, à la nature entière ſes mouvemens divers, ſon ordre, ſes lois éternelles; c'eſt lui ſeul qu'il faut adorer ».

« Le Dieu que tu m'annonces, lui répondit l'Inca, ne nous étoit pas inconnu: il a un

temple parmi nous: ce temple eſt dédié à celui qui anime le monde (*a*). Mais pourquoi cet être ſublime ne ſeroit-il pas le Soleil? Cet éclat, cette majeſté ſont, je crois, bien dignes de lui ».

« Inca, lui demanda Pizarre, ſi, d'une extrémité de ton Empire à l'autre, je voyois tous les ans un voyageur aller & revenir, ſans jamais ralentir ſa courſe, ſans ſe repoſer un moment, ſans jamais s'écarter d'un pas, le prendrois-je pour le Roi du pays, ou pour un de ſes meſſagers? Le Dieu de l'univers n'a point d'heure preſcrite, ni d'eſpace déterminé; il eſt ſans ceſſe & par-tout préſent. Celui qu'obſcurcit un nuage, & qui ne ſauroit éclairer une moitié du globe, ſans laiſſer l'autre dans la nuit, n'eſt point le Dieu de l'univers. Autrefois, m'a-t-on dit, tes Peuples adoroient la mer, les fleuves, les montagnes. Tout cela, comme le Soleil, tient ſa place dans la nature; mais tout cela ne fait qu'obéir & ſervir. Adorons celui qui commande; & pour en avoir une idée, infiniment trop foible encore, écoute ce que nos Sages nous

(*a*) Pacha Camac.

ont depuis peu révélé. Ces hommes, exercés à voir ce qui se passe dans les cieux, sont tous persuadés que le monde où nous sommes n'est pas le seul monde habité; qu'il en est mille dans l'espace; & que chacune des étoiles est un soleil plus éloigné de nous, fait pour éclairer d'autres mondes. Laisse aller ta pensée dans cette immensité, & vois ces soleils & ces mondes tous soumis à la même loi. Celui qui les gouverne tous, à qui tous obéissent, est le Dieu que j'adore. Juge combien ce Dieu est encore au-dessus du tien ».

« Tu me confonds, mais tu m'éclaires, dit l'Inca. Je commence à croire qu'on avoit trompé mes aïeux. Dis-moi seulement si ton Dieu est juste & bon, & si sa loi fait à l'homme un devoir de l'être? — Il est, lui répondit Pizarre, la justice & la bonté même; & l'unique devoir de l'homme est de lui ressembler. — Je ne te demande plus rien, reprit l'Inca. Viens nous instruire, nous éclairer de ta raison, nous enrichir de ta sagesse; & sois sûr de trouver des cœurs dociles & reconnoissans ».

Ainsi, tout sembloit s'applanir, lorsque

le fourbe & fougueux Valverde demande à parler à ſon tour. « Oui, Prince, dit-il à l'Inca, ce que tu viens d'entendre eſt vrai, mais d'une vérité ſenſible. Il s'agit à préſent d'oublier ta propre raiſon, ou de t'humilier ſous le joug de la Foi. Voici ce que la Foi t'enſeigne ». Alors l'imprudent (*a*) s'enfonça dans la profonde obſcurité de nos redoutables myſtères, au nombre deſquels il comprit l'autorité d'un homme prépoſé par Dieu même pour commander aux Rois, dominer ſur les Peuples, diſpoſer des couronnes, comme de tous les biens des Souverains & des ſujets, & faire exterminer tous ceux qui ne lui ſeroient pas ſoumis.

Le Monarque Péruvien, étonné d'un langage ſi étrange pour lui, demande avec douceur à celui qui vient de parler, où il a pris toutes ces choſes. « Dans ce livre, répond Valverde d'un ton plein d'arrogance, dans ce livre inſpiré, dicté par l'Eſprit Saint lui-même ». L'Inca, sans s'émouvoir, prit dans

(*a*) « Croyant peut-être, dit Benzoni, que ce Roi fût devenu en un inſtant quelque grand Théologien ». *Penſando forſe che il rè foſſe un qualche gran theologo divenuto.* (Hiſt. du Nouv. Monde, liv. 3.)

ſes mains le livre, & après y avoir jeté les yeux! « Tout ce que Pizarre m'annonce, je le conçois, dit-il; je le croirai ſans nulle peine; mais ce que tu me dis, je ne ſaurois le concevoir; & ce livre, muet pour moi, ne m'en inſtruit pas davantage ». Il ajouta, dit-on, quelques mots offenſans (*a*) pour cet homme qui s'arrogeoit le droit de commander aux Rois & de diſpoſer des Empires; &, ſoit mépris ou négligence, en rendant le livre à Valverde, il le laiſſa tomber.

Il n'en fallut pas davantage. Le Prêtre fanatique, tranſporté de fureur, ſe tourne vers les Eſpagnols, & ſe met à crier vengeance pour la Religion, que ce barbare foule aux pieds (*b*).

A l'inſtant, par un feu rapide & meurtrier, l'arquebuſe annonce la guerre, & donne le

(*a*) « Que le Pape devoit bien être quelque grand fat, de donner ainſi libéralement ce qui n'étoit pas à lui ». *E che il Pontifice doveva eſſere un qualche gran pazzo, poi che dava coſi liberamente quello d'altri.* (Benzoni, Hiſt. du Nouv. Monde, liv. 3.)

(*b*) *Uccidete queſti cani che diſpreggiano la legge di dio.* (Ibid.)

ſignal du plus noir des forfaits. Le bataillon s'ouvre; & du centre, l'airain gronde & vomit la mort. Au bruit de ces volcans d'airain qui s'embrâſent & qui mugiſſent, au maſſacre imprévu que d'inviſibles coups font devant le trône du Roi, il ſe trouble; il voit à ſes pieds ſa garde éperdue & tremblante, ſe ſerrer pour toute défenſe, & périr ſous ſes yeux, comme un troupeau timide, au milieu duquel le feu dévorant de la foudre ſeroit tombé. L'Inca leur avoit défendu toute eſpèce d'hoſtilité; & ils obſervoient ſa défenſe. Alonzo, furieux, les preſſe de le ſuivre, & de fondre en déſeſpérés ſur cette troupe d'aſſaſſins. « Vengez-vous, vengez-moi des traîtres qui déshonorent ma patrie. Défendez, ſauvez votre Roi ». Le vaillant jeune homme, à ces mots, ſe ſent bleſſé; il tombe. L'Inca le voit tomber, & pouſſe des cris lamentables.

« C'eſt à nous, dit Orozimbo, d'exterminer ces monſtres. Suivez-moi, mes amis, & emparons-nous de leurs foudres ». Il dit, & à la tête des Princes de ſon ſang & de ſes deux mille Indiens, il marche, ſans détour, vers ces bouches brûlantes qui tonnent devant

lui; il ne les entend point. Ses amis écrasés l'inondent de leur sang; les lambeaux de leur chair; les débris de leurs os tombent sur lui de toutes parts; sa fureur l'aveugle & l'emporte. Télasco lui reste, & le suit. Amis infortunés! Ils vont tête baissée se jeter sur la batterie: une explosion formidable les met en poudre; ils disparoissent dans un tourbillon de fumée; & de leur brave & malheureuse troupe, le glaive castillan moissonne ce que le feu n'a pas détruit.

Ce désastre épouvantable, & aussi prompt que la pensée, ne décourage ni Palmore, ni Capana: tous deux s'avancent pour envelopper l'ennemi. Mais c'est dans ce moment que partent, avec une fougue indomptable, les deux escadrons castillans. Les chefs, ne pouvant retenir la fureur du Soldat, s'y laissent emporter. Ils volent à travers un nuage de flèches. Les chevaux en sont hérissés; mais furieux comme leurs guides, ils enfoncent les baraillons, bondissent à travers les lances, écrasent une foule d'Indiens terrassés; & le fer, trempé dans le sang, redouble cet affreux carnage.

De la garde d'Ataliba, six mille hommes

ſont maſſacrés; tout le reſte va l'être. Ceux qui portent le trône ont à peine le temps de ſe ſuccéder; tous périſſent; & le mourant tombe ſoudain ſur le mort qu'il a remplacé. Pizarre, qui, pour retenir une rage effrénée, s'étoit jeté à travers ſes ſoldats, ſans pouvoir ni ſe faire entendre, ni ſe faire obéir, ne voit plus qu'un moyen de ſauver la vie à l'Inca. Il ſe met lui-même à la tête des meurtriers, il les devance, pénètre, arrive juſqu'au trône, écarte d'une main le fer qui va frapper Atahuallpa, & dont il eſt bleſſé lui-même; de l'autre main ſaiſit ce Prince, l'entraîne, le jette à ſes pieds, & en le gardant, il s'écrie: « Qu'on le prenne vivant, pour avoir ſes tréſors ». Ce mot en impoſe à la rage.

Pâle, troublé, hors de lui-même, le Roi tombe, & ſe voit baigné dans des flots de ſang indien. Il reconnoît les corps de ſes amis, briſés, meurtris, percés de coups; il les embraſſe avec des cris ſi douloureux, que leurs bourreaux en ſont émus. Dans la foule, il découvre Alonzo. « Cher & funeſte ami! tu m'as perdu, dit-il; mais on t'a trompé: ton malheur eſt d'avoir eu l'ame d'un Indien ». A ces mots, s'étant aperçu qu'Alonzo reſ-

pirer encore : « Ah ! cruel, dit-il à Pizarre, ſauve du moins celui qui m'a livré à toi ».

Pizarre les fait enlever l'un & l'autre ; il charge Fernand de les garder, d'en prendre ſoin ; & lui, s'élançant dans la plaine, il vole & va ſauver les déplorables reſtes de la légion de Palmore, ſur laquelle on eſt acharné. Là, Valverde (*a*), au milieu du meurtre ; une croix à la main, la bouche écumante de rage, crioit : « Amis, Chrétiens, achevez, achevez, l'Ange exterminateur vous guide. Ne frappez que de pointe, pour ménager vos glaives ; plongez, trempez-les dans le ſang. — « Eloigne-toi, monſtre exécrable, lui dit Pizarre, éloigne-toi, ou je te fais vomir ton ame atroce ». Le monſtre épouvanté s'éloigne en frémiſſant. « Arrêtez, cruels ! arrêtez, crie alors Pizarre aux ſoldats, ou tournez contre moi vos armes ».

(*a*) « Quant au Moine qui avoit commencé le jeu, il ne ceſſa, tant que le carnage dura, de faire du capitaine, & d'animer les ſoudards, leur conſeillant de ne jouer que de l'eſtoc, & ne s'amuſer à tirer des taillades & coups fendans, de peur qu'ils ne rompiſſent leurs épées ». *Perche di taglio non rompeſſero le ſpade.* (Benzoni, ibid.)

Soit reſpect, ſoit épuiſement de leur ſang & de leur fureur, ils obéiſſent; & Alzarre les fait retourner ſur leurs pas.

Dans ce jour d'horreurs & de crimes, l'humanité eut un moment. Capana, voyant le combat déſeſpéré, prenoit la fuite avec un petit nombre de ſes Sauvages. Un eſcadron qui le pourſuit, va l'atteindre & l'envelopper. Le Cacique déſeſpéré ſe tourne, tend ſon arc, & choiſit d'un œil étincelant le Chef de la troupe ennemie. C'étoit Gonſalve Davila. La flèche part; & le jeune homme tombe mortellement bleſſé. On environne le Cacique, on le ſaiſit, & on le traîne aux pieds de Davila, pour le déchirer devant lui. Gonſalve entr'ouvre un œil mourant, & reconnoît celui qui l'a tenu en ſon pouvoir, celui qui lui a laiſſé la vie, & lui a rendu la liberté. « Eſt ce toi, généreux Capana? lui dit-il en lui tendant ſes bras tremblans; eſt-ce de ta main que je meurs? Tu m'avois fait grâce une fois; je reſpirois par ta clémence; j'étois libre par ta bonté. J'en ai fait un cruel uſage! Le ciel eſt juſte: il t'a choiſi pour m'arracher tes propres dons. Caſtillans, écoutez-moi, & redoutez, à mon exemple,

la main du Dieu qui m'a frappé. Je dois tout à cet Indien; laiſſez-moi m'acquitter. Qu'il vive, & qu'il ſoit libre avec les ſiens! Viens, mon frère, mon bienfaiteur, mon meurtrier, & mon ami; viens, qu'en expirant je t'embraſſe. Je devois apprendre de toi la juſtice & l'humanité ». Ces mots furent bientôt ſuivis de ſon dernier ſoupir; & Capana & ſes Sauvages allèrent chercher au-delà des montagnes de l'orient, chez les Moxes, libres encore, ou chez les féroces Antis, qui s'abreuvoient du ſang des hommes, un aſile contre la rage d'un Peuple encore plus inhumain.

CHAPITRE L.

Les Eſpagnols, fatigués de meurtre, & chargés des dépouilles qu'ils avoient enlevées du camp des Indiens, s'étoient preſque tous raſſemblés dans les murs de Caſſamalca. Les uns, c'étoit le petit nombre, retirés en ſilence, honteux & conſternés, ſe reprochoient le ſang qu'ils venoient de répandre. D'abord,

pour éviter la honte d'abandonner leurs compagnons, ils avoient cédé à l'exemple; mais l'honneur ſatisfait les avoit livrés au remords. Les autres, fiers & glorieux, s'applaudiſſoient d'avoir vengé la Foi, &, par un exemple terrible, épouvanté ces Nations. Ce fut à ceux-ci que Valverde alla ſe plaindre de Pizarre avec la violence d'un ſéditieux forcené.

« Caſtillans, leur dit-il, vous venez de venger votre religion, qu'avoit outragée un barbare. Armez-vous de conſtance; car ce zèle héroïque eſt mis au nombre des forfaits. Pizarre vous regarde comme des aſſaſſins dignes du dernier ſupplice; & s'il en avoit le pouvoir, comme il en a la volonté, il vous y feroit traîner tous. En ſe ſaiſiſſant de ce Roi, qu'il fait garder dans ce palais, il n'a fait que vous le ſouſtraire; il n'a voulu que le ſauver. C'étoit par lui qu'il eſpéroit ſe rendre indépendant & abſolu. Le traître Alonzo, leur agent mutuel, ménageoit cette intelligence, & avoit tramé ce complot. Vous n'avez pas entendu Pizarre parler à ce Sauvage; vous en auriez frémi. Charles paroiſſoit ſuppliant devant Ataliba. Au lieu d'une conquête, c'étoit une alliance, un commerce au lieu

d'un tribut, qu'il sollicitoit humblement. Et la Religion!.... C'est là ce qui vous auroit révoltés. Pizarre en a parlé comme font les impies. Il n'osoit exposer la foi; il rougissoit de nos mystères; lui-même, aux yeux des Infidèles, il n'osoit paroître Chrétien. Indigné, j'ai pris la parole; j'ai élevé ma voix; j'ai dit ce qu'un Chrétien ne peut ni déguiser ni taire. Vous avez vu par quel outrage Ataliba m'a répondu. Et c'est là ce que son ami, son allié, son protecteur vous reproche d'avoir puni. Pour moi, je lui suis odieux; & je me console de l'être. J'ai vu fouler aux pieds le dépôt sacré de la Foi, & je vous ai crié vengeance: voilà mon crime. Il eût fallu dissimuler le sacrilége, applaudir au blasphême, & trahir la religion en faveur de l'impiété; je ne l'ai pas fait, & j'attends sans me plaindre les humiliations, les opprobres, l'exil, peut-être le martyre!....». A peine il achevoit, cent voix s'élèvent & répondent qu'il sera protégé, défendu, révéré comme le vengeur de la Foi.

Ce soulevement des esprits s'accrut encore à l'arrivée de Pizarre. Rangés sur son passage, ses soldats ne lui marquent ni

crainte ni confusion; ils le regardent d'un œil fixe, prêts à se révolter s'il lui échappe un mot de colère & d'emportement. Plus loin, Valverde, environné de séditieux fanatiques, lui montre encore plus d'assurance, & d'un front où l'audace est peinte, soutient ses regards menaçans. Pizarre traverse la foule en gardant un morne silence. Il demande où est Ataliba. On le conduit à sa prison; & là, autour de ce malheureux Prince, il voit un petit nombre de ses Castillans, qui, les yeux fixés à la terre, ressemblent moins à des vainqueurs qu'à des criminels condamnés.

Ataliba, dans son malheur, gardoit encore assez de fermeté pour n'avoir pas daigné se plaindre. Mais lorsqu'il voit entrer Pizarre, il se renverse, & détournant les yeux avec horreur, il le repousse, & se refuse à ses embrassemens. « Tu me crois perfide & parjure, lui dit Pizarre; mais regarde, regarde cette main déchirée & sanglante, qui t'a sauvé le coup mortel. Est-ce la main d'un ennemi? Je t'ai enlevé de ce trône, où vingt glaives t'alloient percer; je t'ai pris pour te dérober à des furieux que je n'avois pu désarmer, que je n'aurois pu retenir. De-

mande à ces guerriers ſi, durant ce maſſacre horrible, je n'ai pas fait, pour l'arrêter, les plus incroyables efforts. Que veux-tu? que peut un ſeul homme? On m'a déſobéi; on fera plus encore: tout me l'annonce, & je m'y attends. Mais juſques-là, ſois ſûr, malheureux Prince, que je protégerai tes jours, même aux dépens des miens ».

A ces mots, l'Inca le regarde avec des yeux où la colère fait place à l'attendriſſement; & il laiſſe échapper des larmes. « En te voyant, je t'ai aimé, lui dit-il; & mon ame, aſſervie à la tienne, t'a ſoumis juſqu'à ma penſée & juſqu'à ma volonté. Pourquoi donc m'aurois-tu trahi? pourquoi aurois-tu voulu voir maſſacrer des hommes paiſibles, qui te recevoient comme un Dieu? Non, non, tu ne l'as pas voulu. Tu pleures! Viens, embraſſe-moi. Ta pitié ſoulage le cœur d'un malheureux qui t'aime encore. Mais dis-moi: tout eſt-il détruit? en eſt-ce fait de mon armée? J'en ai ſauvé tout ce que j'ai pu, lui répondit le Héros. S'il eſt poſſible, reprit l'Inca, tire-moi des mains de ces traîtres: leurs cris de joie me déchirent; leur approche me fait horreur. Epargne-moi

l'affreux ſupplice de les entendre & de les voir. Raſſaſiés de ſang, ils ſont affamés d'or; je veux bien les en aſſouvir. Je m'engage, pour ma rançon, d'en remplir l'enceinte où nous ſommes juſqu'à la hauteur où tu vois que mon bras s'étend. Qu'ils emportent ces richeſſes pernicieuſes, & qu'ils nous laiſſent vivre en paix».

« Ta cauſe eſt la mienne, lui dit Pizarre; & je ferai pour toi tout ce qu'on peut attendre du zèle d'un ami. Donnons à la fureur le temps de s'appaiſer; & armons-nous, toi de conſtance, & moi de réſolution. Je te laiſſe. Je vais prendre ſoin d'Alonzo, dont l'état m'afflige & m'alarme».

Pizarre, en ſortant de la priſon d'Ataliba, ſe ſentoit le cœur déchiré; mais un ſpectacle plus cruel encore l'attendoit dans le lieu où expiroit Alonzo.

Avant que ce jeune homme fût revenu de la défaillance mortelle où il étoit tombé, on avoit panſé ſa bleſſure. Mais la douleur l'ayant ranimé, il s'étoit vu au milieu d'une foule de Caſtillans, encore fumans de carnage. Il en frémit d'horreur; & ramaſſant un reſte de force: « Barbares, leur dit-il,

osez-vous m'approcher & me rappeler à la vie? Vous me l'avez rendue affreuse. Il est bien temps de vous montrer compatissans & secourables, après vingt mille assassinats commis sur la foi de la paix! Les voilà, ces Héros Chrétiens, teints de sang, haletans de rage. O monstres fanatiques! Le ciel, le juste ciel ne laissera pas sans vengeance un si exécrable attentat. Ce n'est pas au remords, c'est à votre furie que je vous dévoue en mourant. Je vous connois. Je vois l'orgueil & l'avarice allumer entre vous les feux d'une haîne infernale. Armés l'un contre l'autre, vous vous déchirerez comme des bêtes carnacières. Vous vous arracherez ces entrailles avides & ces cœurs altérés de sang, que n'ont jamais pu émouvoir ni les larmes de l'innocence, ni les cris de l'humanité. Retirez-vous, brigands infâmes, lâches meurtriers, laissez-moi, laissez-moi mourir». Et à ces mots, arrachant l'appareil de sa plaie, il la déchira de ses mains.

Pizarre le trouva baigné dans son sang; & les Castillans indignés s'éloignèrent à son approche. Alonzo lui tendit les mains, leva les yeux au ciel, comme pour implorer le

pardon de ſa violence, & rendit le dernier ſoupir.

A l'inſtant, Gonzale Pizarre vint parler en ſecret au Général. « Que fais-tu là ? lui dit-il. On conſpire, on va ſe révolter, & nommer un Chef à ta place. Parois, diſſipe ce complot, calme & ramène les eſprits, ou nous ſommes perdus ».

Pizarre vit les deux écueils qu'il falloit éviter dans ce pas dangereux, la violence & la foibleſſe. Il ſe montra aux portes du palais, y fit aſſembler ſes ſoldats, & portant ſur le front une triſteſſe majeſtueuſe, il leur dit : « Caſtillans, vous venez d'égorger un Peuple innocent & paiſible, qui ſe livroit à vous, qui vous combloit de biens, qui révéroit en vous ſes hôtes, & qui, renonçant à ſon culte, ne demandoit qu'à s'éclairer, pour embraſſer le culte & la loi des Chrétiens. Son Roi lui avoit interdit toute hoſtilité envers vous. Loin d'en commettre aucune, il s'eſt vu maſſacrer ſans avoir tiré une flèche, & avant d'avoir répandu une goutte de votre ſang. Il eſt couché ſur la pouſſière, à la face du ciel, du ciel, votre juge & le ſien. Le maſſacre de vingt mille hommes, fût-ce vingt

mille criminels, ſeroit affreux à voir; combien plus il doit l'être, quand ce ſont vingt mille innocens! Leur Roi vous demande pour eux la ſépulture. Accordez-leur cette marque d'humanité; on ne la refuſe pas même à ſes plus cruels ennemis ».

Au lieu des plaintes, des reproches, des menaces qu'on attendoit d'un Chef juſtement irrité, ce langage ſi modéré fit une impreſſion profonde. Les ſoldats répondirent qu'ils ne refuſoient pas d'enſevelir les morts, ſi ce qui reſtoit d'Indiens dans les villages d'alentour vouloient s'y employer avec eux. « Ils vous aideront, dit Pizarre: demain, dans ces plaines ſanglantes, ils ſeront aſſemblés au point du jour. Allez vous repoſer: vous devez être fatigués de meurtre ».

Dès ce moment, tous les eſprits, frappés de ce tableau funèbre, ſe ſentirent glacés d'horreur. La nature inſenſiblement reprit ſes droits; & le remords ſe ſaiſit du cœur des coupables.

Il ne reſtoit dans les villages que des vieillards, des femmes, des enfans. Pizarre leur fit commander de venir, dès l'aube du jour, aider à inhumer les morts. Tous ces

malheureux obéirent. Dès que la lumière naiſſante put éclairer les travaux de la ſépulture, les Caſtillans virent ces femmes, ces enfans, ces vieillards, conſternés & tremblans, ſe rendre à ce triſte devoir. Leur douleur profonde & muette, leur pâleur, leur abattement portèrent la compaſſion dans les ames les plus farouches. Mais lorſque leurs yeux reconnurent, dans la foule des morts, ceux qui leur étoient chers, qu'on les vit ſe jeter, avec des cris perçans, ſur ces corps ſanglans & glacés, les ſerrer dans leurs bras, les arroſer de leurs larmes, coller leurs bouches ſanglotantes, tantôt ſur les lèvres livides, tantôt ſur la plaie entr'ouverte d'un époux, d'un père ou d'un fils; les meurtriers ne purent ſoutenir ce ſpectacle, ſans jeter eux-mêmes des cris de douleur & de repentir. L'aſſaſſin du père embraſſoit les enfans; des mains trempées dans le ſang du fils & de l'époux, retiroient l'épouſe & la mère de la foſſe où elles vouloient s'enſevelir avec eux. C'eſt ainſi que fut varié, durant ce jour lamentable, le long ſupplice du remords.

De retour à Caſſamalca, les Caſtillans, le front baiſſé, les yeux attachés à la terre, le

cœur

cœur abattu & flétri, ſe préſentent devant Pizarre. « En eſt-ce fait? demanda-t-il, & cette malheureuſe terre a-t-elle caché dans ſon ſein juſqu'aux traces de nos fureurs? — Oui, c'en eſt fait. — Eh bien, reprit le Général, hommes inſenſés & cruels; vous l'avez donc vu ce carnage dont la nature a dû frémir? C'eſt vous qui l'avez fait. » Mais non, s'écria-t-il, ce crime abominable, le plus noir & le plus atroce qu'ait jamais inſpiré la rage des enfers, ce n'eſt pas vous que j'en accuſe; en voilà l'exécrable auteur. C'eſt lui, c'eſt ce tigre affamé, cette ame hypocrite & féroce, c'eſt Valverde, qui, par vos mains, a verſé des torrens de ſang. Apprenez qu'au moment qu'il vous croit vengeance au nom d'un Dieu qu'on outrageoit, diſoit-il; ce Peuple & ſon Roi l'adoroient avec nous, ce Dieu, & treſſailloient en écoutant les merveilles de ſa puiſſance. Je vous le jure, & j'en atteſte ces Guerriers qui m'accompagnoient. Ils ont entendu quel hommage lui rendoit le vertueux Prince que ce fourbe a calomnié. Chargez-le donc, ſeul des forfaits dont ſon impoſture eſt la cauſe; &, comme une victime impure, qu'il aille, loin de

nous, dans quelque île déserte, expiet, s'il le peut, vingt mille assassinats dont le traître a souillé vos mains. Que les vautours & les vipères rongent ce cœur dénaturé, ce cœur digne de les nourrir ».

Valverde alors voulut parler & se défendre. « Misérable ! lui dit Pizarre en le saisissant avec force & en le traînant à ses pieds, viens, parle, & dis si tu espérois qu'un Roi qui ne t'a jamais vu, comprît ce que toi-même tu ne saurois comprendre, & que, sur ta parole, il crût aveuglément ce qui confondoit sa raison. Ton livre étoit sacré pour toi ; mais comment auroit-il pu l'être pour celui qui ne sait, ni quel est, ni d'où vient, ni ce que renferme ce livre ? Il le laisse tomber ; & pour cet accident, hélas ! peut-être involontaire, tu fais égorger tout un Peuple ! & je t'entends, au milieu du carnage, crier, qu'il n'en échappe aucun ! Va, monstre, je te laisse, pour ton supplice, une vie odieuse ; mais va la traîner loin de nous, en horreur au ciel, à la terre, & à toi-même, s'il te reste un cœur capable de remords ». A ces mots, prononcés du ton d'un juge inexorable, les plus hardis des amis de Valverde n'osèrent

prendre ſa défenſe. On le ſaiſit pâle & tremblant; & l'ordre à l'inſtant fut donné pour s'en délivrer à jamais.

« Enfin, reprit le Général, nous voilà rendus à nous-mêmes; & la raiſon, l'humanité, la gloire, vont préſider à nos conſeils. Le Roi demande à payer ſa rançon; & vous ſerez épouvantés du monceau d'or qu'il offre de faire accumuler dans la priſon qui le renferme. Caſtillans, je vous l'ai promis: vos vaiſſeaux s'en retourneront chargés de richeſſes immenſes. Mais, au nom du Dieu qui nous juge, au nom du Roi que nous ſervons, plus de cruautés: faiſons grâce au moins à des Peuples ſoumis ».

Dès lors on ne fut occupé que des promeſſes d'Ataliba. Ce Roi, conſervant dans les fers une égalité d'ame qui tenoit le milieu entre l'orgueil & la baſſeſſe, commandoit à ſes Peuples du fond de ſa priſon; & ſes Peuples lui obéiſſoient, comme s'il eût été ſur le trône. De toutes parts on les voyoit arriver à Caſſamalca, les uns courbés ſous le poids de l'or dont ils avoient dépouillé les palais & les temples; les autres, portant dans leurs mains les grains de ce métal qu'ils

avoient amaſſés, & dont leurs femmes & leurs enfans ſe paroient aux jours ſolennels. Sur le ſeuil du palais où leur Roi étoit enfermé, ils quittoient leurs ſandales, ils baiſoient la pouſſière à la porte de ſa priſon; & en dépoſant leur fardeau, ils ſe proſternoient à ſes pieds, & ils les arroſoient de larmes. Il ſembloit que le malheur même le leur eût rendu plus ſacré.

On avoit tracé une ligne à la hauteur des murs où devoit s'élever le monceau d'or qu'il avoit promis; & quelque amas qu'on en eût fait, il s'en falloit encore que l'eſpace ne fût comblé. Le Roi s'aperçut des murmures que l'avarice impatiente laiſſoit échapper devant lui. Il repréſenta qu'il étoit impoſſible de faire plus de diligence; que l'éloignement de Cuſco (*a*) étoit la cauſe inévitable des lenteurs dont on ſe plaignoit; mais que cette ville avoit ſeule de quoi acquitter ſa promeſſe. On y envoya deux Caſtillans (*b*), pour ſavoir s'il en impoſoit; & ce fut dans cet intervalle qu'une révolution funeſte acheva

(*a*) Deux cent cinquante lieues.

(*b*) Soto, & Pierre de Varco.

de précipiter les Indiens dans le malheur, & les Caſtillans dans le crime.

CHAPITRE LI.

ALMAGRE, avec de nouvelles forces, venoit de Panama au ſecours de Pizarre. En débarquant (*a*), il avoit appris le déſaſtre des Indiens, & tels qu'on voit les reſtes d'une meute affamée, au ſon du cor qui leur annonce que le cerf eſt aux abois, oublier la fatigue & redoubler leur courſe, haletans de joie & d'ardeur; tels, pour avoir part à la proie, Almagre & ſes compagnons s'avançoient vers Caſſamalca. Sur ſa route, il rencontre ce ſcarbe fanatique, Valverde, qu'une ſûre eſcorte remmenoit au port de Rimac. L'état où il le voyoit réduit excita ſa compaſſion; & il lui demanda quel crime avoit pu cauſer ſa diſgrâce. « Le zèle qui fait les martyrs », répondit le perfide avec cet air ſimple & tranquille qui annonce la paix du

(*a*) A *Puerto viejo*. Vieux port.

cœur. Il ajouta que ſi Almagre vouloit l'entendre, il le prenoit pour juge, bien ſûr d'être innocent & même louable à ſes yeux.

Impatient d'en tirer des lumières utiles à ſes intérêts, Almagre demanda, & il obtint ſans peine qu'on permît à ce malheureux de lui parler un moment ſans témoins; & tandis que l'eſcorte & la nouvelle troupe ſe livroient à la joie de ſe trouver enſemble dans un pays dont la conquête les enrichiroit à jamais, Valverde, aſſis auprès d'Almagre, ſous l'ombrage d'un vieux cyprès, lui communiquoit en ces mots le poiſon des furies dont lui-même il étoit rempli.

« Fidèle & généreux ami du plus ambitieux des hommes, ſes ſuccès, & ſa gloire, & ſon élévation, & l'autorité qu'il exerce, & la faveur dont il jouit, il vous doit tout: votre fortune s'eſt épuiſée à lui armer des flottes; votre courage a ſoutenu, a relevé le ſien, que laſſoient les obſtacles & que rebutoit le malheur. Nous vous avons vu, à travers les tempêtes & les écueils, paſſer, repaſſer ſans relâche du port de Panama ſur ces bords dangereux, où, ſans vous, il alloit périr; & par des ſecours imprévus, nous

rendre à tous la vie & l'eſpérance. Sans vous, il n'eût été célèbre que par une imprudence aveugle; ou plutôt il ſeroit encore dans ſa première obſcurité. Vous allez voir quelle reconnoiſſance il réſerve à tant de bienfaits. Il a été à la Cour d'Eſpagne; il a obtenu de l'Empereur les grâces les plus ſignalées, les honneurs les plus éclatans; mais pour qui? pour lui ſeul. Avez-vous vu ſes titres? y êtes-vous ſeulement nommé? A-t-il penſé à demander ſon ami, ſon aſſocié, le créateur de ſa fortune, au moins pour commander ſous lui? Ce n'eſt pas oubli: non, Pizarre ne vous a point oublié, il vous craint. Il veut régner; & un Lieutenant tel que vous eût gêné ſon ambition, & peut-être obſcurci ſa gloire. Apprenez ce qu'il a grand ſoin de dérober à tous les yeux, mais ce que j'ai ſu découvrir. L'étendue de ſa puiſſance, dans ces climats, n'eſt pas ſans bornes; & ſes titres ne lui accordent que la moitié de cet Empire, coupé en deux par l'équateur. La ville impériale, la ſuperbe Cuſco, eſt au-delà de ſes limites; & le premier qui oſeroit lui en diſputer la conquête, y auroit autant de droits que lui. Pizarre l'a prévu; & ſur le vain pré-

texte de la rançon d'un Roi ſon allié, qu'il feint de tenir priſonnier dans les murs de Caſſamalca, il fait enlever de Cuſco tous les tréſors qu'elle renferme. Allez, Almagre, allez le trouver; mais ſur-tout gardez-vous de lui rappeler ni vos bienfaits, ni ſes promeſſes; gardez-vous de prétendre au partage de l'or qu'il fait accumuler: c'eſt la rançon d'un Indien que, ſans vous, on a fait captif: vous n'avez point droit au partage; & Pizarre l'a déclaré ».

A ces mots, l'orgueil & l'envie s'allumèrent dans le cœur d'Almagre. Mais il feignit de douter encore que ſon ami pût être ingrat. « Comment ne trahiroit-il pas l'amitié, la reconnoiſſance? reprit le fourbe; il trahit bien ſon Roi, ſa patrie, & ſon Dieu ». Alors il répéta toutes les calomnies dont il avoit chargé le Héros Caſtillan. « Et ſavez-vous, ajouta-t-il, quel eſt ce Roi, l'ami, l'allié de Pizarre? Un uſurpateur, un perfide qui a fait égorger ſans pitié toute la race des Incas, qui s'eſt baigné dans le ſang des Peuples de Cuſco, a chaſſé ſon frère du trône, l'a fait charger de chaînes, & le tient enfermé dans la plus étroite priſon. C'eſt là ce que nous

ont appris les Indiens de ces vallées, qui, ſous le joug d'Ataliba, pleurent le malheur de leur Roi. — Et où eſt la priſon de ce Roi? lui demanda l'ambitieux Almagre. — Elle eſt, répond Valverde, dans le fort de Cannare, ville ſituée ſur la route de Quito à Caſſamalca. — Allez, c'eſt aſſez, dit Almagre: rendez-vous au port de Rimac. Vous n'en partirez point, ſans y avoir reçu des marques de reconnoiſſance d'un homme qui hait les ingrats, & qui ne le ſera jamais ».

Almagre, qui, dès ce moment, devint le plus mortel ennemi de Pizarre, vit que la délivrance de l'Inca de Cuſco étoit pour lui un moyen sûr & prompt de ſe faire un parti puiſſant, & d'enlever à ſon rival la plus belle moitié de ſa conquête. Il prit ſa route vers Cannare, où la nouvelle du maſſacre des Indiens avoit répandu la terreur. Il voit les Peuples, à ſon approche, s'enfuir épouvantés; il attaque le fort; & menace de ravager, d'exterminer tout ſans pitié, ſi l'on refuſe, à l'inſtant même, de lui livrer l'Inca, Roi de Cuſco, qu'il prend, dit-il, ſous ſa défenſe.

Quoique réduit au déſeſpoir, l'intrépide

Corambé répond avec fierté, qu'Ataliba reſpire encore, & qu'il n'obéira qu'à lui.

Alors on fit tonner l'artillerie, & les portes de la citadelle commencèrent à s'ébranler. A ce bruit, à l'effroi qu'il répand dans les murs, le farouche Huaſcar s'écrie, tranſporté de joie & de rage: « Les voilà, mes vengeurs! Qu'il meure, au prix de ma couronne, qu'il meure, le perfide, le ſanguinaire Ataliba ». Corambé l'entendit; & rendu furieux par l'excès du malheur: « Toi, qui préfères, lui dit-il, l'oppreſſion de ces brigands à l'amitié de ton frère, & la ruine de ton pays à la paix qui l'auroit ſauvé, cruel, tu ne jouiras point de ton implacable vengeance ». A ces mots, de la hache dont il étoit armé, il lui porta le coup mortel.

A peine il eut frappé, que, voyant Huaſcar ſe débattre à ſes pieds & ſe rouler dans une ſanglante pouſſière, il s'effraya du crime qu'il venoit de commettre. Eperdu, égaré, il s'éloigne, il commande à ſes Indiens de le ſuivre, & ſe jette en déſeſpéré dans le bataillon ennemi. Il fut bientôt percé de coups; mais, en cherchant la mort, il s'ouvrit un paſſage; & le plus grand nombre

des siens put s'échapper. Quelques-uns furent pris vivans.

Almagre, impatient d'enlever Huascar, se jetta dans le fort; il y trouva ce Roi massacré, baigné dans son sang, luttant contre une mort cruelle, & qui, par des rugissemens de douleur & de rage, lui demandoit vengeance. Il le vit expirer; il en fut outré de douleur; & perdant l'espérance de diviser l'Empire, il résolut, dès ce moment, d'ôter à son rival l'appui d'Ataliba, l'appui d'un Roi qui, dans les fers, commandoit encore à ses Peuples. Il fit donc enlever & porter à sa suite le corps de l'Inca de Cusco, & se rendit à Cassamalca.

Pizarre le reçut avec l'empressement de l'amitié reconnoissante. Mais à ce mouvement de joie succède un mouvement d'horreur, lorsqu'au milieu des Castillans, aux yeux d'Ataliba lui-même, Almagre fait lever le voile qui couvre le corps d'Huascar. « Le reconnois-tu » ? lui dit-il du ton d'un juge menaçant. Ataliba regarde; il frémit, il recule épouvanté; & jetant un cri de douleur: « O mon frère! dit-il, le glaive impitoyable n'a donc rien épargné! ils mas-

ſacrent les Rois »! A ces mots, ſoit tendreſſe, ſoit retour ſur lui-même & preſſentiment de ſon ſort, il ne peut retenir ſes larmes; les ſanglots lui étouffent la voix. « Tu le pleures, lui dit Almagre, après l'avoir aſſaſſiné! — Moi! — Toi-même, perfide, & par la main d'un traître, qui, pourſuivi par les remords, eſt venu tomber ſous nos coups. Pizarre, ajouta-t-il, vous l'avez oublié, ce Roi, dont les ſujets fidèles étoient venus juſqu'à Tumbès vous implorer; & cependant ſon ennemi, le meurtrier de ſa famille & de ſes Peuples, du fond de ſa priſon, l'a fait aſſaſſiner. J'ai ſu le danger qu'il couroit, & j'ai volé à ſa défenſe. Je n'ai fait que hâter ſa perte; & le barbare Ataliba n'a été que trop bien ſervi ».

« O céleſte juſtice! s'écrie Ataliba, révolté de ſe voir chargé d'un parricide. Moi! l'aſſaſſin d'un frère! Ah! cruels! c'eſt à vous que ſont réſervés ces grands crimes. C'eſt pour vous que rien n'eſt ſacré. Il ne vous manquoit plus que ce dernier trait de noirceur. Vous m'avez lâchement trompé; vous m'avez attiré dans un piége effroyable; vous avez violé la bonne foi, la paix, l'hoſpitalité,

l'amitié, tout ce qu'il y a de plus ſaint, même parmi les plus cruels des hommes; vous avez égorgé mes Peuples; vous m'avez chargé de liens; vous avez mis à prix ma liberté, mes jours: n'en eſt-ce point aſſez? Ni les pleurs, ni le ſang, ni l'or, rien n'aſſouvit donc votre rage! Pour me porter un coup plus cruel que la mort, vous m'accuſez d'un parricide! Eh, grand Dieu! que vous ai-je fait, que du bien, dans le moment même que vous nous accabliez de maux? Que me demandez-vous encore? Eſt-ce mon ſang que vous voulez? Il eſt à vous. Trempez-y vos mains, j'y conſens; mais qu'avez-vous beſoin de me trouver coupable? Je ſuis foible, je ſuis enchaîné, ſans défenſe, abandonné du monde entier; nous n'avons que le ciel pour juge; & le ciel me laiſſe accabler. Frappez. Vous n'avez ni témoins ni vengeurs à craindre. Frappez. Terminez mes malheurs; mais épargnez mon innocence. Percez ce cœur, ſans l'outrager».

Ces mots, entrecoupés de larmes, avoient ému les Caſtillans, lorſqu'Almagre fit avancer les Indiens qu'on avoit pris, & qui atteſtoient le parricide. Ces malheureux trembloient;

ils gardoient le silence; ils ne savoient s'ils devoient dire ou taire ce qu'ils avoient vu: mais, forcés par leur Roi lui-même de parler sans déguisement; ils avouèrent que leur Chef, le Lieutenant d'Ataliba & le gardien d'Huascar, se voyant pressé de le rendre, l'avoit tué de sa main. Il n'en fallut pas davantage; & la calomnie, appuyée des apparences d'un complot, fit croire ce qu'elle voulut. Intimidés par les menaces, ces mêmes Indiens laissèrent échapper quelques mots que l'on expliqua dans le sens le plus odieux; & d'un soupçon d'intelligence entre les Indiens de Cannare & leur Roi, on fit une preuve formelle de la plus noire trahison. Ataliba fut convaincu, dans l'esprit de la multitude, d'avoir conspiré sourdement contre les Castillans eux-mêmes; & cent voix s'élevèrent pour demander sa mort.

Pizarre, qui voyoit, à travers ces nuages, l'innocence d'Ataliba, eut encore, avec ses amis, le courage de le défendre; mais la haîne & l'envie en prirent avantage pour réveiller dans les esprits les soupçons que Valverde avoit déjà fait naître; & dans ce zèle généreux, on crut voir l'intérêt se dé-

céler lui-même, & l'ambition ſe trahir. A la tête des factieux étoit Alfonce de Requelme (*a*), fanatique ſombre & farouche, de meilleure foi que Valverde, mais non moins violent que lui. Almagre, plus diſſimulé, ne ſe déclaroit pas de même. Il gémiſſoit avec Pizarre du trouble qu'il avoit cauſé, & ſe reprochoit, diſoit-il, une imprudence malheureuſe. Mais Pizarre, à travers ſa diſſimulation, s'aperçut trop bien que le fourbe triomphoit au fond de ſon cœur.

Cependant le trouble, en croiſſant, alloit allumer la diſcorde. Ataliba lui-même en excitoit les feux par la fierté de ſa défenſe & l'amertume des reproches dont il accabloit ſes tyrans. Cruellement bleſſé, ſon cœur avoit repris le reſſort que donne au courage l'injure portée à l'excès. Il n'écoutoit plus ſes amis, qui l'exhortoient à la patience. « Ah! j'ai trop ſouffert, diſoit-il; & pourquoi diſſimulerois-je? Si la douceur pouvoit toucher ces cœurs farouches, ne ſeroient-ils pas amollis? Pizarre, ils veulent que je meure, ils veulent perdre ton ami: je le vois.

(*a*) Tréſorier pour l'Empereur.

Mais il eſt indigne de la vertu calomniée de baiſſer un front ſuppliant ».

Trop foible, au milieu d'une troupe de factieux déterminés, pour impoſer par la menace, Pizarre ſe faiſoit violence à lui-même; & ſemblable au Pilote ſurpris par la tempête dans un détroit ſemé d'écueils, tantôt cédant, tantôt réſiſtant à l'orage, il évitoit de ſe briſer. La hauteur ferme & courageuſe d'Ataliba, & plus encore l'imprudente chaleur dont le jeune Fernand embraſſoit la défenſe de ce malheureux Prince, ne faiſoient qu'aigrir les eſprits. Pizarre commença par éloigner Fernand. Ce fut lui qu'il choiſit pour aller en Eſpagne porter la rançon de l'Inca. Le partage en fut annoncé; & il fallut ſavoir ſi la troupe d'Almagre ſeroit admiſe à ce partage. Pizarre le propoſe. Une rumeur s'élève; & on déclare hautement que, n'ayant pas contribué à la conquête, il n'eſt pas juſte qu'elle en vienne uſurper les fruits.

Almagre vit qu'il alloit perdre ſes nouveaux partiſans, s'il diſputoit la proie. « Diſſimulons, dit-il aux ſiens; car c'eſt un piége qu'on nous tend ». Auſſi-tôt il prit la parole, & dit qu'ils venoient partager des travaux,

non pas des dépouilles, & que dans un pays immenſe où germoit l'or, l'or ne méritoit pas de diviſer des hommes que l'eſtime, l'honneur, le devoir uniſſoient. Le perfide, avec ce langage, eut l'art de tout pacifier. Il s'attacha de plus en plus, par ſa modération feinte, un parti nombreux & puiſſant; & Pizarre, perdant l'eſpoir de l'affoiblir, chercha, mais inutilement, à le gagner par des largeſſes (*a*). Il fit peſer l'or & l'argent qu'on avoit entaſſés, il les diſtribua; ſon armée en fut enrichie. La part (*b*) qu'il avoit réſervée à l'Empereur, fut envoyée au port où Fernand devoit s'embarquer; & Fernand, preſſé de s'y rendre, vint, la triſteſſe dans l'ame, prendre congé d'Ataliba.

Il avoit conçu pour l'Inca cette amitié noble & tendre que la vertu dans le malheur inſpire aux ames généreuſes: doux appui que le ciel ménage quelquefois à l'homme

(*a*) Zarate aſſure que Pizarre fit donner à chacun des Eſpagnols qui accompagnoient Almagre, mille *peſos* d'or, ou vingt marcs. Benzoni dit *cinq cents ducats aux uns, & à d'autres mille. A tal cinquecento, e a tal mille ducati.*

(*b*) Le quint.

juſte qu'on opprime, pour l'aider à porter le poids de l'accablante adverſité. « Je viens te dire adieu; l'on m'envoie en Eſpagne: mon devoir m'éloigne de toi, lui dit-il; mais j'emporte avec moi l'eſpérance de te ſervir, de te revoir, libre, juſtifié, rétabli ſur le trône, & d'y embraſſer un Héros que j'ai reſpecté dans les fers. — Ah! généreux ami! lui dit Ataliba en l'enveloppant dans ſes chaînes & en le ſerrant dans ſes bras, vous me quittez! je ſuis perdu. — Eh quoi! lui dit Fernand, mes frères, nos amis! — Ils n'auront pas votre courage; & Pizarre, pour me ſauver, ne s'expoſera pas à ſe perdre avec moi. Voyez, ajouta-t-il, cet homme arrogant & ſuperbe, qui paroît engraiſſé de ſang (c'étoit Alfonce de Requelme), & cet autre qui d'un œil morne nous obſerve (c'étoit Almagre); ils n'attendent que votre abſence pour me faire périr. Nous ne nous verrons plus. Adieu, pour la dernière fois ».

CHAPITRE LII.

Après de ſi triſtes adieux, Fernand ſe rendit à Rimac. Il y trouva l'implacable Valverde, qui, ſous les dehors d'une humilité volontaire, déguiſoit ſa honte & ſa rage. Il parut aux yeux de Fernand. « Trop de zèle a pu m'égarer, lui dit-il; je dois expier tous les maux dont je ſuis la cauſe; & quand vous m'aurez expoſé, dans une île déſerte, aux animaux voraces, je ne ſerai pas trop puni. Que le ciel me donne la force d'expirer ſans me plaindre; & je vous bénirai. Mais ſi cette force me manque, & ſi le déſeſpoir ſe ſaiſit de mon ame, elle eſt perdue. Ah! laiſſez-moi la ſauver par la pénitence. Qu'avez-vous à craindre de moi? Proſcrit, abandonné, quand je ſerois méchant, j'ai perdu le pouvoir de nuire. La grâce que j'implore eſt d'expier mon crime par les plus pénibles travaux; d'aller parmi les Indiens les plus ſauvages de ces bords, répandre au moins quelque lumière, quelque ſemence de la Foi. Je ne veux

que mourir martyr ». A ces mots, de perfides larmes couloient de ſes yeux hypocrites.

Le jeune homme, ſimple & crédule, comme tous les cœurs généreux, ſe laiſſa toucher & ſéduire. Il lui rendit la liberté; & le tigre, en rompant ſa chaîne, frémit de joie & de fureur.

Les richeſſes prodigieuſes que l'on venoit de partager n'étoient qu'une foible partie de la rançon d'Ataliba (*a*). Pour remplir ſa promeſſe, on alloit enlever cet amas incroyable d'or que la floriſſante Cuſco avoit vu, pendant onze règnes, s'accumuler dans les palais des Rois & dans le temple du Soleil. Almagre en frémiſſoit de rage. Cette ville ſuperbe, ſur laquelle eſt fondée ſon eſpérance ambitieuſe, ſera ruinée à jamais; & quand la rançon de l'Inca n'épuiſeroit pas ces richeſſes, Pizarre en diſpoſeroit ſeul, tant que ce Roi ſeroit vivant. Ce fut là le grand intérêt qui fit ſolliciter ſa perte, & la preſſer avec ardeur.

D'abord, par de feintes promeſſes d'uſer d'indulgence envers lui, on voulut l'engager

(*a*) La cinquième partie.

à faire l'aveu de ſon crime, pour en obtenir le pardon. Mais ce malheureux Prince conſervant dans ſes fers la noble fierté de ſon ſang : « C'eſt aux criminels qu'on pardonne, dit-il ; & je ſuis innocent ». On lui parla de la clémence du Prince au nom duquel on alloit le juger. « Il en aura beſoin, dit-il, pour pardonner ma mort à mes accuſateurs ; mais envers un Roi ſon égal, qui ne l'a jamais offenſé, ſa clémence lui eſt inutile. Qu'il ſoit juſte ; & je ne crains rien ».

A des eſprits frappés de la perſuaſion que ſon crime étoit manifeſte, cet orgueil parut révoltant. On s'écria qu'il fût jugé, puiſqu'il avoit l'audace de demander à l'être ; & ce fut alors que Pizarre fit les plus généreux efforts pour le ſauver. Il expoſa que le Conſeil établi dans ſon camp n'étoit pas fait pour juger les Rois ; qu'un Lieutenant d'Atabiba avoit pu croire le ſervir, en ſe chargeant, pour lui, d'un parricide, ſans que ce Prince en fût inſtruit, ſans qu'il y eût donné ſon aveu ; qu'on avoit pu de même, à ſon inſçu, vouloir tenter ſa délivrance, & que, loin d'être criminel, ce zèle étoit juſte & louable ; que la conduite de l'Inca, pleine de dignité, de

candeur, de droiture, ne laiſſoit aucune apparence aux ſoupçons qui l'avoient noirci; mais que, fût-il coupable, c'étoit à l'Empereur qu'il étoit réſervé de lui donner des juges, & qu'il réclamoit en ſon nom ce privilège auguſte & ſaint. Il ajouta, que dans ſes lettres à l'Empereur, il l'informoit de tout ce qui s'étoit paſſé; qu'il lui déféroit cette cauſe; qu'il attendroit ſa volonté, & que tout ſeroit ſuſpendu juſqu'au retour de Fernand.

Requelme alors prit la parole. « Vous allez informer l'Empereur, lui dit-il; & de quoi? de votre opinion, ſans doute, & de celle d'un petit nombre de vos amis, qui, comme vous, ont pu ſe laiſſer abuſer? Eſt-ce donc ainſi, Pizarre, que doit s'inſtruire une ſi grande cauſe? Et moi, je demande que le Conſeil entende & juge Ataliba, & que le procès, revêtu de l'authenticité des lois, ſoit déféré au tribunal ſuprême, où ſera décidé le ſort de cet uſurpateur, que vous appelez Roi ».

Cet avis parut ſage & modéré au plus grand nombre; & Pizarre, voyant que ſes amis eux-mêmes penchoient à le ſuivre, y

céda. Mais comme il avoit éprouvé que la nature avoit encore des droits ſur les cœurs qu'il vouloit fléchir, il penſa qu'il falloit d'abord les émouvoir; & ſous un prétexte apparent de prudence & de ſûreté, il fit venir de Riobamba la famille du Roi captif, pour les raſſembler tous dans la même priſon.

Ce fut un ſpectacle, en effet, bien digne de compaſſion, que de voir ces enfans, ces femmes arriver, chargés de liens, au palais de Caſſamalca. L'innocence dans le malheur eſt toujours ſi intéreſſante! Mais lorſque, ſur le front des malheureux, il reſte quelque trace de gloire, & qu'on voit dans l'abaiſſement les objets de l'hommage & de la vénération des mortels, le malheur paroît plus injuſte; parce qu'il eſt plus accablant. Auſſi la première impreſſion de la pitié, à cette vue, fut-elle ſenſible & profonde dans l'eſprit de la multitude.

On les voyoit ces illuſtres captifs, triſtes, abattus, gémiſſans, les yeux baiſſés & pleins de larmes; on les voyoit s'avancer à pas lents dans ces campagnes déſolées & toutes fumantes encore du ſang qu'on y avoit répandu. La compagne d'Aciloé, Cora, ne pleuroit

point: une pâleur mortelle étoit répandue sur son visage; & le feu sombre & dévorant dont ses yeux étoient allumés, avoit tari la source de ses larmes. Ses regards, tantôt fixes & tantôt égarés, cherchoient, dans ces plaines funèbres, l'ombre errante de son époux. « Où est il mort? en quel lieu repose mon cher Alonzo? disoit-elle. En quel lieu s'est fait le carnage de ceux qui gardoient notre Roi »? Un Indien lui répondit: « Vous y touchez. C'est là, dans ce lieu même, qu'étoit le trône de l'Inca; c'est là qu'autour de lui tous ses amis sont morts; c'est là qu'ils sont ensevelis. Alonzo étoit à leur tête; & cette petite éminence que vous voyez, c'est son tombeau ». A ces mots, qui percent le cœur de la tendre épouse d'Alonzo, un cri déchirant part du fond de ses entrailles. Elle se précipite, elle tombe égarée sur cette terre humide encore, que l'herbe n'avoit pas couverte; elle l'embrasse avec l'amour dont elle eût embrassé le corps de son époux; elle résiste au soin qu'on prend de l'arracher de ce tombeau; & lorsqu'on veut lui faire violence, il semble, à ses cris douloureux, qu'on va lui déchirer le cœur. Enfin l'excès de la douleur

rompant

rompant les nœuds dont la nature retenoit encore dans ſes flancs le fruit d'un malheureux amour, elle expire en devenant mère. Mais cet accès de déſeſpoir n'a pas été mortel pour elle ſeule; & l'enfant qu'elle a mis au monde en eſt frappé. Il s'éteint, ſans ouvrir les yeux à la lumière, ſans avoir ſenti ſes malheurs.

La conſtance d'Ataliba avoit, juſques-là, dédaigné d'adoucir ſes perſécuteurs; mais cette ame, que l'infortune avoit élevée, affermie, & dont la tranquille fierté défioit les revers, s'abattit tout à coup, lorſque, dans ſa priſon, il vit ſes femmes, ſes enfans, chargés de chaînes comme lui, ſe jeter dans ſes bras, tomber en foule à ſes genoux. Il ſe trouble, ſes yeux ſe rempliſſent de larmes; il reçoit dans ſon ſein, avec une douleur profonde, ſes épouſes & ſes enfans; il mêle ſes ſoupirs à leur plainte; il oublie que ſa foibleſſe a pour témoins ſes ennemis; ou plutôt il ne rougit point de ſe montrer époux & père.

Pizarre, obſervant dans les yeux de ſes compagnons attendris la même compaſſion qu'il éprouvoit lui-même, s'en applaudit, & d'autant plus, qu'il voyoit auſſi tomber l'orgueil d'Ataliba; mais, pour donner à ſon

courage le temps de s'amollir encore, il ordonna qu'on le laissât seul avec ses femmes & ses enfans.

Ce fut alors que la nature abandonnée à elle-même donna un libre cours à tous les mouvemens de la douleur & de l'amour. Baigné d'un déluge de larmes, Ataliba voit ses enfans l'environner, baiser ses chaînes, demander quel mal ils ont fait, quel est le crime de leurs mères, & si c'est pour mourir ensemble qu'on les a réunis? Tendre époux & bon père, il jette un regard languissant sur sa famille désolée; & son cœur oppressé de douleur, de pitié, de crainte, ne répond que par des sanglots.

CHAPITRE LIII.

Le jour fatal arrive, & le Conseil est assemblé. Il étoit formé des plus anciens & des plus élevés en grade parmi les guerriers Castillans. Pizarre y présidoit; mais Almagre & Requelme étoient assis à ses côtés. Un silence terrible régnoit dans l'assemblée. On fait

paroître Ataliba, on l'interroge; & il répond avec cette noble candeur qui accompagne l'innocence. On lui rappelle le massacre de la famille des Incas; on lui oppose les témoins du meurtre du Roi de Cusco, & du projet formé pour l'enlever lui-même du palais de Cassamalca. La vérité fait sa défense. Il leur expose en peu de mots la cause & les malheurs de la guerre civile; ce qu'il a fait pour désarmer l'inflexible orgueil de son frère; ce qu'il a fait pour l'appaiser, même depuis qu'il l'a vaincu. « Si j'avois pu vouloir sa mort, dit-il, c'est lorsqu'il soulevoit ses Peuples contre moi, & que du fond de sa prison, il rallumoit les feux d'une guerre impie & funeste; c'est alors que ce crime, utile à ma grandeur & au repos de cet empire, auroit dû me tenter. Je n'ai point méconnu mon sang, je n'ai point voulu le répandre; & si, dans les combats, sans moi, loin de moi, malgré moi, l'aveugle ardeur de mes soldats n'a rien épargné, c'est le crime de celui qui, pour ma défense, m'a forcé de leur mettre les armes à la main. Castillans, ma victoire m'a couté plus de larmes que tous les malheurs que j'éprouve

ne m'en feront jamais verſer. Voyez, pourſuivit-il, ſi j'ai rendu mon règne odieux à mes Peuples. Je ſuis tombé du trône; mon ſceptre eſt briſé; tous mes amis ſont morts; je ſuis ſeul dans les chaînes, avec des femmes & des enfans; on n'a plus rien à craindre, à eſpérer de moi. C'eſt là, c'eſt dans l'extrémité du malheur & de la foibleſſe, qu'on peut diſcerner un bon Roi d'avec un tyran; c'eſt alors qu'éclate la haîne publique, ou que ſe ſignale l'amour. Voyez donc ce que j'ai laiſſé dans les cœurs, & ſi c'eſt ainſi qu'on traite un méchant, un coupable. Ce reſpect ſi tendre & ſi pur, cette fidélité conſtante, cette obéiſſance à la fois ſi profonde & ſi volontaire, enfin cet amour de mes Peuples envers un malheureux captif; voilà mes témoignages contre la calomnie; & je vous demande à vous-mêmes ſi ce triomphe eſt réſervé pour le crime ou pour la vertu? Ce moment, juge de ma vie, eſt ſous vos yeux; & j'en appelle à lui. Non, quoi que l'on vous diſe, vous ne croirez jamais que celui qui de ſa priſon, dans l'indigne état où je ſuis, fait encore adorer ſa volonté ſans force, & voit ſes Peuples proſternés venir, en lui

obéiſſant, arroſer ſes chaînes de larmes, ait été, ſur le trône, injuſte & ſanguinaire. Vous m'avez connu dans les fers tel que l'on m'a vu ſur le trône, ſimple & vrai, ſenſible à l'injure, mais plus ſenſible à l'amitié. On m'accuſe d'avoir tenté ma délivrance & voulu ſoulever mes Peuples contre vous! Je n'en ai pas eu la penſée; mais, ſi je l'avois eue, m'en feriez-vous un crime? Regardez ces plaines ſanglantes; voyez les chaînes dont vous avez flétri les mains innocentes d'un Roi; & jugez ſi, pour me ſauver, tout n'eût pas été légitime. Ah! vous n'avez que trop juſtifié vous-mêmes ce que le déſeſpoir auroit pu m'inſpirer. Cependant j'atteſte le ciel que Pizarre m'ayant donné ſa parole & la vôtre de m'accorder la vie, de me rendre la liberté, de faire épargner ma famille, & de laiſſer en paix le reſte de mes Peuples infortunés, j'ai mis en lui mon eſpérance, & ne me ſuis plus occupé qu'à faire amaſſer l'or promis pour ma rançon. Mon Dieu, qui ſans doute eſt le vôtre, lit dans mon cœur, & m'eſt témoin que je vous dis la vérité. Mais ſi c'eſt peu de l'innocence pour vous toucher, voyez mes malheurs. Je ſuis père,

je ſuis époux, & je ſuis Roi. Jugez des peines de mon cœur. Vous m'avez voulu voir ſuppliant; je le ſuis, & j'apporte à vos pieds les larmes de mes Peuples, de mes foibles enfans, de leurs ſenſibles mères. Ceux-là du moins ſont innocens ».

Ce langage ſimple & touchant attendrit quelques-uns des juges; & Pizarre ne douta point qu'il ne lès eût perſuadés. On fit ſortir Ataliba; & les juges s'étant levés, on recueillit les voix... Quelle fut la ſurpriſe de Pizarre & de ſes amis, en entendant que le plus grand nombre opinoit à la mort! Auſſitôt ils réclament contre cette ſentence inique, & ils rappellent au Conſeil la parole qu'il a donnée de renvoyer la cauſe, après l'avoir inſtruite, au tribunal de l'Empereur. Requelme l'avoit propoſé; tout le Conſeil y avoit ſouſcrit; aucun n'oſoit déſavouer ce conſentement unanime; & Ataliba condamné avoit du moins l'eſpérance de paſſer en Eſpagne, & d'y être entendu & jugé par un Roi. Mais la noire furie qui pourſuivoit ſes jours, n'eut garde de lâcher ſa proie.

Valverde, échappé de ſa chaîne & mis en liberté, revient, la rage au fond du cœur,

ſe déguiſe, & entre, inconnu, au milieu d'une nuit obſcure, dans les murs de Caſſamalca. C'étoit l'heure où Almagre, avec ſes partiſans, formoit ſes complots ténébreux. Le fourbe paroît à leur vue.

« Amis, dit-il, reconnoiſſez la fidélité des promeſſes de celui qui a dit au juſte : *Tu fouleras aux pieds l'aſpic & le lion.* Vous m'avez vu chargé de chaînes, proſcrit, envoyé ſur la flotte pour être abandonné dans quelque île déſerte, où je ſerois la proie des animaux voraces ; me voilà au milieu de vous. Dieu a rompu les piéges du méchant ; il s'eſt joué des conſeils de l'impie ; il a tendu la main au foible, innocent & perſécuté. Mais vous, guerriers, qu'il a choiſis pour défendre ſa cauſe, & qu'il a revêtus de force & de courage pour le venger, que faites-vous ? Vous conſentez que Pizarre envoie en Eſpagne un tyran, ſon ami, votre accuſateur ; celui qui peut, par ſes richeſſes, gagner la Cour & le Conſeil, celui qui, s'il eſt écouté, vous dénoncera tous comme de vils brigands, comme de lâches aſſaſſins, faits pour le meurtre & la rapine, ſans foi, ſans pudeur, ſans pitié, indignes du nom

d'hommes & du nom de Chrétiens! Y penſez-vous? Et de quel droit dérober le crime au ſupplice? Cet uſurpateur, ce tyran, ce parricide eſt convaincu; il eſt jugé; pourquoi ne pas exécuter la ſentence qui le condamne? Qu'il meure; & tout eſt conſommé ».

L'atrocité de ce conſeil étonna les plus intrépides. Mais Valverde, ſans leur donner le temps de balancer: « Il y va, leur dit-il, & de la vie & de l'honneur. Il y va de bien plus, il y va de la gloire de la religion, des intérêts du ciel; & le Dieu vengeur qui m'envoie, vous défend de délibérer. Pizarre dort, tout eſt tranquille; & Requelme, par qui le procès eſt inſtruit, a droit de voir Ataliba, de l'interroger à toute heure; qu'il me faſſe ouvrir la priſon; je ne veux, avec lui & moi, que deux hommes déterminés ».

L'importance du crime en fit diſparoître l'horreur; & par un ſilence coupable on conſentit, en frémiſſant, à ce qu'on n'oſoit approuver. Alors, d'une voix radoucie, Valverde reprit la parole. « En ôtant la vie à un infidèle, dit-il, amis, ne perdons pas de vue le ſoin de ſon ſalut. Je veux, en le pu-

rifiant dans les eaux ſaintes du baptême, lui rendre à lui-même ſa mort précieuſe autant qu'elle eſt juſte, & ſanctifier l'homicide qui nous eſt preſcrit par la loi ».

La famille d'Ataliba, les yeux épuiſés de larmes & le cœur laſſé de ſanglots, dormoit alors autour de lui. Mais ce Prince, agité de funeſtes preſſentimens, n'avoit pu fermer la paupière. Il entend ouvrir ſa priſon. Il voit entrer Requelme, & avec lui trois hommes enveloppés de longs manteaux, qui ne laiſſent voir que leurs yeux, dont le regard lui ſemble atroce. Un mouvement d'effroi le ſaiſit; il ſe lève, & ſurmontant cette foibleſſe, il vient au devant d'eux. « Inca, lui dit Requelme, éloignons-nous: n'éveillons point ces femmes & ces enfans. Il eſt bien juſte que l'innocence repoſe en paix. Ecoutez-nous. Vous êtes jugé, condamné. Le feu ſeroit votre ſupplice, ſuivant la rigueur de la loi. Mais il dépend de vous de vous ſauver des flammes; & cet homme religieux, que vous allez entendre, vient vous en offrir un moyen ».

Le Prince l'écoute, & pâlit. « Je ſais,

dit-il, que le Conſeil a prononcé; mais ne doit-on pas m'envoyer à la Cour d'Eſpagne, & réſerver à votre Roi un droit qui n'appartient qu'à lui? — Croyez-moi, les momens ſont chers, pourſuivit Requelme: écoutez cet homme pieux & ſage, qui s'intéreſſe à vos malheurs ». Valvérde alors prit la parole. « Ne voulez-vous point, lui dit-il, adorer le Dieu des Chrétiens? — Aſſurément, dit le malheureux Prince, ſi ce Dieu, comme on nous l'annonce, eſt un Dieu bienfaiſant, un Dieu puiſſant & juſte, ſi la nature eſt ſon ouvrage, ſi le ſoleil lui-même eſt un de ſes bienfaits, je l'adore avec la nature. Quel ingrat, ou quel inſenſé peut lui refuſer ſon amour? — Et vous déſirez d'être inſtruit, lui demande encore le perfide, des ſaintes vérités qu'il nous a révélées, de connoître ſon culte & de ſuivre ſa loi? — Je le déſire avec ardeur, répond l'Inca; je vous l'ai dit. Impatient d'ouvrir les yeux à la lumière, que l'on m'éclaire; & je croirai. — Grâces au ciel, reprit Valverde, le voilà diſpoſé comme je ſouhaitois. Implorez-le donc à genoux ce Dieu de bonté, de clémence; & recevez l'eau ſalutaire qui régénère ſes enfans ».

L'Inca, d'un esprit humble & d'une volonté docile, s'incline & reçoit à genoux l'eau sainte du baptême. « Le Ciel est ouvert, dit Valverde, & les momens sont précieux ». A l'instant il fait signe à ses deux satellites ; & le lien fatal étouffe les derniers soupirs de l'Inca.

Ce fut par les cris lamentables de ses enfans & de leurs mères, que la nouvelle de sa mort se répandit au lever du jour. Quelques Espagnols en frémirent ; mais la multitude applaudit à l'audace des assassins ; & l'on crut faire assez que de laisser la vie aux enfans & aux femmes de ce malheureux Prince, abandonnés, dès ce moment, à la pitié des Indiens.

Pizarre, indigné, rebuté, las de lutter contre le crime, après avoir chargé de malédictions ces exécrables assassins & leurs partisans fanatiques, se retira dans la ville des Rois (*a*), qui commençoit à s'élever. La licence, le brigandage, la rapacité furieuse, le meurtre & le saccagement furent sans frein ; l'on ne vit plus, sur la surface de ce

(*a*) Lima.

continent, que des peuplades d'Indiens tomber, en fuyant, dans les piéges & sous le fer des Espagnols. Des bords du Mexique arriva ce même Alvarado, cet ami de Cortès, ce fléau des deux Amériques. Rival des nouveaux conquérans, il vint se jeter sur leur proie, & s'assouvir d'or & de sang. Dans toute l'étendue de cet Empire immense, tout fut ravagé, dévasté. Une multitude innombrable d'Indiens fut égorgée; presque tout le reste enchaîné, alla périr dans les creux des mines, & envia mille fois le sort de ceux qu'on avoit massacrés.

Enfin quand ces loups dévorans se furent enivrés du carnage des Indiens, leur rage forcenée se tourna contre eux-mêmes. Le cri du sang d'Ataliba s'étoit élevé jusqu'au ciel. Presque tous ceux qui avoient contribué au crime de sa mort, en portèrent la peine; & tandis que les uns, pris par les Indiens dans des lieux écartés, expiroient sous le nœud fatal, les autres, justes une fois, s'égorgèrent entre eux. L'exécrable Valverde (*a*),

(*a*) Ici la vérité feroit horreur; j'y substitue la justice.

en menant une bande de ces brigands à la pourſuite des Indiens qui s'étoient ſauvés dans les bois, tombe aux mains des Antropophages, & brûlé, déchiré vivant, dévoré par lambeaux avant que d'expirer, il meurt, le blaſphême à la bouche, dans la rage & le déſeſpoir. Parjure & traître (*a*) envers Pizarre, Almagre fut puni du plus honteux ſupplice; & ſa lâcheté mit le comble au juſte opprobre de ſa mort. Pizarre, dont le crime étoit d'avoir ouvert la barrière à tant de forfaits, Pizarre, trahi par les ſiens, mourut aſſaſſiné. Accablé ſous le nombre, il ſuccomba, mais en grand homme qui dédaignoit la vie & qui bravoit la mort. La guerre, après lui, s'alluma entre ſes rivaux & ſes frères. Cuſco, ſaccagée & déſerte, vit ſes plaines jonchées des corps de ſes tyrans. Les flots de l'Ama-

(*a*) Almagre avoit juré de nouveau, ſur une hoſtie conſacrée, de ne rien entreprendre ſur les droits de Pizarre, & ſa promeſſe avoit été énoncée en ces termes: *Seigneur, ſi je viole le ſerment que je fais ici, je veux que tu me confondes & que tu me puniſſes dans mon corps & dans mon ame.* Il fut parjure à ce ſerment.

zone furent rougis du ſang de ceux qu'elle avoit vus déſoler ſes rivages ; & le Fanatiſme, entouré de maſſacres & de débris, aſſis ſur des monceaux de morts, promenant ſes regards ſur de vaſtes ruines, s'applaudit, & loua le ciel d'avoir couronné ſes travaux.

FIN.

ESSAI

SUR

LES ROMANS,

CONSIDÉRÉS DU CÔTÉ MORAL.

LE plus digne objet de la Littérature, le ſeul même qui l'ennobliſſe & qui l'honore, c'eſt ſon utilité morale; & tous les talens de l'eſprit ont ſi bien ſenti que c'étoit là leur gloire, qu'il n'en eſt aucun qui du moins ne veuille paroître y aſpirer.

Demandez à l'Orateur pourquoi il s'exerce avec tant de ſoin dans l'art de plaire & d'émouvoir: il vous dira que c'eſt pour mieux perſuader l'utile, l'honnête & le juſte; & ſans cela le plus habile ne ſeroit guère qu'un parleur oiſeux ou qu'un dangereux charlatan.

Demandez à l'Hiſtorien pourquoi il ſe conſume à découvrir les traces du paſſé, & dans le naufrage des Nations les débris de leur exiſtence: il vous dira que ce ſont des

exemples, des leçons, des avis salutaires qu'il veut transmettre à l'avenir, & sans cela le plus laborieux seroit son tourment d'amuser une curiosité vaine, métier stérile & méprisable, ou de montrer indifféremment les jeux divers de la fortune, & de rendre problématiques, entre le crime & la vertu, l'avantage du choix & les calculs de la prudence, métier perfide & odieux.

Demandez au Poète à quoi bon tous ces rêves d'une imagination mobile & vagabonde; à quoi bon ces métamorphoses d'une ame versatile & variable à volonté, cette magie de son style, ce charme répandu dans ses récits, cet intérêt dont il anime ses peintures: si c'est Horace, il vous dira que c'est pour enseigner aux hommes à être bons, sages, heureux:

Quid verum atque decens curo & rogo, & omnis in hoc sum.

Si c'est Homère, il répondra qu'il fait sentir aux Rois les conséquences de leurs folies, & aux peuples qu'ils sont punis des imprudences de leurs Rois:

Quidquid delirant reges plectuntur achivi.

Sophocle, à ſon tour, vous dira qu'il exerce les eſclaves de la deſtinée à traîner patiemment leur chaîne, & qu'il les charge de la douleur d'autrui, pour les habituer à ſupporter la leur.

Tous répondront avec Lucrèce qu'ils enduiſent de miel le bord du vaſe où eſt la liqueur amère & bienfaiſante qu'ils veulent faire boire à des enfans malades:

Ut puerorum ætas improvida ludificetur.

Et ſans cela le plus fidèle imitateur des foibleſſes du cœur humain, de ſes paſſions, de ſes vices, occupé ſans ceſſe, au milieu d'une ſociété frivole, à la bercer d'illuſions, à lui cauſer d'agréables ſonges, à la flatter dans tous ſes goûts, à colorer ſes vices mêmes, ne ſeroit qu'un vil complaiſant & qu'un ſervile adulateur.

Que l'intention d'être utile aux hommes ait toujours été bien ſincère, ou qu'elle ſoit toujours fidèlement remplie du côté des talens; que la Poéſie n'ait jamais peint les mœurs que pour les corriger; que l'Eloquence n'ait jamais loué, recommandé, voulu perſuader que ce qu'elle croyoit louable, hon-

nête, ou légitime; que l'Hiſtoire n'ait jamais honoré le crime heureux, & mis la fortune à la place de la vertu, ce n'eſt pas ce que je veux dire: il s'agit de leur profeſſion, & de l'aveu qu'elles ont fait, qu'il n'y avoit pour elles de dignité, de gloire, de vrai mérite qu'à ce prix.

Or du mélange de ces trois genres s'eſt formé celui du Roman, qui, ſuſceptible de leurs vices comme de leur bonté morale, s'eſt rendu plus ou moins digne de mépris ou d'eſtime, de blâme ou de louange, ſelon ſon caractère & l'uſage de ſes moyens.

La fiction romaneſque & la fiction poétique ont tant d'affinité, qu'il eſt aiſé de voir que réciproquement, ou la poéſie n'a été que le Roman perfectionné, ou le Roman qu'une poéſie déréglée & dégénérée.

D'abord, ſelon la marche la plus commune de l'induſtrie humaine, il a fallu que l'art de feindre ait commencé par des ébauches. Ainſi, dans aucun temps, le Poème n'a dû venir qu'après le Roman. Nous l'avons vu dans l'Europe moderne, où les Romans chevaleresques, groſſis d'un puéril amas de traditions populaires, imbus de toutes les erreurs

d'une ignorance ſuperſtitieuſe, & auſſi mal fabriqués du côté du ſtyle que du côté du plan, ont fourni à la Poéſie les matériaux avec leſquels elle a conſtruit ſes palais magiques. Voyez l'Arioſte & le Taſſe.

La même choſe dut naturellement arriver chez les anciens; & il eſt plus aiſé de croire qu'avant l'organiſation du ſyſtême & de la langue poétique, l'art de feindre avoit commencé par des ébauches romaneſques, qu'il n'eſt aiſé de concevoir comment cette Mythologie avec toutes ſes fables, cette langue avec ſes images, ſa proſodie, ſa cadence métrique, en un mot, ce grand art de peindre un monde imaginaire en vers harmonieux, ſeroit ſorti de la tête d'Homère, tel qu'on le voit dans ſes poèmes.

Il eſt donc probable qu'avant Homère & avant les Poètes qui l'avoient précédé, il y avoit eu de ces *Trouvères* qui, des Hiſtoires de Cadmus, d'Hercule, de Jaſon, de Minos, des Atrides, &c., avoient fait des contes ſemblables à ceux que nos vieux Ecrivains nous ont faits d'Artus, de Merlin, d'Amadis, des Chevaliers de la table ronde, des Paladins de Charlemagne; qu'aux tradi-

tions répandues & altérées parmi les peuples, ces Conteurs avoient ajouté des fables de leur invention; que de ce mélange ils avoient composé les chroniques de leurs pays; & que dans cet état d'incohérence & d'invraisemblance, ils les transmirent aux Poëtes, pour les dégrossir, les polir, & leur donner la forme, la grâce, & la beauté.

Produire un ensemble complet de ces traditions bizarres & diversement insensées, c'eût été le chef-d'œuvre de l'ordonnance poétique; & l'on voit qu'Ovide lui-même, avec toute la souplesse de son imagination & l'adresse de son esprit, n'a pu lier & accorder ensemble les fables qu'il a recueillies. Il eût été plus difficile encore de tirer quelque moralité de cet amas de crimes & de vices infâmes qui composoient l'histoire des dieux & des héros; & ce fut bien évidemment l'ouvrage d'une foule d'imaginations déréglées, qui successivement renchérissoient les unes sur les autres par de nouvelles turpitudes & de nouvelles atrocités.

Mais la Poésie épique & dramatique n'ayant point de système régulier à former de ces opinions éparses, n'en a pris çà & là

que ce qui lui a convenu ; & des malheurs d'une famille, des aventures d'un héros, de la fortune d'une ville ou d'un peuple, elle a détaché ſon action, ſans ſe mêler du reſte. Ainſi, dans tous les temps, & pour Homère comme pour le Taſſe, j'oſerois croire que la fiction poétique ne fut que la fiction romaneſque employée avec choix, maniée avec art, réduite à des exemples qui pouvoient ſervir de leçons, ſur-tout, ennoblie, embellie par le coloris des images, & par tous les charmes d'un ſtyle pittoreſque & harmonieux.

Peut-être même y eut-il d'abord, & aſſez long-temps, des poètes qui négligèrent de diſpoſer ſur un plan moral & régulièrement tracé, leur action & ſes épiſodes : l'ordre, la ſymétrie, la liaiſon, l'accord, les unités leur furent inconnus comme aux Ecrivains romaneſques ; mais ils ſurent donner à des parties incohérentes une élégance particulière ; en négligeant l'enſemble, ils travaillèrent les détails ; leur tableau manqua d'ordonnance, mais il eut de l'éclat : les uns furent mauvais deſſinateurs, mais éblouiſſans coloriſtes ; les autres ne connurent pas aſſez l'art de former

des groupes; mais ils donnèrent à leurs figures du caractère & de l'expreſſion: enfin l'élégance du ſtyle, l'abondance & la variété des images, l'heureuſe nouveauté des tours, le mouvement que le nombre imprimoit au ſentiment & à la Penſée, l'harmonie enfin, la couleur qui ſéduiſoient l'oreille & l'imagination, donnèrent encore aux poèmes ſur les Romans d'aſſez grands avantages pour les faire oublier; & à meſure que la Poéſie verſa dans ſes compoſitions plus de richeſſe & de magnificence, on penſa moins aux ſources obſcures & fangeuſes d'où ces fleuves limpides & majeſtueux découloient.

Une révolution contraire arriva dans la décadence des Lettres: ce fut la Poéſie dégénérée qui donna naiſſance aux Romans; & cela devoit être: car dans l'accroiſſement des arts, leur tendance eſt toujours du plus aiſé au plus difficile; au lieu que dans leur décadence, c'eſt toujours du plus difficile au plus aiſé, que les ramène cette pente à laquelle ils ſe laiſſent aller.

Dans l'intervalle de ces deux époques, c'eſt-à-dire, depuis Homère juſqu'au temps qui ſuivit l'aſſervissement de la Grèce, il n'y

parut pas un Roman ; & cela même eſt encore naturel. Les Poètes s'étoient ſaiſis de toutes les anciennes fables ; & ils ſavoient leur donner un charme dont la narration proſaïque des Romanciers eût en vain prétendu ſoutenir la rivalité. La Grèce vouloit bien encore prêter l'oreille à des menſonges ; mais elle les vouloit déguiſés avec art & colorés par de beaux vers. Son goût avoit acquis le droit d'être difficile & ſévère.

Ce ne fut donc que lorſque le génie poétique, s'étant éclipſé dans la Grèce, n'y jeta plus que des lueurs pâles & défaillantes ; ce ne fut, dis-je, que long-temps après les beaux jours de ſa gloire, que l'art ſe réduiſit à produire quelques Romans d'une invention froide & timide, d'un ſtyle fade, languiſſant, maniéré, ſans aucune intention morale, d'une licence même funeſte aux bonnes mœurs, & d'une petiteſſe de deſſein très-éloignée de ces fictions antiques, déréglées, mais impoſantes, dont Homère s'étoit rempli.

Quelle que ſoit l'époque des fables *Ioniennes*, *Miléſiennes*, *Sybaritiques*, & de toutes ces petites hiſtoriettes allégoriques & morales, ou érotiques & libertines, que le

ſavant M. Huet, pour ne rien oublier, a miſes au nombre des anciens Romans; il me ſemble qu'on ne peut guère les aſſimiler qu'à nos fables, ou qu'à nos petits contes licencieux; & le premier Roman qui ſe préſente dans l'ancienne Littérature eſt celui d'où ſont pris l'*Ane*, de Lucien & l'*Ane* d'Apulée: or ce Roman, de Lucius, eſt du temps des ſophiſtes Grecs, ſous Antonin & Marc-Aurèle. Celui d'Héliodore (*les Amours de Théagène & Cariclée*) eſt du règne d'Honorius. Celui de *Daphnis & Chloé* (du ſophiſte Longus) eſt d'un temps plus récent encore; Huet ne le croit guère antérieur à deux Romans obſcurs qu'a produits le XIIe. ſiècle. Rien de plus vain, de plus frivole, de moins ingénieux; rien ſur-tout de moins délicat ſur l'article des bienſéances. Voilà pourtant la fleur des Romans de l'antiquité!

Rome n'en eut aucun juſqu'au temps de Néron, où parut celui de Pétrone, lequel, autant qu'on en peut juger par les fragmens qui nous en reſtent, n'étoit qu'une ſatire obſcène, élégamment écrite, des vices de Néron & des infamies de la Cour.

Que ſi dans des temps où les mœurs de Rome

Rome étoient moins corrompues, on ne laiſſoit pas de s'y amuſer de ces contes licencieux qu'on appeloit fables *Miléſiennes*, fables *Sybaritiques*, il en étoit de cet amuſement comme de tous ceux dont on rougit, & que l'on ſe pardonne : on le mépriſoit en l'aimant.

A l'égard des Romans que nous appelons héroïques, les Romains n'en eurent jamais. La poéſie leur étoit venue de la Grèce toute formée & dans tout ſon éclat. Homère, Sophocle, Euripide, Cratinus, & Ménandre, avoient été en même temps leurs maîtres & leurs modèles dans l'art de feindre. Ainſi, la naiſſance des Lettres n'eut point pour eux ce crépuſcule, où l'ignorance, la ſuperſtition, le mauvais goût, & la chaleur d'une imagination ſans lumière & ſans règle, engendrent les Romans. Quel ſuccès, d'ailleurs, auroit eu parmi ce peuple fier & grave, un long tiſſu de faits incroyables & de proueſſes giganteſques ? Sa propre hiſtoire lui étoit préſente, il n'étoit ni permis ni poſſible de l'altérer ; celle des nations étrangères ne le touchoit que par des faits dignes de foi ; & comme il ne connoiſſoit rien au-deſſus de lui-même pour le courage & la grandeur d'ame, un merveilleux plus

incroyable que ſes propres exploits eut bleſſé ſon orgueil ou rebuté ſa patience.

Quant aux idées religieuſes, qu'il étoit bon de répandre & de perpétuer, c'étoit l'office de l'Hiſtoire elle-même de les graver dans les eſprits, en mêlant au récit des faits le merveilleux des ſonges, des oracles, des auſpices, des préſages, &c. Il n'eût pas été prudent de reléguer parmi les fables romaneſques, ce qu'il étoit ſi important de perſuader à la multitude. L'attention que les Dieux donnoient à tout ce qui intéreſſoit Rome; leur préſence dans ſes conſeils, leur entremiſe dans ſes affaires, &, ſelon le beſoin, leur faveur, leur colère, leurs avis, & leurs volontés étoient de trop puiſſans moyens de dominer l'opinion, de remuer le peuple, de mouvoir les armées, pour ne pas leur donner le ton le plus ſérieux & le plus im-poſant. Je parlerai dans peu de cette eſpè-de Roman politique.

Pour ce qui dut arriver à l'époque de la décadence des Lettres, ſous les tyrans ſucceſſeurs d'Auguſte, Rome ne fut alors rien moins que diſpoſée à s'amuſer de vaines fictions. Dans un état de choſes où il falloit ſans ceſſe endurer & diſſimuler, la philoſophie

étoit un beſoin pour l'ame, un refuge pour la penſée; & rien n'eſt plus incompatible que l'eſprit romaneſque avec la triſte ſévérité de la raiſon philoſophique.

Mais autant la philoſophie répudie & rebute les aventures merveilleuſes, autant l'ignorance & la ſuperſtition les ſaiſiſſent avidement. De là cette affluence & ce ſuccès univerſel des Romans du Xe. & du XIe. ſiècle.

De tous les grands Hommes des temps modernes, celui qui a dû le plus imprimer à ſon ſiècle le caractère des temps héroïques de la Grèce, c'eſt Charlemagne; & rien, en effet, ne ſe reſſemble plus que les mœurs de ſon ſiècle & celles des temps fabuleux. La même barbarie les avoit précédés, & s'y mêloit encore. Juſqu'à Théſée & juſqu'à Charlemagne, même anarchie, même licence, mêmes ravages, même oppreſſion du côté de la force; & par conſéquent même beſoin pour la foibleſſe, d'inſpirer à des hommes généreux & vaillans le ſoin de la défendre & de la protéger. La valeur ſecourable & protectrice n'a donc jamais dû être plus honorée que dans les temps où la force contre la force faiſoit l'office de la loi. Ainſi,

les temps de barbarie, féconds en oppreſſeurs & en brigands, durent l'être en héros, & produire à la fois les Cacus & les Hercules, les Procuſtes & les Théſées, les Ardans & les Amadis.

De tous les biens, le ſeul qui reſte à l'homme obſcur, indigent, & foible, c'eſt la propriété domeſtique de ſa femme & de ſes enfans; de tous les priviléges de la beauté timide & ſans défenſe, le plus inviolable, c'eſt l'innocence & la pudeur; de tous les droits de la liberté, le plus ſacré, dans la femme ſur-tout, c'eſt la tranquille ſûreté de l'engagement de ſa foi, quand ſon amour ſe réfugie ſous la tutelle de l'hymen. Or ces biens furent dans tous les temps les plus expoſés aux atteintes de la cupidité & de la violence, & ceux que l'homme impunément injuſte fut le plus tenté de ravir: tellement qu'on a fait un prodige de la vertu de ceux qui s'en ſont abſtenus, comme Cyrus & Scipion. Le comble de la gloire a donc été de porter l'héroïſme, non-ſeulement juſqu'à reſpecter ces priviléges de la nature, mais juſqu'à les défendre & à les garantir; & c'eſt ce qui donne tant d'intérêt au merveilleux

des anciens Romans. La chevalerie n'étoit autre choſe que l'héroïſme religieuſement conſacré à la protection de la foibleſſe & de l'innocence, de la beauté & de l'amour.

Aux dangers auxquels s'expoſoient naturellement leurs vengeurs, contre des ennemis vaillans, déterminés, terribles ſous les armes, la ſuperſtition, fille de l'ignorance & mère du menſonge, ne manquoit jamais d'ajouter, dans ſes récits, l'intervention de quelque puiſſance magique; & comme dans les fictions des Grecs on avoit vu des dieux amis & des dieux ennemis embraſſer indifféremment la querelle du juſte & de l'injuſte, & ſervir, ſelon leur caprice, ou l'oppreſſeur ou l'opprimé; de même, & ſeulement avec un peu plus d'équité, on employoit dans le nouveau ſyſtême les bons & les mauvais génies, les fées bienfaiſantes & les méchantes fées, les enchanteurs favoriſés du ciel, ou ſecondés par les enfers.

Quelle étoit la bonté, l'utilité morale de ces anciens Romans? Il eſt aiſé de le comprendre: d'exalter l'ame & le caractère d'une jeuneſſe noble & vaillante; de donner au courage, non-ſeulement plus d'énergie &

plus d'ardeur, mais plus de généroſité; de ſuppléer aux lois qui n'exiſtoient pas, ou qui manquoient de force, en ſoulevant contre la tyrannie, des hommes engagés par un ſerment inviolable à ne jamais laiſſer l'innocence opprimée ni le crime impuni.

Il eſt encore aiſé de concevoir quel dut être, pour cette eſpèce de fiction, & pour tout ce qui reſſembloit aux mœurs héroïques de ces Romans, l'enthouſiaſme d'un ſexe à qui la nature a donné le courage, mais refuſé la force, & qui, contre elle, n'a pour défenſe que ſes larmes, & l'intérêt qu'il inſpire aux cœurs généreux. Il y voyoit ériger en culte ce ſentiment qui nous attache à lui: cet amour qui le flatte encore, quand même il n'eſt que de l'inſtinct, il le voyoit épuré, ennobli, élevé au rang des vertus, aſſocié avec la gloire, apprivoiſé, ſoumis aux lois de la décence la plus auſtère, docile même dans ſa fougue, craintif juſques dans ſon audace, d'une conſtance à toute épreuve, d'un dévouement à tout péril, oſant tout mériter & n'oſant rien prétendre, heureux de pouvoir eſpérer, fidèle encore ſans eſpérance, & portant la délicateſſe juſqu'au plus abſolu déſintéreſſement.

Tel fut cet amour romaneſque, qui étoit l'orgueil de la beauté, & qui, dans les mœurs de la chevalerie, lui avoit donné, ſur les plus grands cœurs, un ſi glorieux aſcendant.

De là ce caractère exalté qui étoit l'héroïſme des femmes: car le haut prix qu'on attachoit à leur eſtime & à leur amour, leur donnoit d'elles-mêmes une opinion très-élevée; & pour la ſoutenir & n'en pas être indigne, leur ame ſe mettoit au niveau de leur condition. Quel beau règne en effet pour elles, qu'un temps où la valeur ne ſembloit occupée qu'à plaire aux yeux de la beauté! Les tournois étoient à la fois des fêtes galantes & guerrières; le champ-clos étoit un tribunal où leur innocence attaquée étoit défendue le fer à la main, & où l'injure faite à leur honneur ſe lavoit dans le ſang; les combats ſinguliers n'étoient le plus ſouvent que le défi de deux rivaux; dans les batailles on diſtinguoit chaque héros aux couleurs de ſa dame, & leur panache nommoit celle dont ils alloient mériter les faveurs. Ainſi, le même eſprit animant les deux ſexes, une influence réciproque excitoit leur émulation; & ces mœurs, dont nous

regrettons la franchiſe & la loyauté, ſans en excuſer la rudeſſe, en paſſant, comme il eſt naturel, de la nation dans les livres, & des livres dans la nation, y redoubloient d'activité, & s'y reproduiſoient toujours avec une chaleur nouvelle.

Quant au merveilleux romaneſque, il faut ſe ſouvenir qu'alors on croyoit aux enchantemens, aux ſortiléges, aux revenans, aux eſprits, à la puiſſance des deux magies; on étoit même loin du temps où l'imagination ceſſeroit d'être obſédée de ces fantômes: il falloit donc l'y accoutumer, l'y aguerrir, lui faire entendre & croire que ces périls ſurnaturels avoient eux-mêmes leur iſſue, & qu'aux puiſſances malfaiſantes que pouvoit évoquer le crime, le ciel en oppoſoit de ſecourables pour l'innocence, de favorables à la vertu. En cela conſiſtoit l'utilité morale du merveilleux des anciens Romans, moins inſenſé à l'égard des mœurs, que le merveilleux mythologique.

Leur utilité politique eſt d'une évidence encore plus frappante. L'état habituel de l'Europe du temps de Charlemagne, & avant lui, & après lui encore, étoit la guerre; & la guerre alors reſſembloit aſſez à celle des temps

héroïques. Le ſang froid, la conſtance, & l'intrépidité, n'étoient pas les ſeuls caractères de la valeur : comme elle étoit active, elle avoit beſoin de la force : l'arme à feu l'en a diſpenſée ; mais la lance, l'épée, la maſſue la demandoient ; une peſante armure la rendoit néceſſaire ; & ſecondée de l'adreſſe & du courage, elle décidoit tout, ſoit dans un combat corps à corps, ſoit dans le choc de deux armées. Les coups de main, aujourd'hui ſi rares, étoient, dans ce temps-là, ce qu'il y avoit de plus fréquent. Or l'avantage de la force unie à la valeur étoit le réſultat de tous ces exploits romaneſques, & l'objet d'émulation qu'on préſentoit à de jeunes guerriers, pour leur faire aimer le travail qui exerce & redouble la force, & leur faire éviter le repos qui l'énerve, la molleſſe qui la détruit.

A l'égard des vertus publiques, la franchiſe, la loyauté, la nobleſſe & la grandeur d'ame, une fidélité inviolable à ſa parole, un entier dévouement à ſa patrie & à ſon roi, compoſoient eſſentiellement le caractère chevaleresque ; & que n'eût-on pas fait avec ce caractère, s'il avoit pu s'étendre & ſe per-

pétuer dans l'élite d'une nation? Or c'étoit à le retracer que ſervoient, comme autant d'exemples, les aventures des vieux Romans; & ces vertus des Paladins, préſentes à l'eſprit d'une noble jeuneſſe, lui inſpiroient à la fois l'envie & le courage d'imiter ce qu'elle admiroit.

Mais d'un côté la Poéſie, tantôt en ſe jouant comme dans le Poème de l'Arioſte, tantôt d'un air ſérieux & ſincère, comme dans le poème du Taſſe, s'étant approprié les fictions romaneſques, les a parées de ſes couleurs; & enrichie de la dépouille des vieux Romans, elle les a laiſſés enſevelis dans la pouſſière. D'un autre côté l'anarchie & le brigandage ayant perdu, ſous *les grandes polices*, le privilége d'opprimer, & les peuples, long-temps foulés par des tyrans, s'étant réfugiés ſous les Rois, le droit naturel de la défenſe & de la vengeance perſonnelle a cédé ſes fonctions à l'autorité repreſſive. Les lois ont pris la place des Chevaliers errans, qui tenoient la place des lois. Ainſi, les mêmes cauſes qui dans la Grèce avoient produit les Hercules & les Théſées, dans la Gaule les Amadis & les Rolands, s'étant

affoiblies à meſure que l'innocence, la pudeur, la ſûreté, le repos du foible étoient moins menacés par l'injure & la violence, l'héroïſme chevalereſque a dû perdre de ſon éclat. La ſuperſtition le mit en œuvre dans nos malheureuſes croiſades; & ce fut là ſon grand théâtre. Il vint expirer en Italie avec Bayard, ſous les drapeaux de François Ier.

Dans tous les temps, même les plus barbares, l'utilité commune a été un guide inviſible pour la raiſon publique; & ſi on laiſſe à l'opinion ſon influence ſur les mœurs, elle ne manquera jamais d'apprécier les hommes à leur juſte valeur dans ce rapport d'utilité. Ainſi, de même que dans la Grèce, l'art de la guerre ayant changé de forme, le mérite d'un Miltiade, d'un Thémiſtocle, d'un Epaminondas, ne fut pas celui d'un Ajax, d'un Diomède, d'un Achille; & que le ſang froid, la prudence, la vigilance & l'activité, la maturité du conſeil, le coup-d'œil du génie, la promptitude de la penſée & de la réſolution, enfin l'habileté, le talent militaire, furent d'un prix fort au-deſſus de la vigueur d'un athlète ou de l'adreſſe d'un archer; de même, dis-je, lorſque la diſcipline

fut introduite dans nos armées, les qualités d'un Capitaine furent d'un ordre supérieur à celles de nos Paladins.

Je ne dis pas que dans tous les temps il n'ait été avantageux au chef d'être soldat, de réunir les forces & du corps & de l'ame, & de pouvoir non-seulement affronter les dangers, soutenir les disgraces, se posséder dans l'une & dans l'autre fortune, mais de pouvoir encore endurer constamment la faim, la soif, les fatigues, les veilles, l'intempérie des saisons, l'âpreté des climats, & de s'être rendu vigoureux & robuste, afin d'exécuter soi-même ce qu'on auroit à commander. Je ne dis pas que dans la plus grande rigueur de la discipline grecque & romaine, lors même que la tête d'un Général remuoit seule toute une armée, la supériorité dans la force du corps ne fût encore un très-grand avantage. Dans Manlius elle défendit & protégea le Capitole; elle rendit Coriolan formidable dans les combats; dans Marcellus elle jeta la terreur parmi les Gaulois; dans Annibal elle dompta les Alpes; elle sauva deux fois Pyrrhus, & lui ramena la victoire; elle fut le premier instrument de la fortune de Sylla, & ce fut par elle d'abord que com-

mença l'étonnement ſtupide & l'inconce-vable aſcendant qui tint ſi long-temps Rome immobile & muette ſous le glaive de ſon bourreau. Enfin je ne dis pas que parmi nous encore elle ne ſoit, dans celui qui commande, d'un grand exemple & d'un grand ſecours, pour inſpirer au ſoldat le courage d'exécuter ou de ſouffrir. Mais dans tel temps cette qualité dut primer dans un Capitaine; dans tel autre, elle fut ſubordonnée à d'autres vertus. Pour le Czar Pierre & Charles XII, elle étoit plus néceſſaire que pour Merci & pour Turenne. Maurice de Saxe, qui avoit hérité de ſon père Auguſte, une force de corps digne du ſiècle de Charlemagne, a paſſé ſa vie dans les combats, ſans trouver une ſeule fois l'occaſion de la déployer. L'arme à feu a preſque tout réduit au nombre & à la diſcipline: parmi les ſoldats même, le meilleur n'eſt pas le plus fort, mais le plus hardi, le plus ferme, le plus docile, & le mieux exercé. A plus forte raiſon n'eſt-ce plus la force du bras, mais la vigueur de la tête & de l'ame, qui fait aujourd'hui le héros. Ce n'eſt plus un guerrier armé de pied en cap pour l'attaque & pour la défenſe, c'eſt un

homme tranquille & froid, qui, dans l'action, tout occupé des mouvemens qu'il obſerve & dirige, ne s'expoſe qu'autant que l'occaſion le demande, mais qui alors s'oublie au milieu du danger, comme s'il y étoit inacceſſible, & qui, parmi les morts & les mourans, ſemble ſe croire invulnérable, & ſe regarder comme un Dieu qui préſideroit aux combats. Voilà ſans doute un genre de valeur & de vertu guerrière ſupérieur encore à celui des héros fabuleux & de nos Paladins; mais il eſt concentré dans l'ame, & la Poéſie & les Romans demandent, comme la Peinture, un caractère de vaillance extérieur & en action. *Athéniens*, diſoit Charès, *voyez les bleſſures que j'ai reçues lorſque j'étois votre Général, voyez mon bouclier percé de coups de lance.* Voilà le héros poétique. *Moi*, *Charès*, lui répondit Thimothée, *quand j'aſſiégeois Samos, je me ſouviens qu'ayant vu tomber une flèche aſſez près de moi, j'en eus honte, & me reprochai de m'être expoſé en jeune homme & ſans néceſſité.* Voilà le héros de l'Hiſtoire.

Il eſt écrit ſur les canons de Chantilli: *C'eſt fait de la valeur.* Oui, de la valeur romaneſque: en effet, le premier coup de canon

a été mortel à cette eſpèce d'héroïſme; & en même temps que la tactique, la diſcipline, & avec elles le caractère de la bravoure & de la valeur a changé, le progrès des lumières a fait évanouir les fantômes de l'ignorance & de la ſuperſtition. Plus d'enchantemens, plus de ſortiléges, plus de châteaux dont les revenans ſe ſoient emparés: les démons & les morts ne ſe ſont plus mêlés des guerres ni des querelles des vivans; & l'imagination romaneſque a perdu preſque tous ſes ſonges. Elle a cherché dans des temps reculés un nouveau genre de merveilleux; mais d'un côté ce merveilleux n'ayant plus rien d'analogue à nos mœurs, de l'autre, les illuſions de l'éloquence poétique manquant aux Ecrivains qui donnoient dans ces fictions, elles n'ont eu qu'un moment de vogue, & ſont tombées, preſque en naiſſant, dans l'oubli qu'elles méritoient.

Y a-t il en effet rien de plus creux, de plus vide de toute eſpèce de ſens moral, que ce délire épidémique qui fait courir le monde aux héros de la Calprenède, que cette galanterie froide & fade qui occupe les héros de Mlle. Scudéry? les Cadmus, les Hercules

& les Théſées, les Amadis, les Rogers, les Rolands avoient, comme on vient de le voir, un grand objet d'utilité publique. Ils pouvoient animer, par leur exemple, des hommes courageux à être ſecourables. Mais de quel exemple étoient pour les armées de Condé, de Turenne, de Luxembourg, les Cyrus, les Tiridate, les Juba, & tous ces Romains ſi indignement efféminés, défigurés dans la Clélie? L'Hiſtoire y étoit à chaque trait démentie & dénaturée. L'Ecrivain Gaſcon & la Précieuſe des cercles de Paris ſe montroient partout dans les mœurs & dans le langage d'Artaban, de Brutus, de Mandane, de Cléopâtre. *Calprenède & Juba parloient du même ton.* La civilité bourgeoiſe & maniérée que Mlle. Scudery prêtoit à ſes fades héros, leur inſipide & plate galanterie, la froideur de leurs entretiens, la longueur & la monotonie de leurs phraſes entortillées, étoient encore plus dégoûtantes que l'ignoble prolixité du Romancier Gaſcon; & de tous ces volumineux écrits qui dans leur nouveauté furent ſi vivement accueillis par la multitude, la Cléopâtre eſt le ſeul aujourd'hui dont on ſoutienne la lecture. Qu'eſt-ce donc qui fit

leur ſuccès? Et pourquoi les poèmes épiques, qui paroiſſoient en foule dans ce temps-là, n'obtinrent-ils pas le même accueil? C'est que les hommes ſans génie & ſans goût, qui dans ces poèmes vouloient ſuivre les traces d'Homère & de Virgile, n'en étoient que de mauvais ſinges. Ils s'engageoient dans des récits qu'ils ne ſavoient pas animer; ils vouloient feindre, & ils n'avoient ni fécondité ni chaleur. Leur poéſie étoit ſans couleur & leur ſtyle ſans harmonie; une verſification pénible & dure, ou proſaïque, traînante & lâche, n'étoit pas faite pour ſoutenir le merveilleux de l'épopée; & l'Alaric, le Clovis, la Pucelle durent paroître inſoutenables à côté des anciens modèles.

La proſe des Romans, comme on vient de le voir, ne valoit guère mieux que cette poéſie; mais elle n'avoit pas de même une Iliade & une Enéïde pour objets de comparaiſon. Comme elle étoit moins travaillée, elle étoit auſſi moins fatigante; & ſi le ton en étoit commun, cette trivialité même étoit une ſorte de naturel dont on s'accommodoit. Peu de gens ont beſoin qu'un livre, dont la lecture eſt pour eux un rêve intéreſſant, ſoit

bien écrit. Or ce qui rendoit intéreſſans, dans ce temps-là, ces rêves ſi longs, ſi ennuyeux pour nous; c'étoit l'eſpèce de galanterie qui pour lors étoit à la mode, & qui, cherchant à s'ennoblir, s'applaudiſſoit de trouver ſes modèles dans une foule de héros.

Le temps où ces Romans parurent, étoit celui où les jolies femmes, à la faveur du goût qu'un jeune Roi montroit pour elles, ſongeoient à ſe faire un empire qui laiſsât à leurs mœurs, ſinon toute leur innocence, au moins toute leur dignité. Or rien de plus favorable à ce plan de coquetterie politique, & rien de plus officieux pour ménager les bienſéances, que de donner à la paſſion de l'amour un air de culte & d'héroïſme. De là le crédit & la vogue qu'eurent d'abord les Romans de Durfé, de Scudéry, de Calprenède, & en général ce ſyſtème de galanterie alambiquée où l'amour ſe trouvoit toujours aſſocié avec la grandeur d'âme, & avoués par la vertu. Plus les amans rivaux qui faiſoient tout pour plaire à une princeſſe *adorable*, étoient illuſtres, & plus l'orgueil de celle qui croyoit lui reſſembler étoit flatté. Un Prince qui avoit renoncé à ſa Patrie,

abandonné ſon Trône & ſes Etats, franchi les monts, paſſé les mers, ſoutenu vingt combats, couru mille dangers pour une cruelle dont il oſoit à peine eſpérer la faveur d'un regard moins ſévère, étoit un exemple à citer; & chacune pour ſoi, on prenoit ces mœurs à la lettre, on les tempéroit à ſon gré; mais au moins faiſoit-elle grace, en n'exigeant pas à la rigueur qu'on fût pour elle un Artamène, un Thiridate, ou un Céladon.

Ce fut cet amour romaneſque, raffiné juſqu'au ridicule, qui infatua les précieuſes. Molière fit tomber à la fois la ſecte & la doctrine. Il fut en France pour l'amour romaneſque, ce que Michel Cervantes avoit été en Eſpagne pour la Chevalerie; & l'un comme l'autre, ſi je ne me trompe, coupa trop avant dans le vif: car il en eſt des révolutions dans les mœurs comme de celles des Etats: le mouvement ſe fait le plus ſouvent d'un excès à l'autre; & ſi en Politique le paſſage eſt rapide de la contrainte à la licence, en Morale ſouvent il ne l'eſt guère moins.

Cependant, comme dans la nature & dans la vérité des mœurs, la pudeur & l'honnêteté

ne ſont pas inconciliables avec le ſentiment ingénu de l'amour; que ce ſentiment peut avoir ſon élévation & ſa délicateſſe; & que, ſans rien exagérer, un cœur ſenſible peut être à la fois intéreſſant par ſa foibleſſe & eſtimable par ſa vertu; on imagina des ſituations où le devoir combattroit le penchant, & où la victime de l'un & de l'autre ſeroit pardonnable dans ſes combats, malheureuſe dans ſon triomphe. C'eſt ce malheur involontaire, où tout le tort eſt du côté de la nature ou de la fortune, & toute la gloire du côté des mœurs; c'eſt là, dis-je, ce qui fait l'intérêt de ce Roman célèbre, qui a ſervi de modèle à tant d'autres; & ce Roman (*la Princeſſe de Clèves*) fut compoſé par une femme, comme pour marquer la limite juſqu'à laquelle l'amour illégitime pouvoit aller dans un cœur bien né, ſans l'avilir, & ſans lui ôter ſes droits à l'eſtime & à la pitié.

Rien ſans doute de plus ingénieux & de plus juſte que cette apologie des foibleſſes d'un ſexe deſtiné à plaire, & à ſe défendre de ſes propres ſéductions. Rien de plus propre à lui concilier l'indulgence, que cette peinture d'un cœur vertueux & tendre, qui,

n'ayant pas la force d'étouffer un ſentiment répréhenſible, a du moins celle de le vaincre; & ſous ce point de vue, le Roman de la Princeſſe de Clèves eſt ce que l'eſprit d'une femme pouvoit produire de plus adroit & de plus délicat. Mais comme rien n'eſt plus ſéduiſant, rien auſſi n'eſt plus dangereux. Car cette ligne qu'elle a tracée entre une foibleſſe innocente encore, & une foibleſſe qui ne le ſeroit plus, eſt une limite ſi peu diſtincte, & quelquefois ſi indéciſe, qu'il eſt bien mal-aiſé d'y atteindre ſans la paſſer. Toute jeune femme ſenſible, priſe d'une paſſion qui ne lui eſt pas permiſe, dira auſſi qu'elle eſt involontaire, s'en accuſera doucement, ſe flattera de ne pas s'y livrer, s'avancera au bord du précipice; & la nature faiſant un pas de plus que le Roman, l'innocence trop raſſurée ne s'apercevra du péril qu'après qu'elle y aura ſuccombé. Il faut à l'imprudence du cœur humain un ſignal de danger qui l'avertiſſe & qui l'effraye; il faut à ſa foibleſſe une barrière ferme & haute qui ſépare le vice ou le crime de la vertu. Le reproche que je ferois à Madame de la Fayette ſeroit donc d'avoir trop favorablement préſumé,

ſans doute d'après elle-même, de la bonté du naturel & de la force de l'éducation dans les perſonnes de ſon ſexe; d'avoir ſuppoſé indiſtinctement le même courage & la même conſtance dans toutes celles qui ſe croiroient ſemblables à ſon héroïne; d'avoir rendu plus gliſſante encore une pente déjà trop douce; enfin de n'avoir pas fait ſentir aſſez ce qu'on avoit à craindre dans ce qu'elle faiſoit admirer & chérir.

La Princeſſe de Clèves, après bien des combats & une longue réſiſtance, devenue coupable & malheureuſe par la ſeule témérité de ſa confiance en elle-même & en ſes propres réſolutions, eût été d'un exemple moins honorable pour ſon ſexe, peut-être moins intéreſſant, mais certainement plus moral.

Toutefois, quelque gliſſant & périlleux que me ſemble le ſentier par où le Roman de la Princeſſe de Clèves promène ſes lecteurs ſur les confins du vice, ce ſentier eſt du moins celui du devoir & de la vertu: dans cet exemple tout reſpire les bienſéances les plus ſévères, & un ſentiment de pudeur dont rien n'altère la pureté; au lieu que dans la foule

des Romans qui depuis ont eu tant de vogue, c'eſt tantôt le vice coloré en vertu, tantôt le vice au naturel, mais peint avec tous ſes attraits. Ici, c'eſt une honnêteté hypocrite, qui ſe reproche tout, & qui ſe permet tout; là, c'eſt un libertinage effronté, qui ſe joue de tout ce qu'il y a de plus ſaint, & qui, dans ſa légèreté, a toutes les graces de l'eſprit, tout le piquant du badinage, tout l'agrément des airs & des manières; c'eſt, en un mot, le vice armé de tous les moyens de ſéduire, & il faut avouer que ſi ces peintures n'avoient pas le mérite d'être morales, elles avoient celui d'être fidèles & reſſemblantes.

On ſait quelles furent les mœurs de la Régence. Du long ennui qu'avoit cauſé la dignité d'une Cour vieille & triſte, on ſe précipita dans tous les excès du dérèglement & de la licence. Le vertige & l'yvreſſe d'une fauſſe opulence avoit gagné tous les eſprits, la maſſe des mœurs étoit corrompue dans toutes les claſſes de l'Etat. Il eſt bien vrai que l'enchantement qu'avoit produit le ſyſtême de Law, étant une fois diſſipé, la leçon du malheur, l'aiguillon du beſoin, la né-

ceſſité du travail, ramenèrent le peuple de ſon égarement, à cet état naturel de bonté qui eſt propre à ſes mœurs domeſtiques. Mais la claſſe encore opulente n'eut pas les mêmes contre-poiſons: le vice conſerva ſes privilèges dans le grand monde; & ſur-tout la prérogative de ſe dévoiler ſans rougir.

Nous avons vu le temps où le perſonnage d'homme à bonnes fortunes, de tous les genres de fatuité le plus offenſant pour les femmes, ne laiſſoit pas d'être à la mode, & en grand honneur auprès d'elles. Il étoit du bel air, & preſque de la bienſéance, pour un homme aimable, ou qui prétendoit l'être, d'avoir ce qu'on appeloit une petite maiſon, afin de ſe donner, dans ſes galanteries, une myſtérieuſe publicité; nous avons vu la fleur des jolies femmes ſe diſputer la gloire d'aller ſouper, ou tête à tête, ou en quadrille, dans ces aſiles du plaiſir. Tous les Romans de ce temps-là copioient les ſcènes qui s'y paſſoient, mais de manière à inſpirer pour la licence de ces mœurs bien moins de mépris que d'envie. L'enjouement qui les animoit, avoit tout l'eſprit de l'auteur. La coquetterie y étoit vive & piquante, le libertinage y étoit du meilleur

meilleur ton ; & ſi quelqu'un, dans ces intrigues, jouoit un rôle ridicule, c'étoit l'amant trompé ou le mari jaloux. Ces Romans ont paſſé de mode en même temps que leurs modèles ; & ſi le fond des mœurs n'a pas abſolument changé ; s'il eſt vrai, comme le prétendent quelques obſervateurs malins, que c'eſt la liberté qu'on a chez ſoi qui rend inutile en amour le ſoin de la chercher ailleurs, au moins le vice a-t-il perdu cette effronterie intrépide qui encourageoit à l'imiter, & ne laiſſoit pas même à la foibleſſe la crainte d'avoir à rougir. Tout n'eſt déſeſpéré pour les mœurs publiques, que lorſque les mauvais exemples peuvent ſe montrer ſans pudeur.

Les Ecrivains qui dans leurs Romans ont peint les vices de ce temps-là, croyoient peut-être en faire la ſatire ; & je n'ai pas envie de leur diſputer cette louable intention. Mais n'avons-nous pas vu au Théâtre les Petits-Maîtres, dont on jouoit les ridicules, venir étudier les airs de tête, les mouvemens, les tons de l'acteur qui faiſoit leur rôle, pour le copier à leur tour ? La Comédie étoit pour eux bien réellement une école ; mais un raffinement

de fatuité étoit le fruit de la leçon. Il en étoit de même de la lecture des Romans; & à l'école de Verſac on s'inſtruiſoit dans l'art profond d'être un aimable & dangereux perfide. L'office & le vrai caractère de la ſatire eſt de préſenter le miroir à la vice, mais de manière à lui faire honte ou à lui faire peur de ſon image; & dans ces Romans, ni le caractère d'un fat, ni celui d'une coquette n'étoit reſſemblant à faire peur, ni à faire honte au modèle.

Il eſt étrange que parmi tant d'Ecrivains qui dans leurs Romans ont voulu nous peindre leur ſiècle, il y en ait eu ſi peu qui ſoient ſortis du cercle des mœurs libertines, & pas un qui ait entrepris d'être dans le genre du haut-comique, ce qu'étoit Rabelais dans le groteſque & le bouffon.

Quand j'ai parlé de la ſatire, je n'ai point laiſſé d'équivoque entre la ſatire perſonnelle & diffamante, que je déteſte, & la ſatire générale, qui, ſans déſigner les perſonnes, ni donner lieu à la malignité des alluſions, ſeroit la cenſure innocente des ridicules & des vices: tantôt plaiſante, & livrant au mépris la ſottiſe ou la vanité; tantôt ſérieuſe,

& attachant l'opprobre à ce qui mérite l'opprobre ; car alors ce seroit trop peu que de jouer avec le vice : dès qu'il passe le ridicule, on est obligé d'inspirer ou du dégoût pour sa bassesse, ou de l'aversion pour sa laideur, ou de la crainte pour ses dangers. Le plus sûr même est de réunir au moins deux de ces sentimens ; car souvent l'un des trois ne suffit pas pour le faire haïr ou craindre.

Le Roman satirique, tel que je le conçois, demanderoit tantôt la plume de Lucien, de la Bruyère, ou d'Hamilton, tantôt celle de Juvénal, je n'ose dire le pinceau de Molière. Celui de Le Sage y suffiroit avec une étude plus savante des mœurs & une connoissance plus familière & plus intime d'une certaine classe de la société que l'Auteur de Gilblas n'avoit pas assez observée, ou qu'il ne voyoit que de loin. Mais du côté sérieux & grave, nul homme n'eût excellé dans ce genre comme Rousseau, l'Auteur d'Emile, si sa mélancolie lui avoit permis de voir le monde tel qu'il est, & qu'il lui eût été possible d'en faire la censure avec une équité rigide, sans prévention & sans humeur.

Ce genre, dans lequel nous n'avons fait

encore que de foibles essais, ce seroit, il est vrai, difficile : car il devroit être un mélange de finesse & de force, de profondeur & de légèreté, de philosophie & d'enjouement; ce qui suppose une grande souplesse dans l'esprit comme dans le style, & singulièrement deux tons, l'un plaisant & l'autre sévere, que l'on ne trouve employés tour à tour & dans un haut degré, que dans les lettres de Pascal.

Marivaux, moins minutieux & affectant moins la finesse, étoit fait pour saisir avec sagacité les ridicules de son siècle; & une lettre que nous avons de lui, prouve que l'éloquence grave ne lui auroit pas manqué dans les situations & les peintures qui la demandent : mais par la tournure habituelle de son esprit, & par le goût de prédilection qu'il avoit pour des subtilités piquantes, il ne s'est presque jamais donné l'occasion d'exercer un pinceau mâle & vigoureux. A force d'être délié dans sa touche, il est sec & d'un naturel qui sent l'art. C'est le Gérardou du Roman.

Si, moins apprivoisé, moins familiarisé avec les mœurs de son siècle, Voltaire

mis de l'étude à les peindre, tantôt du côté ridicule, tantôt du côté sérieux; c'eut été lui, qui, avec cette vivacité piquante & cette légueur de pinceau dont il étoit doué, eût excellé dans ces peintures dont il nous a donné de savantes esquisses. Mais quelquefois le côté plaisant lui a fait oublier le côté moral. Indulgent comme Horace, & léger comme lui, avec plus de gaîté encore, il a joué lui-même, en s'amusant de tout, le rôle de *Pococurante.*

L'Abbé Prevôt, que la nature avoit doué d'une sensibilité profonde & d'une éloquence véhémente, semble avoir oublié que le Roman fût fait pour corriger les mœurs, & avoir borné son ambition à le rendre intéressant & pathétique. C'est de tous les genres celui dont le succès est le plus assuré, le plus universel, &, j'oserai le dire, le plus facile à obtenir à peu de frais.

Depuis le peuple jusqu'au petit nombre des esprits les plus cultivés, chacun demande à être ému, & peu de gens sont difficiles sur l'espèce d'émotion qu'on leur fait éprouver, & sur les moyens qu'on y employe. Ainsi, dès qu'un homme doué d'un peu d'imagination

ſe met à la place de la nature & de la [illegible]rune pour diſpoſer, comme bon lui ſem[illegible], les accidens, les ſituations, les événem[illegible]de la vie, il eſt sûr de tirer du jeu m[illegible]al & du jeu phyſique de tant de cauſes au malheur, un ſpectacle qui nous émeuve; & comme il eſt encore facile de donner à l'infortuné un caractère d'innocence ou de bonté qui nous attache, l'art de rendre ſa ſituation intéreſſante eſt connu des plus mal-adroits. Auſſi entendez-vous dire ſouvent d'un Roman mal conçu, mal tiſſu, mal écrit, & auſſi dénué des graces de l'eſprit que de l'éloquence de l'âme, qu'il eſt intéreſſant. L'Auteur, il eſt vrai, ne ſait pas y faire parler la nature; mais il la fait gémir; & quand la nature eſt ſouffrante, ſa plainte ſeule nous attendrit, & ſes cris nous déchirent.

Qu'eſt-ce donc qui rend difficile, eſtimable, ingénieux enfin, cet art ſi juſtement vanté d'intéreſſer & d'émouvoir? Sa fin ultérieure & ſa bonté morale. L'homme, je le répète, ſe plaît à être ému, & s'il ne falloit que lui plaire, il ſeroit preſque auſſi aiſé de remuer ſon ame par des affections douloureuſes, que d'irriter ſes fibres & d'allumer ſon ſang par

des breuvages empoisonnés, ou par des liqueurs enivrantes. Mais pour l'un & pour l'autre organe de notre sensibilité, il est des impressions nuisibles & des impressions salutaires; & l'art de feindre, pour émouvoir, est une espèce de chimie qui a ses remèdes & ses poisons.

Sans m'engager ici dans l'analyse des passions humaines, j'en distingue trois classes, les vicieuses, les vertueuses, & les indifférentes entre le vice & la vertu. Décider les indifférentes, les diriger au bien par l'attrait de l'exemple, de l'opinion, de l'habitude; donner aux bonnes le degré d'énergie qui leur convient, pour s'élever jusqu'à ce terme, au delà duquel seroit ou le vice ou l'excès, & leur marquer cette limite; réprimer les mauvaises par tous les sentimens d'effroi, de répugnance, d'indignation, de mépris & de honte, qui peuvent naître de leurs effets vivement exprimés; épurer leurs sources communes, la sensibilité, l'activité de l'ame; tempérer la chaleur qui les anime & qui les développe; éclairer & rectifier cet intérêt, cet amour de soi-même, dont elles ne sont toutes que les métamorphoses: tel est l'effet

du pathétique, ſagement & habilement employé.

J'ai fait voir ailleurs que chez les [illegible] le grand effet du pathétique étoit [illegible] l'ame de l'impatience & de la peine, en l'habituant au ſpectacle du malheur & de la douleur attachés à la vie humaine, & ſurtout au ſpectacle de ces calamités qui ſuivent les hautes fortunes & font gémir les Rois eux-mêmes ſous le dur aſcendant de la néceſſité; j'ai dit quelles étoient les leçons de conſtance, de réſignation, de courage qu'on y donnoit au commun des hommes. J'ai obſervé que le théâtre moderne s'eſt propoſé une autre fin, celle d'intimider les paſſions actives, en nous rendant témoins des malheurs qu'elles cauſent, & en nous faiſant compatir aux tourmens qu'elles font ſouffrir. C'eſt à quoi ſe réduit toute la théorie de l'imitation pathétique; & hors de là, non-ſeulement l'effet en ſeroit inutile, mais le plus ſouvent dangereux.

C'eſt ſans doute un ſpectacle attendriſſant que de voir l'innocence accablée par l'infortune. Mais ſi la cauſe en eſt inévitable, de quel fruit en ſera l'exemple? l'impreſſion

pénible & triſte d'un malheur obſtiné, qu'il ne dépend de l'homme ni de prévoir ni d'écarter, ne ſera-t-elle pas décourageante ou révoltante, ſelon les caractères des témoins qu'il affecte? Et ſi, après avoir ſoutenu le malheur avec conſtance & ſans baſſeſſe, l'innocent y ſuccombe, ne dira-t-on pas comme Œdipe:

Miſérable vertu! don ſtérile & funeſte!

Suppoſé même qu'en faveur du malheureux pourſuivi par la deſtinée, s'opère une révolution; ſi la cauſe de ce retour eſt elle-même un jeu de la fortune, que conclure de ſes caprices, ſinon que l'homme en eſt l'eſclave & le jouet? Cette triſte moralité du théâtre ancien peut avoir lieu encore dans le genre héroïque. Elle peut rappeler aux Rois qu'ils ſont des hommes; & ce que Philippe ſe faiſoit redire tous les matins à ſon réveil, le ſpectacle tragique le dit aux Souverains de mille manières plus éloquentes. Mais qu'apprendra au commun des hommes le drame ou le Roman qui retrace à leurs yeux les miſères qui les aſſiègent, les accidens qui les menacent? C'eſt une ſource d'intérêt iné-

puiſable, je le ſais bien, que les dures extrémités ou du péril ou du malheur; & avec des proſpérités injuſtes & d'indignes calamités, on peut remuer aiſément tous les reſſorts du pathétique. Mais qu'on accumule dans un Roman les accidens les plus funeſtes, des inondations, des naufrages, des incendies, la ruine & la déſolation qui accompagnent ces grands déſaſtres, & le déſeſpoir qui les ſuit, la misère, la ſolitude, l'abandon, l'eſclavage, l'oppreſſion, l'horreur des cachots, le beſoin qui preſſe un malheureux entre le crime & le remords; que l'on ajoute à ces peintures, comme autant de cauſes du malheur, l'iniquité, la dureté des hommes, l'ingratitude, la perfidie & la noirceur, l'inſolence & l'inſulte du méchant impuni, du fourbe triomphant, enfin tous les ſuccès du crime, & l'inclémence d'un ciel d'airain que ne peut pénétrer la plainte & la prière de l'homme de bien malheureux, ou de l'innocent opprimé; on va déchirer tous les cœurs; & ſi on ne veut que des effets, on en produira de terribles. Mais quand les larmes auront coulé de tous les yeux, que reſtera-t-il dans les ames? La triſte conviction

qu'il eſt dans la nature & dans la condition de l'homme une foule de maux dont il ne peut ſe garantir : réflexion accablante pour la foible innocence, déſeſpérante pour la prudence humaine, affligeante pour la vertu, & que, ſans des motifs ſurnaturels, la philoſophie elle-même a bien de la peine à ſoutenir.

Une hypothèſe plus morale, & dans laquelle l'art d'émouvoir eſt bien évidemment utile, c'eſt lorſque le Roman, comme la tragédie, nous prémunit contre le charme & le danger des paſſions actives ; mais cet art même demande encore de l'adreſſe & de la prudence. Dans des caractères mêlés de force & de foibleſſe, dans l'homme ſage devenu inſenſé, dans l'innocent devenu coupable, dans l'homme heureux, couvert de gloire, & tout à coup précipité juſqu'au fond d'un abîme de malheur & d'humiliation, nous faire plaindre & redouter l'effet d'une paſſion intéreſſante dans ſon principe, excuſable dans ſes erreurs ; mais funeſte dans ſon délire & criminelle dans ſes excès : telle eſt aujourd'hui la théorie du pathétique dans les Romans comme ſur la Scène ; & le moyen

de la mettre en pratique avec ſageſſe & ſûreté, c'eſt de combiner de manière les mœurs & les événemens, que l'impreſſion qui en réſulte contribue à nous faire aimer, haïr, déſirer, craindre, applaudir ou blâmer, ſaiſir & embraſſer avec admiration, ou repouſſer avec mépris ce qui doit naturellement produire telle ou telle de ces affections dans l'ame d'un homme de bien, ou dans le cœur d'une femme honnête.

Ce principe établi, rien de plus facile que d'en faire l'application, en ſe demandant à ſoi-même: Après avoir arroſé de mes larmes ce Roman où l'amour le plus tendre eſt proſtitué à rendre intéreſſans les vices les plus bas, & dans lequel ce qu'il y a de plus ſacré au monde, après la vertu, le malheur, n'eſt qu'un moyen de ſéduction que l'on employe pour m'attacher à un jeune eſcroc & à une jeune proſtituée; après cette lecture, en ſuis-je plus ſévère ou plus indulgent pour les vices que l'on m'a peints? & ſi, avec des mœurs déjà trop décidées pour craindre la ſéduction, je puis impunément m'y laiſſer attendrir, ſuis-je également ſûr que mes enfans, après avoir aſſotié leur ame

à celle de Manon Leſcot & du Chevalier de Grieux, l'en retireront auſſi pure qu'elle l'étoit avant cette liaiſon que produit un vif intérêt?

Pour inſpirer la compaſſion en faveur de ces deux libertins, l'Auteur n'avoit aucun beſoin de leur attribuer des baſſeſſes, & c'eſt évidemment, un tour de force qu'il a voulu faire, que de concilier à l'aviliſſement, l'intérêt même de l'eſtime, & d'ennoblir le libertinage, en l'alliant avec l'amour. C'eſt par une ſemblable alliance que le même Ecrivain, dans un autre Roman, a ſu nous attacher au caractère d'un ſcélérat, je parle de Gélin, perſonnage vraiment tragique, mais qu'il eût fallu faire expirer ſur la roue, & qu'il falloit ſur-tout ne jamais rendre intéreſſant. Il eſt bon de prouver ſans doute qu'un amour violent peut dénaturer l'homme, le dépraver, & l'avilir; mais il eſt un degré de perverſité qui ne doit plus admettre ni l'eſtime, ni la pitié; & il n'eſt pas bon de donner un caractère qui commence par gagner tous les cœurs, une ame noble, tendre, courageuſe, à celui qui bientôt n'étant plus qu'un homme vil, un fourbe, un ſcélérat profond,

appliquera tout ſon génie à ſéduire la femme de ſon ami, à le calomnier près d'elle, à déſeſpérer l'un & l'autre, & finira par ſe couvrir du manteau de l'hypocriſie, pour exécuter plus sûrement le plus lâche des attentats.

Le crime peut être l'effet d'un mouvement ſoudain, rapide, & paſſager; & on le pardonne au délire d'une paſſion violente, quand il eſt ſuivi du remords: c'eſt l'accès d'une fièvre ardente; & comme il n'eſt incompatible ni avec un fond de bonté, ni avec un fond de vertu, il peut laiſſer au criminel quelques droits à l'eſtime & à la bienveillance. Mais la perſévérance d'une ſcélérateſſe réfléchie & préméditée exclut toute bonté morale; & un compoſé auſſi monſtrueux que le caractère de Gélin, ou n'exiſte point dans la Nature, ou, s'il y exiſte, il eſt un de ceux que l'imitation doit s'abſtenir de reproduire, de peur de les multiplier.

Qu'a donc voulu l'Auteur de ces peintures? Etre immoral? Aſſurément il n'en a pas eu la penſée: il a voulu nous remuer par de nouveaux reſſorts, créer des caractères ſinguliers & frappans, réunir les extrê-

mes, former un assemblage, fortement contrasté, de grandeur d'âme & de bassesse, de qualités aimables & de vices honteux, de sensibilité touchante & de fureur atroce; & par cette éloquence dont il étoit doué, rendre l'effet de ce mélange vraisemblable & intéressant.

L'Abbé Prevôt, avec une imagination féconde & une ame brûlante, avec un style abondant, facile, & naturel, plein d'énergie & de chaleur (lorsqu'il n'est pas trop négligé), auroit été le vrai modèle de la narration pathétique; mais sa situation l'obligeoit à écrire précipitamment & de verve, sans se donner le temps de la réflexion; & content d'un succès rapide, il n'eut jamais, ni en bien ni en mal, d'autre intention que d'être lu avidement, & par la multitude: ce qu'il put donc imaginer de plus capable de l'émouvoir, fut pour lui l'utile & le beau.

S'il est vrai cependant qu'il eut toujours soin d'attacher le remords au crime, & le malheur au vice, n'en est-ce point assez? me dira-t-on. C'en est assez sans doute pour l'effet pathétique; mais pour l'effet moral, ce n'en est point assez. Et que faut-il de plus?

Que le perſonnage dévoué au malheur ſoit innocent? Non, car ce genre de pathétique eſt très-peu moral, ſelon moi. Que le perſonnage, égaré par la paſſion, ſoit odieux ou mépriſable? Non, car il ne ſeroit plus à plaindre; & je n'entends pas que l'on ſépare la compaſſion de la terreur. Que faut-il donc? Il faut que dans le perſonnage intéreſſant, le malheur ſoit l'effet du crime, le crime l'effet de l'égarement, l'égarement l'effet de la paſſion; & que la paſſion prenne ſa ſource dans un fond de bonté naturelle, qui ne ſoit ſouillé d'aucun vice déteſtable par ſa noirceur, ou dégradant par ſa baſſeſſe: car ſi un vice odieux en lui-même ſe concilie avec quelque vertu, comme la perfidie avec la prudence, l'ingratitude avec la fierté, la dureté avec la force d'ame; ou ſi un vice mépriſable & aviliſſant, comme tous ceux qui bleſſent la probité dans l'homme, la pudeur dans la femme, ſe concilie avec la bonté; il arrivera infailliblement, ou que le ſentiment de haîne ou de mépris qu'on doit au vice, affoiblira les ſentimens d'amour qu'on doit à la bonté, d'eſtime & de reſpect qu'on doit à la vertu; ou que, s'il laiſſe

ſubſiſter l'intérêt de l'un & de l'autre, il y participera lui-même ; & cet intérêt lui ſervira de véhicule pour s'inſinuer dans les cœurs.

C'eſt ſur-tout ce mélange de vice & de vertu, qui, ſelon moi, rend dangereux le plus éloquemment écrit de tous nos Romans, la *Nouvelle Héloïſe* ; & l'Auteur lui-même en convient : *Jamais fille chaſte*, dit-il, *n'a lu de Romans ; & j'ai mis à celui-ci un titre aſſez décidé, pour qu'en l'ouvrant on ſût à quoi s'en tenir. Celle qui, malgré ce titre, en oſera lire une ſeule page, eſt une fille perdue ; mais qu'elle n'impute point ſa perte à ce Livre : le mal étoit fait d'avance ; puiſqu'elle a commencé, qu'elle achève de lire : elle n'a plus rien à riſquer.*

Eh quoi ! dans l'âge de l'innocence, la chaſteté, même la plus pure, eſt-elle un sûr préſervatif contre la curioſité ? Un titre ! *Lettres de deux Amans !* eſt-ce là un épouvantail ? Et celui qui met de doux poiſons ſous la main des enfans, dira-t-il que s'ils s'empoiſonnent on ne doit point l'en accuſer ? Or fut-il jamais de poiſon mieux aſſaiſonné que celui de cette lecture ? Et publier un Livre que l'on croit dangereux,

le publier après l'avoir rendu le plus attrayant qu'il a été poſſible, & ſe déclarer innocent du mal qu'il fera, & qu'on a prévu; eſt-ce parler de bonne-foi? Richardſon a-t-il eu beſoin d'une ſemblable préface, lorſqu'il a publié Clariſſe? Je n'inſiſterai point; mais je l'expliquerai, ce danger que l'Auteur annonce.

D'abord, à ne voir que les faits, & ſans conſidérer l'art dont il les colore, Saint-Preux eſt bien réellement un de ces corrupteurs domeſtiques, à qui la loi ne fait aucune grace; Julie eſt bien réellement une de ces filles que leur fragilité condamne à un modeſte célibat; & voyez de quelles couleurs ſont fardés ces deux caractères, de quels dehors d'honnêteté & de dignité tout cela s'enveloppe, & quel beau vernis de paroles eſt répandu ſur ces mauvaiſes mœurs. Jamais l'art de bien dire, en faiſant mal, ne fut porté ſi loin. L'hoſpitalité, la confiance, la pudeur, tout eſt violé; mais avec des manières & un langage ſi artiſtement compoſés, que la jeune fille qui s'abandonne, & le jeune homme qui l'a ſéduite, n'en ſont guère moins eſtimés, & n'en paroiſſent que plus aimables. L'un & l'autre, il eſt vrai,

ſe donnent toute licence de faillir; mais dans leurs fautes ils conſervent tant de bienſéance & de grace; en offenſant l'honnêteté ils lui en marquent tant de regrets; leur amour a tant de répugnance à trahir le devoir, & s'en excuſe ou s'en accuſe avec tant de délicateſſe; la raiſon blâme ſi éloquemment ce que le cœur veut ſe permettre; le cœur demande avec tant d'ardeur ce que la raiſon lui défend; & lorſqu'elle a cédé, on ſe repent ſi bien de ce qui n'a plus de remède, qu'il ne reſte preſque plus rien à reprendre ni à reprocher. Enfin le moment arrivé où la vertu eſt la victime de l'amour, avant de l'immoler, on lui rend tant d'hommages, elle eſt ſi religieuſement parée & conduite à l'autel, qu'on la prendroit pour la Divinité dont on va célébrer la fête. Qu'on me pardonne ce langage un peu trop figuré: je ne puis dire plus clairement combien me paroît immoral tout l'artifice & l'appareil qu'on a mis en uſage dans ces ſituations, pour pallier le crime, pour ennoblir le vice, pour affoiblir ou dénaturer l'impreſſion que l'un & l'autre devoient laiſſer. L'art de tout déguiſer & de tout rajuſter eſt

tel dans ce Roman, qu'au bout de l'intrigue, au moment que l'humiliation devroit au moins punir l'égarement & la foibleſſe, on ne fait plus qu'admirer ceux pour leſquels on devroit rougir. Tel eſt, au moins dans de jeunes eſprits, le réſultat de la lecture de ce Livre, admirable du côté du talent, mais par-là même encore plus redoutable du côté des mœurs.

On me demandera ce que m'a fait Rouſſeau pour l'attaquer ainſi. Rouſſeau ne m'a rien fait, je n'ai jamais eu à m'en plaindre; mais je ne puis lui pardonner d'avoir ſemé des fleurs au bord du précipice le plus gliſſant, & d'avoir employé un art prodigieux à faire voir qu'il y avoit pour les vices dont la honte eſt l'unique frein, une manière de s'ennoblir.

Rouſſeau a dit en parlant de ſon Livre: *Si, après l'avoir lu tout entier, quelqu'un m'oſoit blâmer de l'avoir publié, qu'il le diſe s'il veut à toute la terre, mais qu'il ne vienne pas me le dire: je ſens que je ne pourrai de ma vie eſtimer cet homme-là.*

J'aurois donc perdu ſon eſtime, ſi j'avois écrit de ſon vivant ce que je penſois de ſon Livre; & certainement je l'aurois écrit, ſans fiel & ſans déguiſement.

J'ai vu les mœurs de mon temps, nous dit-il, *& j'ai publié ces Lettres*; *que n'ai-je vécu dans un ſiècle où je duſſe les jeter au feu!*

Quel eſt donc le temps où il ſoit bon de publier ce qu'on auroit dû brûler dans un autre? Et ſi tout ce qui étoit né lui ſembloit déjà corrompu, ne devoit-il pas quelque ménagement à ce qui étoit à naître? N'attendoit-il de ſon Ouvrage qu'un ſuccès aſſez éphémère, pour que l'enfant qu'il voyoit au berceau, n'en eût jamais rien à redouter? Je ſuis loin de penſer que la licence que Rouſſeau s'eſt donnée de tout dire dans ſes Mémoires, ſoit un exemple à ſuivre; mais s'il eſt des perſonnalités offenſantes qu'il n'eſt jamais permis de révéler, il eſt des vérités utiles qu'il n'eſt pas même permis de taire; & la défenſe des mœurs publiques eſt de droit naturel, lorſqu'elle eſt fondée en raiſons.

Je dirai donc du Roman de Rouſſeau après ſa mort, ce que j'en aurois dit de ſon vivant, & à lui-même: que je le crois d'autant plus immoral que tout a l'air d'y être honnête. Dans Manon Leſcaut & des Grieux, le libertinage eſt peint de ſes couleurs; l'a-

mour & la bonté du naturel l'excuſent, mais ils ne le déguiſent pas: dans Julie & Saint-Preux il a ſi bien le ton, le langage, la contenance de la vertu, qu'on le prendroit preſque pour elle. Tout ce que la foibleſſe peut avoir de grace & de décence dans ſes faux pas & dans ſes chutes, les premières alarmes de la pudeur, ſes timides délicateſſes, ſes imprudences, ſes oublis, ſes refus attrayans, ſes réſiſtances inutiles; tout cela, dis-je, eſt nuancé avec un artifice qui enchante au lieu d'épouvanter. Jamais le cœur humain n'a été mené du bien au mal par une pente ſi facile & ſi douce. De l'autre côté, l'amour eſt peint avec tant de chaleur, il s'enveloppe de tant d'apparences de probité, de bonté, de nobleſſe; le ſéducteur ſe montre tour à tour ſi paſſionné, ſi délicat, ſi ſage, ſi généreux, ſi éloquent ſurtout, qu'à peine le jeune homme le plus honnête croiroit devoir ſe reprocher d'être un Saint-Preux, s'il rencontroit une Julie; & qu'à peine la plus ſévère oſeroit ſe promettre de n'être pas une Julie, s'il y avoit pour elle un Saint-Preux.

Qu'a donc voulu, demanderai-je encore,

qu'a donc voulu l'Auteur de ce Roman? Prouver qu'avec de beaux ſemblans d'honnêteté, l'on pouvoit rendre intéreſſant un vice qui n'eſt que trop ſéduiſant par lui-même? Certes il n'avoit pas beſoin pour cela de tout ſon art & de tout ſon talent. Prevôt, dont je viens de parler, n'a prodigué, dans *Manon Leſcaut*, ni l'éloquence ni les ſophiſmes; & il a rendu ſes deux libertins plus intéreſſans que les deux amans de Rouſſeau.

Celui-ci a-t-il donc voulu offrir à la jeuneſſe, dans ſes égaremens, la perſpective d'un retour honorable vers le devoir & la vertu? Mais ne voyoit-il pas que cette perſpective d'une belle retraite, & d'une conſidération renaiſſante, après que l'on s'eſt avili, eſt, maintenant ſur-tout, le plus funeſte des encouragemens, & peut-être celui de tous qui fait le plus négliger l'opinion & mépriſer la renommée? Dans tous les temps, pour abuſer & endormir ſa conſcience, on a pu ſe promettre de regagner ſa propre eſtime, en revenant de ſes erreurs. Mais il étoit réſervé à notre ſiècle de permettre à l'homme flétri & à la femme déshonorée,

d'eſpérer qu'après des baſſeſſes & de honteux déréglemens, une contenance impoſante, une récrépiſſure d'honnêteté tardive les blanchiroit & leur rendroit leurs droits à l'eſtime publique. Il n'eſt malheureuſement plus vrai de dire que l'honneur ſoit *une île eſcarpée & ſans bords:* celui qui en ſort, ne voit déjà que trop de moyens d'y rentrer; & en confirmant l'opinion, que tout s'oublie & ſe répare, Rouſſeau n'aura fait qu'ajouter encore à cette funeſte ſécurité.

Enfin a-t-il voulu montrer combien l'intimité, la familiarité, la liberté habituelle du tête à tête, eſt périlleuſe, entre une jeune fille honnête & un jeune homme vertueux? C'eſt encore une vérité malheureuſement bien commune; mais pour en donner un exemple, falloit-il employer tant de manèges à déguiſer la faute, ou tant d'art à l'atténuer?

Le crime de ſéduction eſt infâme, & puni du dernier ſupplice: il eſt encore plus irrémiſſible dans le Maître chargé d'inſtruire la jeune perſonne qu'il a ſéduite; il l'eſt ſurtout dans le corrupteur domeſtique qui abuſe de l'aſile & de la confiance que l'on accorde

à

à ſon état; & plus la ſainteté de ſes devoirs les rend inviolables, plus en les violant il ſe rend infâme & odieux: c'eſt même ſur la honte & la peine attachées à cette eſpèce de ſacrilège, que repoſe la ſûreté de l'innocence, la foi de l'hoſpitalité, l'honneur d'une famille. Que peut donc avoir de moral toute l'éloquence employée à donner le change au reproche & à l'indignation publique ſur cette horrible profanation? Saint-Preux n'eſt point aux gages du père de Julie, & l'on a cru éluder par-là l'infamie attachée à la trahiſon domeſtique; mais c'eſt là, ſelon moi, l'un des grands torts de ce Roman: car, entre l'homme de confiance à qui l'on accorde l'hoſpice, & qui perce le cœur à la mère imprudente qui oſe lui confier ſa fille, & l'homme qui reçoit de plus un juſte & modique ſalaire, la différence eſt ſi peu de choſe, que celui-ci, tenté du même crime, ne manquera jamais de s'appliquer les excuſes qu'on donne à l'autre. Pourquoi un jeune Maître de danſe ou de muſique, s'il eſt bien amoureux, ſe croira-t-il moins pardonnable de ſéduire ma fille, que ne l'étoit Saint-Preux d'avoir ſéduit Julie? n'aura-t-il

pas de même pour excuſe un cœur, des ſens, une ame vive, l'occaſion, & des déſirs? & n'en ſera-t-il pas de même de toutes les nuances qu'on fait ſervir de palliatif à la conduite de Julie?

* Un Ecrivain ne doit pas oublier que le cœur humain, dans ſes foibleſſes & dans ſes vices, ne demande pas mieux que d'avoir des excuſes, & que toute excuſe lui eſt bonne pour ſe déguiſer à lui-même le mal auquel il eſt enclin. Rien ne lui ſera donc plus cher que des exemples qui l'encouragent à ſuivre ſes penchans, ou qui adouciſſent le reproche qu'il craint qu'on ne lui faſſe de les avoir ſuivis. Vous aurez beau ménager dans l'exemple des différences qui le diſtinguent & qui l'excep-tent de la règle commune; chacun le verra du côté qui lui reſſemblera le plus. Les circonſtances ne ſeront pas les mêmes, mais on y ſuppléera par des équivalens; & ſi, pour rendre le pas gliſſant & la chute excuſable, il ne faut que des ſituations imprévues & difficiles, des momens de trouble & d'erreur, des ſurpriſes involontaires, des combats même, & après la défaite, des pleurs, des plaintes, des regrets; chacun, dans ſa po-

sition, se croira sans peine aussi digne d'indulgence & d'estime que ceux qu'il aura plaints & pardonnés dans le Roman.

Or celui de tous les Romans qui me semble donner le plus d'attraits & de subterfuges au vice, c'est celui de Rousseau; & quoi qu'on dise pour l'excuser, il sera toujours vrai, non pas que la jeune personne qui l'aura lu sera *perdue* (cette hyperbole est une adresse pour affoiblir la vérité), mais qu'elle en sera plus accessible au péril de l'occasion, moins effrayée de la honte attachée à une foiblesse, plus disposée à se livrer aux séductions de l'amour. Je me suis donc mis à la place du père de famille qui trouveroit sa fille les yeux en larmes, le visage enflammé, & le cœur palpitant, lisant *la Nouvelle Héloïse*; & je n'ai pas eu besoin d'être l'ennemi de Rousseau, pour le blâmer d'avoir fait ce Roman.

Il y avoit un moyen de le rendre moral; mais il ne pouvoit l'être qu'autant que le séducteur auroit au moins été chassé, ou se seroit banni lui-même, chargé de honte & de remords; & que la jeune infortunée qui s'est livrée à lui, se seroit condamnée à pleurer

dans l'humiliation, & à ne se marier jamais. Alors que devenoient, me direz-vous, ces Lettres éloquentes que des situations singulières ont amenées? Elles n'avoient plus lieu, je le sais bien; & le bel esprit y eût perdu de grands modèles dans l'art d'écrire; mais plus on y a mis de chaleur & prodigué de charmes, plus la passion qui les anime, & le vice qu'elles colorent, ont un venin subtil & pénétrant.

J'en reviens donc à mon principe: l'instinct des animaux choisit parmi des plantes venimeuses, l'herbage innocent & salubre qui doit être leur aliment; l'instinct moral de l'homme ne choisit pas de même, entre les exemples nuisibles, l'aliment pur & sain dont son ame doit se nourrir. Au lieu de le tromper encore par des déguisemens, il faut donc l'éclairer; & c'est la tâche de l'Ecrivain. Ce n'est pas que l'intérêt de l'Art & l'avantage de l'Artiste ne fût bien souvent d'imiter les jeux & les caprices de la Nature, dans ces nuances indécises de vice & de vertu, dont elle compose & varie le tableau du monde moral; mais par la même raison que dans nos jardins nous ne cultivons pas

des fruits empoisonnés & des plantes nuisibles, quoique la Nature en produise; de même, dans nos fictions, ce n'est pas assez d'imiter, il faut épurer la Nature; & singulièrement dans un genre d'écrits qui fait les délices de la jeunesse, ce ne doit jamais être au péril de ses mœurs qu'on lui procure des plaisirs.

Peignez l'amour, car il est bon en soi; peignez-le même avec tous ses charmes: mais qu'il les doive à l'innocence, à la bonté, à la vertu: nulle indulgence pour ce qui est vil & bas, nul ménagement, & sur-tout nulle décoration pour ce qui est malhonnête; & si l'amour, dans un même cœur, se trouve avec le vice, que ce ne soit que pour l'humilier, le corriger, ou le punir.

Les Anglois nous ont donné de grands exemples dans ce genre d'écrire: ils n'y ont mis ni l'élégance, ni le brillant, ni les graces légères de nos Romans licencieux; ils n'y ont employé ni le tragique sombre des Romans de l'Abbé Prevôt, ni l'éloquence artificielle qui, dans le style de Rousseau, nous éblouit & nous enchante; mais, par la seule force du naturel, ils l'ont rendu inté-

reſſant & profondément philoſophique; ils y ont réuni, au plus haut degré, la vraiſemblance, le pathétique, la vérité & la bonté des mœurs.

Dans *Tomes Jones*; Roman de Fielding, quelle diſtinction fine & juſte entre les erreurs & les vices; entre ces écarts paſſagers, qui, dans un jeune homme, ne prennent rien ſur la bonté du naturel, & ces vices profonds & graves qui ne laiſſent rien eſpérer du mauvais cœur où ils ſont empreints! quel contraſte de caractères, que ces deux jeunes gens, l'un diſſimulé, fourbe, & méchant juſqu'à la noirceur, ſous les dehors de la ſageſſe; l'autre, ayant contre lui toutes les apparences, & ſincère, bon, généreux juſqu'à la magnanimité! Quelle indignation l'un inſpire; & l'autre, quel tendre intérêt! Quel ſoulagement on éprouve, lorſque cet odieux Blifil eſt démaſqué, & que l'aimable & vertueux Jones eſt connu & rentré en grace! Il n'y a rien là d'équivoque, ni dans les mœurs, ni dans l'exemple, ni dans l'impreſſion qu'il laiſſe; ſans préambule & ſans épilogue, chaque choſe y produit ſon effet naturel.

Et Clariſſe! Quel apologue, que les ſuites épouvantables de la faute la plus légère, dans une fille que la Nature ſembloit avoir faite à plaiſir pour être l'orgueil de ſon ſexe, les délices de ſa famille, l'objet des vœux de tous les cœurs biens nés! Quelle effroyable perſpective pour un ſexe doux & facile, pour un âge foible & crédule, que cet abîme d'ignominie & de malheur, dans lequel un ſeul pas hors des limites du devoir précipite l'innocence, la bonté, la vertu, & la vertu la plus aimable! Quelle cenſure à jamais effrayante de la tyrannie domeſtique; quel reproche & quel avis terrible pour des parens qui abuſent de leurs droits! Quelle éloquente révélation des noirceurs que peuvent cacher, dans un jeune homme, les graces de l'eſprit, les charmes du langage, les agrémens de la figure, & tous les dons de ſéduire & de plaire! Quel exemple des perfidies & des horreurs dont l'orgueil & l'amour, réunis dans une ame violente & dans un cœur dépravé, ſont capables! Quel tribunal enfin, quel juge, & quel arrêt pour toute une famille coupable & accablée de remords, que les funérailles de Clariſſe! Tout eſt ſimple

dans ce Roman, hormis le caractère atroce & monstrueux, mais malheureusement encore trop naturel, de Lovelace : nulle affectation d'éloquence, nul épisode tiré de loin & artistement enchâssé, nul détail curieusement travaillé, nulle ostentation d'esprit ni de philosophie. L'Auteur ne s'y montre jamais ; on ne soupçonne pas même qu'il y en ait un. On est persuadé que ce n'est qu'un recueil de Lettres, qu'on n'a pas même retouchées ; chacun y parle son langage, & avec une vérité si distincte, que, sans la signature, on reconnoît la main. Dans l'intrigue, rien d'arrangé, rien de composé dans les scènes ; tout y est naturel & comme spontané. Les groupes s'y forment d'eux-mêmes ; la beauté du tableau résulte de l'ensemble & de la situation. Il y a peut-être dans la marche de l'action trop de lenteur ; mais cette lenteur est celle d'un orage qui grossit insensiblement, & qui gronde avant d'éclater : elle peut fatiguer des ames vives & légères, dont la curiosité impatiente plaint le temps qu'elle donne à ce qui l'intéresse, veut savoir au plus vîte ce qui l'attend, jouir d'une émotion rapide & fugitive, & aussi-tôt changer d'objet. Mais les ames

qui ſe complaiſent dans un intérêt prolongé, qui les attache, & qui par degrés les pénètre, pardonnent ſans regret quelques longueurs au développement des ſentimens divers dont ces lettres ſont animées. Il eſt difficile en effet d'éviter les répétitions dans un genre d'écrit où les cœurs ſe répondent, & ſe renvoyent, comme autant d'échos, les impreſſions qu'ils reçoivent, les émotions qu'ils éprouvent; & je conçois comment, de la traduction françoiſe de Clariſſe, une ame profondément ſenſible ne voit plus rien à retrancher.

Ce fut un bonheur rare pour le plus pathétique des Ecrivains anglois, de trouver en France un Traducteur comme l'Auteur de Cléveland. Mais ce qui n'eſt pas concevable, c'eſt que la même plume qui avoit décrit la ſépulture de Manon Leſcaut, eût retranché du Roman de Clariſſe les funérailles de Clariſſe. Un écrivain d'un caractère encore plus analogue au génie de Richardſon nous a reſtitué ce tableau ſi déchirant & ſi moral, ce tableau qu'on ne verra jamais ſans mêler ſes larmes à celles de Miſs Howe, tendre & parfait modèle d'une ſainte amitié.

Grandiſſon n'a pas eu en France le même ſuccès que Clariſſe ; mais du côté moral c'eſt encore un chef-d'œuvre de la plus ſaine philoſophie : l'un, comme je l'ai dit, eſt l'effrayant tableau de l'innocence à la merci du crime ; l'autre préſente le plus touchant ſpectacle de l'influence de la vertu & de ſon aſcendant ſur tous les cœurs honnêtes.

Le défaut qu'on reproche au caractère de Grandiſſon, eſt d'être infaillible, accompli, & d'une égalité parfaite. Je conçois aiſément qu'un homme en qui chaque nouvelle épreuve ſignale une vertu nouvelle, qu'un homme généreux, magnanime & modeſte, ſenſible au degré qu'il le faut pour être bon par excellence, d'une droiture incorruptible, d'une ſageſſe inaltérable, d'un ſang froid, d'un courage que rien n'étonne & que rien n'ébranle ; je conçois, dis-je, qu'un tel homme impatiente l'homme envieux qui ſe compare à lui, & déplaiſe à la femme vaine qui ne le voit jamais ſuſceptible, même en amour, d'une erreur ou d'une foibleſſe. L'amour-propre eſt importuné d'une ſupériorité dont rien ne le conſole ; & ſa reſſource, quelquefois même ſon premier mouvement,

eſt de ſe diſpenſer de croire à ce qu'il faut tant admirer. La coquetterie eſt encore plus bleſſée d'une égalité d'ame dont rien ne peut déranger l'équilibre; & dans un cœur qui ſe poſsède au point de régler tous ſes mouvemens, elle ne voit qu'une froide chimère; ſans vraiſemblance & ſans attrait.

Mais il n'eſt pas moins vrai que dans ce caractère, rare & merveilleux par l'accord de ſes qualités réunies, tout eſt ſimple, aiſé, naturel, ſans oſtentation, ſans effort; que dans cette élévation d'ame il n'y a rien d'outré; que dans cette conduite, toujours ſi noble & ſi généreuſe, il n'y a pas un trait romaneſque; que dans les ſituations critiques & les conjonctures délicates où ſe trouve ce perſonnage, ce n'eſt jamais qu'un homme de bien, tel qu'il eſt poſſible à chacun de l'être, ſi, avec une raiſon ſaine, l'on ſe ſent doué d'un bon cœur. Ce n'eſt donc qu'avec de la bonté, de la droiture, du courage, & un juſte mélange de ſenſibilité, de force, & de douceur, que ce modèle eſt compoſé: il en réſulte cependant un enſemble ſi admirable, qu'avec les ſimples qualités d'un homme, Sir Charles Grandiſſon eſt comme un Dieu

à qui l'on rend une espèce de culte, & pour qui l'amour le plus pur, le respect le plus tendre, la vénération la plus profonde & la plus unanime, n'ont rien que de très-juste & de très-naturel.

C'est cet empire universel, attribué à la simple vertu, à la constante égalité d'une belle ame fidèle à ses principes, qui forme le tableau exposé sous nos yeux dans le Roman de Grandisson : modèle peut-être affligeant pour des cœurs lâches ou déjà corrompus, effrayant pour des ames foibles, mais encourageant pour toutes celles qui se sentent quelque énergie & un fond de bonté que le vice n'a pas atteint.

Or dans cette intention, qui est bien évidemment celle de l'Ecrivain, quoi de mieux composé que le groupe de ces trois femmes, la noble & sage Miss Biron, l'ingénue & douce Emilie, la pieuse, modeste & fière Clémentine, toutes les trois adorant le meilleur des hommes, chacune avec son caractère & une sensibilité graduée, depuis la naïve tendresse, jusqu'au délire de l'amour!

Je ne veux pas dissimuler que l'intérêt de ce Roman étant moins vif que celui de

Clariſſe, les longs détails y ſont plus fatigans; & je répéterai ce que j'en écrivois il y a vingt-neuf ans (*a*), d'après l'impreſſion que j'en avois reçue dans une première lecture: le temps n'y a preſque rien changé.

« L'avantage de ces Romans (épiſtolaires) eſt de donner, diſois-je, pour auditeurs à celui qui raconte, des perſonnages intéreſſés. La narration en eſt plus vive & plus touchante, l'effuſion des ſentimens plus naturelle, le lecteur plus attentif, plus impatient, plus ému: car il ſe met tour à tour à la place de l'acteur qui parle & de celui qui écoute; il oublie l'Auteur, il s'oublie lui-même; il ne voit, il n'entend que les perſonnages qui ſont en ſcène: ce qui fait le charme de l'illuſion.

» Les inconvéniens qu'on y trouve ſont les longueurs & les redites; mais ne ſeroit-il pas poſſible de les éviter dans des lettres, comme dans un ſimple récit?

» Quant à la manière de l'Auteur (Richardſon), je ne crois pas que notre ſiècle ait un pinceau plus vrai, plus délicat, plus

(*a*) Mercure de France, mois d'août 1758.

animé. On ne lit pas, on voit ce qu'il raconte. Ce qu'il raconte n'eſt pas toujours digne d'être peint; & ſon extrême facilité à rendre ſenſibles tous les détails d'une action, l'engage quelquefois dans des longueurs dont l'ennui va juſqu'à l'impatience: on jette le livre, mais on le reprend, & il attache, quoiqu'il impatiente; ou plutôt il n'impatiente que par la raiſon qu'il attache: car rien n'eſt plus inquiétant qu'une action intéreſſante qui ne court point au dénouement. Ce n'eſt pas que des repos bien ménagés ne contribuent beaucoup eux-mêmes à l'illuſion & à l'intérêt. Il eſt certain que la vie privée a peu de ce qu'on appelle *coups de théâtre*, & beaucoup de ces ſituations plus familières qui font tableau. On ne reconnoîtroit pas la ſociété dans une ſucceſſion rapide d'événemens inattendus: ces événemens, pour être amenés naturellement, exigent que les intervalles en ſoient remplis par les circonſtances d'une vie tranquille; mais celles-ci doivent tenir aux incidens, marquer les caractères, développer les ſentimens, préparer les ſituations; & tout ce qui n'a pas l'un de ces effets doit paroître froid, languiſſant, ſuperflu.

» Dans le Roman de Grandiſſon, la plupart des perſonnages n'ont point de caractère particulier : la famille de Miſs Biron & celle de Grandiſſon ſe reſſemblent ; c'eſt la même bonté, la même pureté de mœurs ; mais ſi le tableau en eſt moins frappant, il faut convenir qu'il en eſt plus vrai. Les contraſtes recherchés reſſemblent trop aux études d'un Peintre ; l'Auteur a réſervé ces fortes oppoſitions pour les figures principales : c'eſt la magie de l'ordonnance. Ainſi, tandis qu'on voit ſur les premiers plans Miſs Biron entre le ſage Grandiſſon & le forcené Hargrave, on aperçoit dans le lointain les parens de cette fille adorée dans l'inquiétude & dans l'affliction, mais ſans aucun jeu d'attitudes qui détourne notre attention du premier groupe du tableau.

» Des ſituations plus théâtrales y ſont traitées avec autant de vérité que de force : telle eſt la déſolation de la famille de Miſs Biron, après ſon enlèvement ; la ſcène de Hargrave avec cette vertueuſe fille, au village de Podington ; la ſcène de Sir Thomas Grandiſſon avec ſes deux filles ; la déſolation de la famille de Clémentine autour de

cette infortunée; le courage de Miſs Biron au milieu de ſes amis, à la nouvelle du mariage de Clémentine avec le Chevalier Grandiſſon: tous ces morceaux ſont faits de main de Maître.

» A l'égard des mœurs, il n'y en eut jamais de plus nobles ni de plus pures: il n'eſt pas poſſible de rendre l'honnêteté, l'innocence, & la vertu plus intéreſſantes, plus aimables que dans les perſonnages de Miſs Biron, de Miſs Jervins, & du Chevalier Grandiſſon, ni l'enthouſiaſme de l'honneur & de la piété, plus touchant que dans Clémentine: l'égarement où l'excès de l'amour & du malheur la fait tomber eſt une de ces beautés rares que le génie ſeul invente; l'antiquité n'a rien de plus exquis. Mais au milieu de tous ces perſonnages celui de Grandiſſon domine avec une ſupériorité qui ne ſe dément jamais: ce calme & cette élévation d'ame ſans oſtentation, ſans foibleſſe, eſt un chef-d'œuvre de philoſophie, un modèle de ſageſſe & de bonté, d'autant plus utile, que les épreuves qui le font éclater ſont preſque toutes des circonſtances familières de la vie privée. Quelques perſonnes trouvent ce caractère trop

composé & trop peu naturel : Grandisson est à la vérité un homme rare, en ce qu'il a toutes les vertus sans aucun mélange de vices ; mais ses principes sont si simples, ses actions en découlent avec tant d'aisance, elles s'enchaînent si naturellement l'une avec l'autre, que l'admiration qu'il inspire ne prend rien sur la vraisemblance, ni sur la persuasion de pouvoir l'imiter ».

Je me suis plu à rapprocher les deux impressions que m'a faites ce Livre, à vingt-neuf ans d'intervalles.

En général, dans les Romans anglois, au moins dans ce que j'en ai lu, on voit une intention morale, & une vérité de touche & d'expression dans la peinture des caractères, qui me semble très-préférable à la manière de ceux de nos Romans où l'on a prodigué le plus d'esprit & de couleurs brillantes ; & c'est pour avoir pris exemple des Anglois, qu'avec un goût formé & une plume excellente, une femme a eu parmi nous tant & de si justes succès. Passons au Roman politique.

Celui-ci, comme l'Epopée, s'attache à de grands intérêts, peint les mœurs des Nations,

fait agir de grands Hommes, & au lieu des vertus privées, enſeigne les vertus publiques; mais, ſelon l'eſpèce de fiction qu'on y emploie, il eſt hiſtorique ou fabuleux.

Lorſqu'il eſt fabuleux, c'eſt, comme je l'ai dit, une poéſie ébauchée, ou une poéſie dégénérée. Si cependant, au lieu d'une longue ſuite d'événemens ſans liaiſon, ſans unité, on y réduit une action ſimple & intéreſſante à ſa juſte étendue; ſi, au lieu d'un ſtyle foible, inanimé, ſans couleur, ſans mouvement, ſans mélodie, on y emploie un ſtyle vif, élégant, nombreux, riche en images, varié dans ſes tons & dans ſon harmonie; ſi les caractères en ſont correctement & diſtinctement deſſinés; ſi les détails, les épiſodes, les tableaux en ſont choiſis & placés avec goût; ſi l'action en eſt bien conduite, bien nouée, bien dénouée; ſi l'exemple en eſt important & la moralité profonde; ce ſera un poème en proſe, ou, ſi l'on veut, un Roman poétique comparable aux plus beaux poèmes. Tel ſeroit Télémaque, avec un peu plus de chaleur, & ſans quelques détails, qui, pour être plus inſtructifs, ſont quelquefois trop languiſſans. Je n'en dirai pas davantage: c'eſt

de tous nos Livres modernes le plus connu. Mais pour rendre en paſſant hommage à la vertu qui l'a produit, je confeſſerai que c'eſt, de tous les Livres, celui que j'aimerois le mieux avoir donné au Monde; celui de tous que je ſerois, je ne dis pas le plus glorieux, mais le plus content d'avoir fait.

L'autre eſpèce de Roman politique eſt celui qui s'allie & s'entremêle avec l'Hiſtoire, non pour la traveſtir ou la défigurer, comme on a fait ſouvent, mais pour l'épurer, l'ennoblir, l'animer, & la rendre encore plus inſtructive & plus morale: ſi bien que dans l'éloignement, & dans cette eſpèce de pénombre où la vérité hiſtorique ſe trouve quelquefois plongée, la fiction ſe confonde avec elle, ou la remplace utilement. C'eſt ainſi que je crois la voir répandue dans tout ce que les Grecs nous ont tranſmis de l'hiſtoire des nations, dont ils n'avoient eux-mêmes que des notions confuſes, comme dans ce qu'ils nous racontent de la ſageſſe des Egyptiens, de l'innocence des mœurs des Scythes, de la philoſophie des Indiens, de la diſcipline des Perſes, de l'éducation & de la vie de Cyrus, &c.

J'entends, *la vie de Cyrus* par Xénophon; car dans ce bel ouvrage, le plan, le deſſein, l'intention, l'enſemble, les détails, tout décèle le Romancier dans l'Hiſtorien, avec une clarté qui ne peut laiſſer aucun doute. Mon opinion, à cet égard, n'eſt pas nouvelle: je la crois même aſſez commune; mais perſonne encore n'a pris ſoin de la développer, de la motiver en critique; & le ſujet en vaut la peine.

Je mets donc la Cyropédie à la tête des Romans politiques, & j'y crois voir le même objet, la même intention que dans le Télémaque. Il eſt bien vrai que Xénophon a eu l'adreſſe de n'y rien mêler d'incroyable & de merveilleux. Il en a même écarté les fables d'Hérodote, ſur le ſonge d'Aſtiage, ſur la naiſſance de Cyrus expoſé comme Œdipe, ſur ſa guerre en Scythie, ſur Thomiris, &c. Mais ſans compter les difficultés qu'il laiſſe encore dans ſes récits, à l'égard des lieux & des temps; & en ſuppoſant vraiſemblable cette ligue de tant de peuples en faveur du Roi d'Aſſyrie, cette nombreuſe armée de Cyrus, & la prodigieuſe rapidité des mouvemens de cette armée de Babylone à Sardes,

d'Ecbatane en Egypte; enfin ſans diſputer à Xénophon la vérité de ſes récits ſur les faits principaux; ne voit-on pas que, dans les circonſtances, il l'a modifiée à ſon gré pour l'effet qu'il vouloit produire? Ne voit-on pas que cette peinture des mœurs des Perſes eſt accommodée à l'intention de tracer un plan d'éducation publique, un modèle de diſcipline, & un magnifique deſſein de monarchie tempérée? ne voit-on pas que preſque tous les traits du caractère de Cyrus ſont des leçons préméditées d'une morale politique, ou d'une conduite guerrière; que dans ſes campagnes, les marches, les campemens, les ordres de bataille, tout eſt méthode en action & précepte en exemple?

Si donc je regarde la Cyropédie comme un Roman, ce n'eſt point parce que Xénophon n'eſt pas d'accord avec un hiſtorien encore plus fabuleux que lui; mais parce que, dans le tableau qu'il nous préſente d'un héros accompli, tout me ſemble ajuſté au deſſein de donner aux Rois & aux Etats de grandes leçons d'éducation militaire, de police intérieure, de diſcipline & de tactique; au deſſein, dis-je, de réunir en grand, dans

un petit eſpace, tous les préceptes de l'art de la guerre, & ſingulièrement d'enſeigner aux Rois les moyens de ſe faire aimer & obéir, d'adoucir le droit de la force, de tempérer celui de la victoire, d'étendre leurs conquêtes & de les conſerver, en laiſſant par-tout des heureux, de fonder leur puiſſance ſur celle des bienfaits. Ce n'étoient point là ſeulement les rêves d'un homme de bien, comme on l'a dit de ceux de l'Abbé de Saint-Pierre, mais les leçons d'un très-habile homme &, d'un excellent capitaine, qui, retiré à Sparte auprès d'Agéſilas, auprès d'un roi ſavant lui-même dans l'art de vaincre & dans l'art de gagner les cœurs, ſe plaiſoit à lui retracer ſon propre caractère dans celui de Cyrus, & à lui préſenter, comme dans un miroir, une image de ſa bonté, de ſa ſageſſe, & de ſa gloire, telle qu'après ſa mort il la peignit ſans voile dans l'éloge qu'il fit de lui.

Que ſi l'on me demande plus en détail encore les motifs de mon opinion; je ferai obſerver d'abord que les dialogues, les harangues, les délibérations, qui font une partie conſidérable de cet ouvrage, ſont tous évidemment factices; que dans l'inſtruction

de Cambiſe à Cyrus, dans l'interrogatoire du Roi d'Arménie, dans les diſcours de Cyaxare, de Tygrane, &c. c'eſt toujours, ou la dialectique de Socrate, ou l'éloquence athénienne; que dans tous les apprêts pour la marche & le campement des armées, c'eſt le conducteur des *dix mille* qu'on reconnoît à chaque trait. Je dirai que ni la tradition parmi les Perſes, ni les archives de leurs Rois n'auroient pu lui fournir les détails où il eſt entré ſur la tactique, les manœuvres, l'équipement des troupes, les munitions, les bagages; détails qui, dans leur petiteſſe, ont leur utilité, même leur importance, mais que l'Hiſtoire a toujours négligés, & que l'on ne trouve pas même dans les mémoires de Céſar. J'ajouterai que dans ſon paſſage en Aſie, ni la défaite de Cyrus le jeune, ni cette retraite précipitée & périlleuſe qui la ſuivit, ne donnèrent à Xénophon le loiſir de s'inſtruire comme il paroît l'avoir été. Ainſi, comptant pour peu de choſe la tradition vague & confuſe qu'il put recueillir en courant, je conclurai que rien de tout cela ne lui fut tranſmis par les Perſes; mais qu'ayant pour baſe le grand caractère de

Cyrus, ſes expéditions, ſes conquêtes, il lui a fait penſer, dire, & faire tout ce qu'il a jugé propre à ſervir d'exemple & de leçon; & c'eſt par-là que la Cyropédie me paroît être, à peu de choſe près, le vrai modèle des Romans hiſtoriques. Je dis *à peu de choſe près*, parce que les endroits où la narration m'y ſemble déparée par des détails minutieux, ou par un badinage de mauvais goût, ſont rares, & peut-être même ennoblis dans le texte par le choix exquis, la douceur, la pureté du ſtyle de celui que les Grecs appeloient l'*Abeille*.

Dans tout le reſte, la dignité & l'importance de l'objet moral et politique de ce Roman, les hautes leçons qu'il renferme, la manière vive & frappante dont elles y ſont préſentées, l'éloquence naturelle & ſimple qui règne dans le dialogue & les harangues, la clarté, la rapidité, la chaleur des deſcriptions, tout, dans cet ouvrage, caractériſe l'homme d'Etat & le grand Capitaine, le Philoſophe & le grand Ecrivain.

J'entends les zélateurs de la vérité hiſtorique me demander s'il eſt jamais utile, s'il eſt jamais permis de l'altérer ainſi par le mélange

mélange du menſonge. De ces deux queſtions l'une dépend de l'autre; car ce qui eſt quelquefois utile doit être quelquefois permis. Il s'agit donc, en premier lieu, d'examiner s'il eſt bon quelquefois d'accommoder les faits à la leçon qu'on veut donner, à l'effet que l'on veut produire.

Il y a pour l'ame deux ſortes de plaiſirs, la lumière & le mouvement, & l'un & l'autre peut lui venir, ou du vrai ou du vraiſemblable, ou du réel ou du poſſible. Or, les lui faire éprouver enſemble, c'eſt réunir tous les moyens, tous les dons de la captiver. Tel eſt le plein ſuccès de l'éloquence, lorſqu'elle eſt à la fois pathétique & morale. Tel eſt le triomphe de la poéſie philoſophique, de celle qui donne à la feinte les couleurs, l'énergie, l'intérêt de la vérité, mais d'une vérité utilement frappante, dont l'exemple eſt une leçon. Tel eſt enfin le ſuccès de l'Hiſtoire, lorſqu'à la vivacité des peintures, à l'intérêt des ſituations & des événemens, elle joint ces enſeignemens de l'expérience des ſiècles; qui réfléchiſſent ſur le préſent & prolongent ſur l'avenir la lumière que laiſſe après lui le paſſé. Mais il s'en faut bien que l'Hiſtoire

ſoit toujours diſpoſée à produire ces deux effets. Chargée de toutes les iniquités de la fortune, elle nous tranſmet d'âge en âge, non-ſeulement des vérités pénibles, mais bien ſouvent des vérités funeſtes ; & ſi c'eſt un devoir, c'eſt auſſi un malheur pour le témoin des temps, que de n'y pouvoir rien changer.

J'ai ouï dire que quelqu'un faiſant obſerver à Voltaire qu'un fait n'étoit pas tel qu'il l'avoit raconté, *Je le ſais bien*, dit-il, *mais avouez qu'il eſt mieux comme je le raconte.* Je doute de cette anecdote ; mais s'il avoit été poſſible que, ſans perdre de ſon crédit, l'Hiſtoire ſe fût accommodée, comme la fiction, à l'utilité de l'enſeignement, & qu'elle eût recueilli ſans ceſſe ce qu'il y avoit de meilleur à ſavoir, à croire, à imiter, ce qui faiſoit le mieux ſentir les charmes de l'innocence, les délices de la bonté, les avantages de la vertu, les opprobres du vice, le danger des paſſions, les tourmens, les remords du crime, elle en eût été plus morale ; & c'eſt ce que fait le Roman.

L'Hiſtorien fait profeſſion de dire la vérité, & de ne dire que la vérité. Son devoir

eſt fondé ſur ſon engagement : il a promis d'être ſincère ; on attend qu'il le ſoit ; rien ne le diſpenſe de l'être. Telle eſt donc ſa condition, qu'au riſque même d'être immoral, il ne doit rien diſſimuler, ni de ces proſpérités iniques, ni de ces indignes calamités qui ſont la honte & le crime du ſort : & c'eſt ce qui rend ſes fonctions ſi critiques & ſi pénibles. Il eſt bien vrai qu'il a, dans ſes réflexions & dans les couleurs dont il peint les bons & les méchans, le contre-poiſon de l'exemple ; & entre Tacite & Machiavel, également vrais l'un & l'autre, il ſera facile de diſtinguer l'ennemi de la tyrannie & le précepteur des tyrans. Mais combien peu d'Hiſtoriens, comme Tacite, ont, dans leur ame & dans leur ſtyle, la force d'imprimer aux hommes & aux choſes leur vrai caractère moral, de commander à l'opinion, & d'attacher, en dépit de la bonne & de la mauvaiſe fortune, l'opprobre, l'indignation, l'horreur au crime ; la gloire, le reſpect, l'amour à la vertu ? Le plus grand nombre ſe preſcrit une froide impartialité, & ſe diſpenſe d'être juge, pour n'être que témoin fidèle. Alors quel eſt le réſultat de

cette foule d'événemens, où le juſte & l'injuſte ſe trouvent confondus ſans aucune équité, ni du côté de la fortune, ni ſouvent du côté des hommes. Sont-ce des vérités utiles & des exemples encourageans qu'Ariſtide ſoit mort dans l'exil, Miltiade en priſon, & Sylla dans ſon lit? qu'Antigone ait été adoré dans Athènes, & que Socrate & Phocion aient été condamnés à boire de la cigue? que Catilina ſoit mort en héros, & Brutus en homme foible? que Cromwel ait été impuni & honoré dans ſa patrie, & Henri IV aſſaſſiné? que la politique de Louis XI ait fait plus de bien à la France que la bonne foi de Louis XII & la loyauté de François Ier? &c. &c.

Cette curioſité de tout connoître indiſtinctement & à tous périls, a fait violence à l'Hiſtoire. Il a fallu tout dire, parce qu'on vouloit tout ſavoir. Mais ſi Tibère étoit mort comme Auguſte, & Néron comme Caton d'Utique, & qu'avec quelque vraiſemblance l'Hiſtoire eût pu changer ce dénouement en une cataſtrophe terrible & juſte, n'eût-elle pas abſous la deſtinée & ſoulagé l'humanité? Lors donc que l'obſcurité

des temps, la distance des lieux, la diversité des témoignages ou des traditions la favorise, ne lui est-il pas permis de choisir, entre les vraisemblances, la meilleure leçon de mœurs?

C'est une énorme atrocité que la mort d'Agrippine commandée par Néron; c'est encore une horreur plus inconcevable que le plaisir que prit ce monstre à parcourir des yeux le corps mort de sa mère; mais ce seroit dommage que ce trait là eût manqué au tableau du plus horrible des sacrilèges; & si Agrippine n'eût pas dit *feri ventrem*, Tacite auroit dû le lui faire dire.

L'Historien d'Alexandre auroit mal fait de dissimuler, quand même il l'auroit pu, le meurtre de Clitus, la mort de Parménion, de Philotas, de Callisthène, & les vertueux citoyens de Tyr mis en croix, & le généreux défenseur de Gaza attaché au char d'Alexandre, traîné vivant par ses chevaux. Il ne falloit pas nous cacher le revers des qualités brillantes qu'on a trop admirées dans un jeune homme perdu d'orgueil, d'ambition, & de prospérité. Le tort de Quint-Curce est même de n'avoir pas gravé ces traits avec le burin de Tacite.

Mais à quoi bon le Cyrus d'Hérodote, si vertueux, si juste, si bon toute sa vie, va-t-il périr comme un insensé dans une guerre injuste contre les Scythes, & faire dire à Thomiris : *Rassasie-toi de sang?* A quoi bon Hérodote lui fait-il envoyer sur le bûcher, Créſus, qui n'avoit fait que se liguer contre le vainqueur de l'Asie? Un grand Homme avoit-il besoin d'entendre crier, *Solon! Solon!* pour user de clémence envers un Roi dont tout le crime étoit d'être vaincu? Xénophon fait mourir son héros de vieillesse au milieu de ses Peuples, dont il est adoré; il lui fait épargner Créſus, & l'honorer dans son malheur : cela est plus doux & meilleur à croire. Il eût mieux fait encore, si dans son héros il n'eût pas donné pour un trait d'habileté, auquel il applaudit lui-même, le crime de corrompre les ambassadeurs du roi des Indes, pour s'en faire des espions : fourberie grecque qui décèle la politique de ces temps-là, & que Thémistocle auroit employée; mais qu'eût reprouvée Aristide.

Je conclus donc que toutes les fois que l'hauthenticité des faits ne laissera aucun doute à l'Histoire, elle n'aura ni la liberté

ni le droit d'en altérer, d'en déguiſer aucun, au moins s'il a quelque importance; mais que ſi dans l'éloignement, ou des temps ou des lieux, la vérité ne ſe préſente que douteuſe, équivoque, & obſcurcie par des nuages, l'Hiſtorien lui-même peut du moins (s'il ne le doit pas) tirer avantage de cette obſcurité, comme feroit le Poète, pour donner à l'exemple ſon équité morale, & prononcer comme la loi, *ut bono benè, malo malè ſit.*

Après tout, il eſt plus indifférent qu'on ne penſe pour le plus grand nombre des hommes; que ce ſoit bien réellement la vérité qui leur eſt tranſmiſe; & ſi on les conſulte, on verra que l'utilité de l'exemple, l'importance de la leçon, l'intérêt de l'événement, ſont ce qui les touche le plus.

La vérité hiſtorique a pour nous trois ſortes d'attraits: l'un de curioſité pure, l'autre d'affection, & l'autre enfin d'utilité.

La curioſité pure eſt naturellement indiſcrète, imprudente, & par-là ſouvent dangereuſe. C'eſt un déſir inquiet d'apprendre, qui ſe termine au plaiſir de ſavoir;

& plus il y a d'avidité, moins il y a de discernement.

L'intérêt d'affection eſt quelquefois plus vif encore, mais il n'eſt pas le même pour toute eſpèce de vérité. Il tient à l'exercice d'une autre faculté que celle de l'entendement, & ne s'attache qu'à des objets qui nous émeuvent comme nous voulons être émus. Or l'âme, pour jouir de ſon émotion, ſe donne rarement la peine d'examiner ſi ce qui la remue eſt la vérité ou le menſonge. Ce qui lui eſt le plus analogue eſt ce qui lui eſt le plus cher.

Le troiſième intérêt que préſente l'Hiſtoire, eſt l'attrait de l'utilité. Celui-ci, lorſqu'il nous anime, nous rend ſévères & attentifs à recueillir ce qui pour nous eſt vraiment digne de mémoire, à négliger ce qui ne l'eſt pas; & en cela notre prudence fait ce que l'Hiſtoire auroit dû faire. Elle rebute ou laiſſe dans l'oubli ce que l'exemple a d'inutile ou de pernicieux, & ne conſerve que ce qu'il y a de profitable: ainſi, elle corrige les immoralités de la nature & de la fortune, le tort des bons & des mauvais ſuccès, & l'erreur des événemens. Mais cette prudence eſt peu connue, & encore moins pratiquée.

Le plus sûr auroit donc été que dans l'Hiſtoire même la vérité eût déjà ſubi cet examen ſévère; & que non-ſeulement ce qui n'eſt d'aucune conſéquence pour l'avenir; mais ce qui peut avoir une dangereuſe influence, fût retranché des ſouvenirs que l'Hiſtoire nous a tranſmis. Mais, comme je l'ai dit, cette curioſité que nous avons de tout connoître à tous périls, ne lui en a pas laiſſé la liberté; & c'eſt à la Poéſie & aux Romans qu'eſt réſervé cet avantage.

Juſques-là cependant cet avantage ſemble ſe réduire à diſſimuler; & l'on demande s'il eſt permis de même d'inventer & de feindre? De quelle utilité peut être le menſonge? Comment ce qui n'eſt pas, ce qui ne fut jamais, peut-il ſérieuſement être pris pour une leçon? Eſt-il poſſible à l'homme de s'interdire la faculté de diſcerner le vrai? Et ſi pour ſon plaiſir il ſe livre un moment aux illuſions de la feinte, n'a-t-il pas toujours en lui-même un ſentiment ſecret qui l'avertit que les ſonges qu'on lui fait faire n'ont aucune réalité? Sans doute il l'a ce ſentiment confus; & quand vient la réflexion, toute illuſion eſt détruite. Que lui reſte-t-il donc

de cet enchantement? Ce qui lui reste est une vérité indestructible, inaltérable, qui se fixe dans l'âme, comme au fond d'un creuset, quand tout le reste est dissipé; & c'est en elle que consiste la moralité poétique, la moralité du Roman.

Dès que la narration est d'accord avec elle-même, & vraisemblable dans tous les points, il ne s'agit plus d'examiner ce qu'elle a de réel, pour savoir ce qu'elle a d'utile. Le Protésilas d'Idoménée, le Séjan de Tibère, le Louvois de Louis XIV nous sont égaux, si l'exemple est le même. Et en effet, soit l'Histoire ou la Fable, le fruit qu'elle présente à la réflexion n'est pas d'aimer ou de haïr, de fuir ou d'imiter, de souhaiter ou de craindre ce qui a été, mais ce qui peut être. Il ne s'agit pas du passé, mais de l'avenir. Or l'avenir n'est pas, il est possible; & c'est l'idée de ce possible qui nous frappe & qui nous instruit. Ce raisonnement même : *Dans telle circonstance telle chose a été, donc telle chose en pareil cas doit être encore* ce raisonnement, dis-je, n'a guère plus de force d'après la vérité que d'après une exacte & pleine vraisemblance. La persuasion ne tient pas exclusivement à la certitude; elle

tient au beſoin de croire; & l'homme ſent qu'il a beſoin de croire ce qu'il lui eſt bon de pratiquer.

Qui de nous a jamais conteſté à l'Hiſtoire ſes bons exemples & ſes grandes leçons? On accuſe Hérodote d'avoir été crédule en recueillant des fables; mais eſt-ce lorſqu'il nous inſtruit des bonnes lois ou des ſages coutumes des Egyptiens & des Crétois, qu'on diſcute ſon témoignage? Lois de Minos & de Lycurgue, mœurs des Germains, diſcipline des Perſes, coutumes des Egyptiens, tout cela ſoumis à la critique, auroit peut-être bien de la peine à ſoutenir l'épreuve d'un ſévère examen; & ſi l'on demandoit ſur quel témoignage Hérodote, Xénophon, Diodore, & Tacite ont écrit des choſes ſi éloignées de leur temps & de leur pays, dans quelles ſources ils les ont puiſées, & quels garans ils en avoient eux-mêmes, l'autorité de ces traditions ſe réduiroit à peu de choſe. Mais qu'importe la vérité, ſi la vraiſemblance & la bonté s'y trouvent? Ce n'eſt qu'à la fucilité, à la ſtérilité, à l'incohérence des fables, ſur-tout à ce qu'il y a de pernicieux & d'inſenſé, que la ſaine raiſon refuſe obſtinément

d'ajouter foi; & quand même ce qui a dû être n'a pas été réellement, s'il en réſulte un avis utile, la poſſibilité devient une réalité future, qui donne de la conſiſtance à l'exemple & à la leçon. Les caractères de Cyrus, de Séſoſtris, de Sémiramis, ſont peut-être auſſi fabuleux que ceux d'Idoménée, de Pigmalion, d'Aſtarbé. Mais qu'importe, ſi l'on en tire des inductions frappantes & de graves enſeignemens?

L'homme eſt de glace aux vérités;
Il eſt de feu pour le menſonge,

A dit La Fontaine. J'oſe penſer différemment: car ſi la vérité nous touche d'auſſi près & auſſi ſérieuſement que le menſonge, nous l'aimons, nous la ſaiſiſſons auſſi avidement & plus avidement encore. Mais ſi elle nous eſt étrangère, elle nous eſt indifférente; & ſi elle nous eſt odieuſe & nuiſible, nous avons droit de lui préférer l'illuſion qui nous conſole, la fiction qui nous inſtruit, le menſonge qui nous perſuade d'être juſte, nous encourage à être bons, & nous enſeigne a être heureux.

Fin de l'Eſſai ſur les Romans.

DE L'AUTORITÉ DE L'USAGE SUR LA LANGUE.

Diſcours lu dans la Séance publique de l'Académie Françoiſe, le 16 Juin 1785.

DANS la manière de s'exprimer, comme dans celle de ſe vêtir, l'uſage diffère de la mode, en ce qu'il a moins d'inconſtance: mais l'uſage, comme la mode, ne reconnoît pour règle que le goût; & ſelon que les mœurs publiques, le caractère & l'eſprit dominant rendent le goût d'une Nation plus raiſonnable ou plus fantaſque, l'uſage eſt auſſi plus ſenſé ou plus capricieux dans ſes variations.

Chez les Peuples qui ne parlent que pour ſe faire entendre, la Langue eſt preſque invariable; & qu'elle ſuffiſe au commerce

de la vie & de la penſée, c'en eſt aſſez: elle a pour eux le néceſſaire, & ils ignorent le ſuperflu.

Mais à meſure que dans ſon langage, comme dans ſes vêtemens, une Nation ſe livre à l'attrait du luxe, & qu'en parlant pour ſon plaiſir, plus que pour ſes beſoins, elle s'occupe de l'élégance & de l'agrément de l'élocution, le déſir & le ſoin de plaire la rendent inquiète, curieuſe, incertaine dans la recherche de ſes parures; & de là les raffinemens & les caprices de l'uſage.

Cependant on obſerve que de toutes les Langues, celle qui a le plus donné à l'ornement & au luxe de l'expreſſion, la Langue grecque, a été peu ſujette aux variations de l'uſage; & la différence de ſes dialectes une fois établie, on ne s'apperçoit plus qu'elle ait changé depuis Homère juſqu'à Platon. La Langue d'Homère ſembloit douée, ainſi que ſes Divinités, d'une jeuneſſe inaltérable: on eût dit que l'heureux génie qui l'avoit inventée, eût pris conſeil de la Poéſie, de l'Eloquence, de la Philoſophie elle-même, pour la compoſer à leur gré. Vouée aux grâces dès ſa naiſſance, mais inſtruite & diſ-

ciplinée à l'école de la raiſon, également propre à exprimer & de grandes idées, & de vives images, & des affections profondes, à rendre la vérité ſenſible, ou le menſonge intéreſſant, jamais l'art de flatter l'oreille, de charmer l'imagination, de parler à l'eſprit, de remuer le cœur & l'ame, n'eut un inſtrument ſi parfait. Pandore, embellie à l'envi des dons de tous les Dieux, étoit le ſymbole de la Langue des Grecs.

Il n'en fut pas de même de celle des Latins. D'abord rude & auſtère comme la diſcipline & comme les lois dont elle étoit l'organe, pauvre comme le Peuple qui la parloit, ſimple & grave comme ſes mœurs, inculte comme ſon génie, elle éprouva les mêmes changemens que le caractère & les mœurs de Rome. De ſa nature, elle eut ſans peine la force & la vigueur tragique qu'il falloit à Pacuvius, la véhémence & la franchiſe que demandoit l'éloquence des Gracques; mais lorſqu'une Poéſie ſéduiſante, voluptueuſe, ou magnifique, en voulut faire uſage; lorſqu'une éloquence inſinuante, adulatrice, & ſervilement ſuppliante, voulut l'accommoder à ſes deſſeins, il fallut qu'elle

prît de la molleſſe, de l'élégance, de l'harmonie, de la couleur; & que, dans l'art de prêter au langage un charme intéreſſant & une douce majeſté, Rome devînt l'écolière d'Athènes, avant que d'en être l'émule. Ce qu'ont fait les Latins pour donner de la grâce à une Langue toute guerrière, eſt le chef-d'œuvre de l'induſtrie; & dans les vers de Tibulle & d'Ovide, elle ſemble réaliſer l'allégorie de la maſſue d'Hercule, dont l'Amour, en la façonnant, ſe fait un arc ſouple & léger.

Celles de nos Langues modernes qui ſe ſont le plutôt fixées, ſont l'Eſpagnol & l'Italien: l'une, à cauſe de l'incurioſité naturelle des Caſtillans, & de cette fierté nationale, qui, dans leur Langue, comme en eux-mêmes, fait gloire d'une nobleſſe pauvre & dédaigne de l'enrichir; l'autre, à cauſe du reſpect trop timide que les Italiens conçurent pour leurs premiers grands Ecrivains, & de la loi prématurée qu'ils s'impoſèrent à eux-mêmes, de n'admettre, dans le bon ſtyle & dans le langage épuré, que les expreſſions conſignées dans les Ecrits de ces hommes célèbres. De telles lois ne conviennent aux

Arts qu'à cette époque de leur virilité où ils ont acquis toute leur force & pris tout leur accroiſſement : juſques-là rien ne doit contraindre cette intelligence inventive, qui élève l'induſtrie au-deſſus de l'inſtinct ; & réduire les Arts, comme l'on fait ſouvent, à leurs premières inſtitutions, c'eſt perpétuer leur enfance. La Langue Italienne ſe dit la fille de la Langue Latine ; mais elle n'a pas recueilli tout l'héritage de ſa mère : l'Arioſte & le Taſſe même, à côté de Virgile, ſont des ſucceſſeurs appauvris.

Le même eſprit de liberté & d'ambition qui anime la Politique & le Commerce de l'Angleterre, lui a fait enrichir ſa Langue de tout ce qu'elle a trouvé à ſa bienſéance dans les Langues de ſes voiſins ; & ſans les vices indeſtructibles de ſa formation primitive, elle ſeroit devenue, par ſes acquiſitions, la plus belle Langue du monde. Mais elle altère tout ce qu'elle emprunte, en voulant ſe l'aſſimiler. Le ſon, l'accent, le nombre, l'articulation, tout y eſt changé : ces mots dépayſés reſſemblent à des Colons dégénérés dans leur nouveau climat, & devenus méconnoiſſables aux yeux même de leur Patrie.

Nous avons mis moins de hardieſſe, mais plus de ſoin à perfectionner notre Langue; & s'il n'a pas été permis de la refondre, au moins a-t-on ſu la polir: au moins a-t-on ſu lui donner des tours mieux arrondis, des mouvemens plus doux, des articulations plus faciles & plus liantes, & en même temps qu'elle a pris plus de ſoupleſſe & d'élégance, elle a de même acquis plus de nobleſſe & de dignité.

Cependant, quelque différente que ſoit la Langue de Racine & de Fénélon, de celle de Baïf & de Dubartas, il eſt encore poſſible, ſinon de la rendre plus douce & plus mélodieuſe, au moins de l'enrichir, d'ajouter à ſon énergie, de la parer de nouvelles couleurs, d'en multiplier les nuances; & plus on en fait ſon étude, mieux on ſent qu'elle n'en eſt pas à ce point de perfection où une Langue doit ſe fixer.

Comme vivante, elle eſt variable; mais elle l'eſt dans les deux ſens: elle peut acquérir & perdre; & cette alternative, on vouloit autrefois qu'elle dépendît de l'uſage uniquement, abſolument, & ſans qu'il fût permis

à la raiſon, dit Vaugelas, de lui oppoſer ſa lumière.

Soyons moins ſuperſtitieux. Mais pour éviter un excès, ne donnons pas dans l'autre; & ſi l'on a trop accordé à l'autorité de l'uſage, modérons-la, ſans oublier qu'elle a ſes droits, comme elle a ſes limites. Reconnoiſſons, avec Vaugelas, que *l'uſage a fait beaucoup de choſes avec raiſon*, même beaucoup plus qu'on ne penſe. En effet, il y a dans la Langue mille façons de parler qu'on attribue au pur caprice de l'uſage, & dont la raiſon ſe découvre dans une Métaphyſique très-déliée, qui ſemble avoir conduit la multitude à ſon inſçu, & qu'apperçoit celui qui examine la Langue avec un œil philoſophique. Dans les irrégularités même que l'uſage a reçues & qu'il a fait paſſer en lois, on remarque ſouvent que ce qui les a introduites, c'eſt qu'elles donnent à l'expreſſion plus de vivacité, de grâce, ou d'énergie; & juſques-là rien n'eſt plus juſte que de ſe ſoumettre à l'uſage.

Reconnoiſſons encore que dans ce que l'uſage a fait, ou *ſans raiſon*, ou même *contre la raiſon*, dès que le temps, l'exemple,

la ſanction publique, durant un ſiècle de lumière, l'ont ratifié, l'ont confirmé, rien ne diſpenſe plus d'obſerver ſes lois poſitives, c'eſt-à-dire, ce qu'il preſcrit. Mais tenons-nous ſur la réſerve à l'égard de ce qu'il défend: car autant il ſeroit à craindre que la liberté fût ſans frein, autant il ſeroit dangereux que l'autorité fût ſans bornes. Et c'eſt dans le centre des Lettres, au milieu de leur République, & en préſence de leurs amis, que je viens réclamer leurs droits.

Je dirai donc qu'en obſervant ce que l'uſage aura preſcrit, on aura droit d'examiner ce qu'il lui plaira d'interdire; & cette reſtriction, que je crois devoir mettre à ſa puiſſance illimitée, eſt fondée ſur deux motifs.

1°. Quand l'uſage preſcrit, ſa loi porte, il eſt vrai, quelque atteinte à la liberté, mais ne la détruit pas: je puis, par un détour, éluder ſa déciſion, & par une façon de parler qui me plaiſe, éviter celle qui me déplaît: ce ſera une gêne; mais non pas une ſervitude. Il n'en eſt pas de même de ſes lois négatives; elles nous ôtent toute liberté de faire ce qu'elles défendent; & pour les éluder, il n'eſt point de détour.

2°. Si les lois positives de l'usage sont défectueuses, le mal est fait : la Langue est telle ; des hommes de génie n'ont pas laissé de la rendre éloquente, pleine de majesté, d'élégance, & de grâce : il reste à la parler comme eux ; & c'est le cas de dire, avec Horace, *ainsi l'usage l'a voulu.* Mais à l'égard de ses lois négatives ou prohibitives, rien n'est fixe, rien n'est constant : ce sont les décrets d'un tyran bizarre, dont les dégoûts s'annoncent par des proscriptions. *Cela ne se dit point, cela ne se dit plus*, telle est leur formule ordinaire. Mais si cela s'est dit, pourquoi ne plus le dire? mais si cela est bien dit en soi, quoiqu'on ne l'ait pas dit encore, pourquoi ne le diroit-on pas? La Langue est-elle déjà si riche & si complette, qu'elle n'ait plus rien à acquérir? a-t-elle une surabondance qui nous console de ses pertes? Comment se fût-elle formée, si, depuis Joinville jusqu'à Fénélon, personne n'avoit osé dire, pour la première fois, ce qu'on n'avoit pas encore dit? Comment se conservera-t-elle, si, au lieu de se reproduire à mesure qu'elle se dépouille, ce n'est plus qu'un vieux arbre, dont les rameaux séchés se brisent, & qui ne repousse jamais?

Quel eſt donc ce droit négatif, arbitraire & indéfini, qu'on a laiſſé prendre à l'uſage? & ſi l'expreſſion nouvelle, ou rajeunie, eſt douce à l'oreille, claire à l'eſprit, ſenſible à l'imagination; ſi la penſée la ſollicite, & ſi le beſoin l'autoriſe; ſi le tour en eſt animé, précis, naturel, énergique; ſi elle eſt conforme à la ſyntaxe & au génie de la Langue; ſi elle ajoute à ſa richeſſe; ſi par elle on évite une périphraſe traînante, une épithète lâche & diffuſe; ſi elle n'a point d'équivalent pour exprimer une nuance intéreſſante, ou dans le ſentiment, ou dans l'idée, ou dans l'image, où eſt la raiſon de ne pas l'employer?

Ce ſont les téméraires, dit Vaugelas, *qui inventent les mots comme les modes.* La parité n'eſt pas exacte: car dans les modes, preſque tout eſt de fantaiſie, de caprice, ou de vanité; au lieu que, dans la Langue ainſi que dans les Arts, l'invention a ſouvent pour objet la néceſſité, l'utilité, la beauté réelle. Alors, où eſt la témérité d'oſer être inventeur? Malherbe fut-il *téméraire* lorſqu'il emprunta du latin *inſidieux* & *ſécurité*? & Deſportes, lorſqu'il tranſplanta dans notre Langue le mot *pudeur*, pour exprimer cette

eſpèce de honte délicate & timide qui ſaiſit une ame innocente ou une ame noble & ſenſible, à la première idée de ce qui peut bleſſer ſa fierté ou ſa modeſtie : mot précieux que La Fontaine a [illegible] à ſa place dans la fable des *deux Amis? Dévouloir*, propoſé par Malherbe, pour dire, *ceſſer de vouloir*, n'a pas été reçu; mais que deux ou trois bons Ecrivains l'euſſent adopté, il faiſoit fortune, & la Langue y gagnoit un mot clair & précis. Vaugelas regardoit *ſortir de la vie* comme un barbariſme: falloit-il que, ſur ſa parole, La Fontaine s'abſtînt de dire, en parlant de la vieilleſſe:

Je voudrois qu'à cet âge
On *ſortît de la vie* ainſi que d'un banquet?

C'étoit, nous dit ce même Vaugelas, *la plus ſaine partie de la Cour*, c'étoit *la plus ſaine partie des Auteurs du temps* qui étoient les arbitres de l'uſage; & dans cette eſpèce d'Ariſtocratie, compoſée de deux puiſſances ſouvent contraires l'une à l'autre, on ne ſavoit à laquelle obéir. Ainſi, une foule de mots qui manquoient à la Langue, & qu'on y vouloit introduire, étoient arrêtés au paſſage,

& le plus ſouvent rebutés. *Féliciter* paroiſſoit barbare; *face* n'étoit pas du bon ſtyle; la Cour ne vouloit pas que l'on dît *ambitionner; ployer* choquoit l'oreille, c'étoit *plier* qu'il falloit dire; *transfuge* n'étoit point admis, non plus qu'*inſulter* & qu'*inſulte*.

Heureuſement vinrent des hommes qui ſurent donner à la Langue plus d'aiſance & de liberté, & en même temps plus d'autorité & de conſiſtance à l'uſage. *Les grands Hommes du ſiècle paſſé*, dit Voltaire, *ont enſeigné à penſer & à parler*. Ce fut d'abord l'Auteur de Cinna, des Horaces, de Polieucte, & après lui, la Rochefoucault, le Cardinal de Retz, Paſcal, Boſſuet, Bourdaloue, Molière, Péliſſon, Boileau, Racine, Fénélon, la Bruyère, qui formèrent l'eſprit, la Langue, & le goût de la Nation.

On voit alors comment l'uſage, en ſe fixant, put acquérir une autorité légitime, & comment les juges naturels de la Langue uſuelle, formés à l'école des Maîtres de la Langue écrite, purent prétendre à juger celle-ci. Mais ce droit acquis à une Nation cultivée ne s'étend pas juſqu'à interdire aux Artiſans de la parole toute eſpèce d'innovation;

d'innovation; & s'il arrivoit que le goût devînt trop minutieux, trop efféminé, trop timide, ou que la fantaiſie, le caprice, la vanité du faux bel eſprit, vouluſſent marquer à leur gré les bornes de la Langue écrite, & défendre au génie de les paſſer, je ne préſume pas qu'il dût à leur défenſe une aveugle docilité.

Un goût délicat & craintif ſe croit le goût par excellence, lorſqu'il s'abſtient de ce qui peut déplaire; mais un goût très-ſupérieur ſeroit celui qui hazarderoit, avec une hardieſſe éclairée, ce qui, après avoir déplu quelques momens, ſeroit fait pour plaire toujours.

Je dirai plus encore: dans un Public imbu d'une ſaine Littérature, ce ne ſera jamais ni au plus grand nombre, ni à l'élite des bons eſprits que l'on riſquera de déplaire par d'heureuſes innovations, par des rénovations utiles. Ce ſont toujours des hommes indignes d'être libres qui veulent que chacun ſoit eſclave comme eux. Mais qu'a de commun la timide inertie de leur inſtinct avec la noble audace du génie?

C'eſt un Scudéri qui défend à l'Auteur du Cid, à Corneille, de dire:

Plus *l'Offenſeur* eſt cher, plus eſt grande l'offenſe.
Je dois à ma Maîtreſſe, auſſi bien qu'à mon père.
Je rendrai mon ſang pur comme je l'ai reçu.
On l'a pris *tout bouillant* encor de la querelle.

C'eſt Scudéri qui prétend qu'*arborer des lauriers, gagner des combats, inſtruire d'exemple*, ne ſont pas des phraſes françoiſes. Et Voilà le modèle de cette foule de critiques dont Racine fut aſſailli, lors même qu'il portoit la Langue à ſon plus haut degré de gloire. Ce qu'on admire aujourd'hui dans ſon ſtyle, comme les hardieſſes d'un Maître, lui étoit reproché de ſon temps, comme les fautes d'un Ecolier. O Subligni, tu prétendois ſavoir la Grammaire mieux que Racine! Ainſi l'œil louche de l'Envie, ou l'œil trouble de l'Ignorance, en examinant les Ecrits des grands Hommes vivans, y prend pour des incorrections les élégances les plus exquiſes; & c'eſt toujours l'uſage que le faux goût met en avant: comme ſi l'homme de génie n'avoit jamais droit de parler ſans l'uſage, & avant l'uſage.

Il y a dans notre Langue, de l'aveu même

de Vaugelas, une infinité de phraſes qui ſont les dépouilles des Langues ſavantes, & qui, accommodées à ſon génie, ſont une partie de ſes richeſſes. Or, je demande à Vaugelas: Ces façons de parler, & toutes celles qui de la Langue écrite paſſent dans la Langue uſuelle, ou qui reſtent comme en réſerve dans le tréſor de la Poéſie & de l'Eloquence, qui nous les a données? Ne ſont-ce pas les Gens de Lettres? & n'eſt-ce pas ſur-tout en cela que conſiſte cette invention du ſtyle, qui caractériſe & diſtingue nos plus grands Ecrivains, & nommément cet Amyot, que Vaugelas a tant loué? Or, ſi Amyot fut louable d'avoir oſé les inventer, ces expreſſions heureuſes que nous avons laiſſé vieillir, pourquoi celui qui les rajeuniroit ſeroit-il ſi répréhenſible?

Que l'on ſoit ſoumis à l'uſage dans les formules établies, comme dans l'emploi des articles, des particules, & des pronoms, rien de tout cela n'eſt gênant; & de toutes les difficultés grammaticales dont Vaugelas s'eſt occupé, il n'y en a peut-être pas une qui intéreſſe ſérieuſement la Poéſie ou l'Eloquence. Mais ce qui peut contribuer à la

richeſſe de l'expreſſion, à ſa délicateſſe, ou à ſon énergie, toutes ces façons de parler qui, négligées dans la Langue uſuelle, ne laiſſent pas d'avoir leur place & leur utilité dans la Langue écrite, ſoit pour l'idée, ſoit pour l'image, ſoit pour la préciſion, le nombre & l'harmonie, ſont-elles condamnées à ne jamais revivre? & l'Eloquence & la Poéſie n'ont-elles plus aucun eſpoir de recouvrer les larcins que leur a faits l'uſage, ou plutôt que leur a faits l'oubli? Car le plus grand nombre de ces phraſes & de ces mots perdus pour elles, ont été délaiſſés plutôt que rebutés; & l'on ne s'en ſert plus, par la ſeule raiſon qu'on a ceſſé de s'en ſervir.

Lorſque les grands Ecrivains ne ſont plus, on nous les cite comme des modèles de déférence & de docilité pour les défenſes de l'uſage. On ne ſait pas, ou l'on oublie combien de fois ils ſe ſont permis ce que l'uſage n'approuvoit pas. On ne ſait pas, en lui cédant, combien il leur en a coûté de dégoûts & de ſacrifices; combien de fois, dans l'expreſſion des mouvemens de l'ame ou des ſaillies du caractère, ils ont envié l'énergie, la franchiſe, le naturel, le tour vif & rapide

de la Langue du Peuple; combien de fois ils ont ſoupiré après la liberté de l'imagination & de la plume de Montaigne. Quoi qu'il en ſoit, ſi de grands Ecrivains ont méconnu leur aſcendant, & ſe ſont fait un devoir trop étroit de céder à l'uſage, lorſqu'ils auroient voulu & dû lui réſiſter, c'eſt un excès de modeſtie dont nous les louons à regret, comme d'une vertu timide.

Rien, ou preſque rien de la Langue de Paſcal n'a vieilli: cela prouve ſans doute un goût pur & ſévère, mais trop ſévère & trop exquis. Paſcal, en épurant la Langue, l'a, pour ainſi dire, paſſée à un tamis trop fin. Il n'a pas aſſez conſervé de la ſubſtance de Montaigne. On trouve à celui-ci une force & une ſaveur préférable à la pureté même. Ce n'eſt pas que ſon vieux langage n'eût grand beſoin d'être purgé, & que la Langue, dans ſon état actuel, ne ſoit mille fois préférable: elle a plus de clarté, d'aiſance, de nobleſſe, de décence & de dignité, de délicateſſe & de grâce, d'harmonie & de coloris; mais ſon élégance a trop pris ſur ſa vigueur: ſes poliſſeurs l'ont affoiblie; elle a perdu de ſa naïveté, de ſa conciſion, & de

ſon énergie; & je crois qu'il étoit poſſible d'en perfectionner les formes, & d'en moins altérer le fond.

Je ne mets certainement pas au nombre de ſes pertes la rouille qu'elle a dépoſée, les inverſions dures, les tours forcés, les locutions mal conſtruites, les termes bas ou pédanteſques, d'un ſon déplaiſant, d'un ſens louche, d'une articulation pénible, ou qui avoient de l'affinité avec des objets dégoûtans, & je ne reproche à l'uſage que d'avoir manqué trop ſouvent de diſcernement dans ſon choix.

Mais à meſure qu'il rebutoit une foule de tours naïfs, qu'on ne retrouve plus que dans La Fontaine, un grand nombre de tours vigoureux & concis, & de phraſes ſubſtantielles, qui ſont perdues depuis Montaigne, une multitude de mots harmonieux, ſenſibles, faits pour parler à l'ame, faits pour plaire à l'oreille, je demande comment des hommes qui, en fait de goût, diſpoſoient de l'opinion, ont pu laiſſer périr tant de richeſſes? Qui les eût empêchés de les conſerver dans leur ſtyle?

La Cour, dont le langage roule ſur un

petit nombre de mots, la plupart vagues & confus, d'un ſens équivoque ou à demi-voilé, comme il convient à la politeſſe, à la diſſimulation, à l'extrême réſerve, à la plaiſanterie légère, à la malice raffinée, ou à la flatterie adroite, la Cour a pu, dans tous les temps, négliger une infinité d'expreſſions naïves ou franches, dont elle n'avoit pas beſoin. Le monde poli & ſuperficiel, qui ſuit l'exemple de la Cour, & qui croit qu'il eſt du bon ton de parler de tout froidement, légèrement, à demi-mot, ſans chaleur & ſans énergie, ce monde, dis-je, a dû laiſſer tomber tout ce qui n'étoit pas de ſa Langue uſuelle. L'expreſſion fine & piquante a dû lui être chère; il l'a dû conſerver: il a dû conſerver de même le langage du ſentiment dans toute ſa délicateſſe, comme eſſentiel au caractère de politeſſe & de galanterie, qui eſt la ſurface de ſes mœurs. Mais ſon Dictionnaire n'a pas dû s'étendre au-delà du cercle de ſes beſoins; & mille façons de parler, néceſſaires à l'homme qui penſe fortement & qui veut s'exprimer de même, à l'homme qui s'affecte d'un ſentiment paſſionné ou d'une image pathétique, & qui

veut rendre ce qu'il ſent, en deux mots, le langage de l'Eloquence & de la Poéſie n'a pas dû trouver dans le monde des conſervateurs bien zélés. Mais en négligeant des richeſſes qui leur étoient inutiles, la Cour & le monde faiſoient-ils une loi de les abandonner comme eux? Et ceux à qui toutes les couleurs, toutes les nuances de la Langue étoient ſi précieuſes, n'auroient-ils pas été au moins bien excuſables de ne pas les laiſſer périr?

La Langue uſuelle ſe trouve riche, parce qu'elle fournit abondamment au commerce intérieur de la Société: mais la Langue écrite ne laiſſe pas d'être indigente & néceſſiteuſe, parce que ſes beſoins s'étendent au dehors. Tous les jours elle eſt obligée de correſpondre à des mœurs étrangères, à des uſages qui ne ſont plus: tous les jours l'Hiſtorien, le Poète, le Philoſophe ſe tranſplante dans des pays lointains, dans des temps reculés; & que deviendra-t-il, ſi ſa Langue n'eſt pas coſmopolite comme lui, ſi elle n'a pas les analogues & les équivalens de celle des pays & des temps qu'il fréquente? Que deviendra ſur-tout le Traducteur d'un Ecrivain

aſſez habile pour avoir mis en œuvre toutes les richeſſes de ſa propre Langue? Il en eſt qu'il eſt impoſſible de traduire fidèlement; & la raiſon n'en eſt que trop ſenſible: c'eſt que les Langues, dont le but commun devroit être une parfaite correſpondance, ſe ſont enorgueillies de leurs propriétés, & ont négligé leur commerce. Ce qui dans l'une ſurabonde, manque dans l'autre, & réciproquement. Ce ſont, pour changer de figure, des palettes de Peintres, qui n'ont pas les mêmes couleurs; & c'eût été aux Gens de Lettres à s'en appercevoir & à les aſſortir. C'eſt ce qu'ont fait Montaigne, Amyot, La Fontaine, ſouvent Racine. Leur Langue eſt conquérante; elle prend les tours & les formes des Langues éloquentes & poétiques qu'elle a pour adverſaires, comme les Romains empruntoient les armes de leurs ennemis.

Si, plus aſſervis à l'uſage, nous renonçons à ce droit de conquête, au moins que ne conſervons-nous ce que nos pères ont acquis? Et ſans parler des phraſes que nous avons perdues (car ce détail nous meneroit trop loin), par quelle complaiſance avons-nous

renoncé à une infinité de mots ou négligés ou rebutés, ou, ſi je l'oſe dire, dégradés de nobleſſe par le caprice de l'uſage?

Val, par exemple, n'eût-il pas dû garder ſa place dans de beaux vers, comme *vallon? Ombreux* n'avoit-il pas ſa nuance à côté de *ſombre*, & *rais* à côté de *rayons? Labeurs*, au figuré, ne valoit-il pas bien *travaux*, & pour le ſens & pour l'oreille? Quel goût aſſez bizarre auroit pu rebuter *blondir? Soulagement* eſt-il plus doux que *léniment*, qu'*allègement* ou qu'*allégeance? Alléger* lui-même, en parlant de peines, auroit-il dû être interdit au langage du ſentiment? *Dévaler* devoit-il être moins durable que *ravaler*, dérivé de la même ſource? *Se prendre* exprime une action plus forte que *s'attacher*: pourquoi *ſe détacher* eſt-il plus noble que *ſe déprendre?* Et *ſecouer*, dont le ſon eſt ſi foible, a-t-il bien remplacé *brandir? Aventureux* n'auroit-il pas dû ſe ſoutenir à côté d'*aventure?* Et puiſqu'on a détourné le ſens de *délayer*, ne falloit-il pas conſerver à *délai* ſon verbe *dilayer*, qui valoit mieux que *traîner en longueur*, & qui n'a pas d'autre ſynonyme? Ne falloit-il pas laiſſer à *émouvoir*, *émoi?*

à ſe *ſouvenir*, *ſouvenance*? *Bruit* n'eût-il pas dû garder *braire*, dont on a retenu *bruyant*? Pourquoi *fallacieux* a-t-il péri depuis Corneille, & *affres* depuis Boſſuet? Pourquoi l'uſage a-t-il conſervé *oubli*, & abandonné *oublieux*? Pourquoi du verbe *ſimuler* n'avons-nous que le participe, & ne diſons-nous pas, comme les Latins, *ſimuler* & *diſſimuler*? *Feindre* exprimeroit les menſonges de l'imagination; *diſſimuler* exprimeroit les menſonges du ſentiment ou de la penſée. Pourquoi *loiſible*, nuance fine & délicate de *permis*, n'eſt-il plus du haut ſtyle? Pourquoi dit-on *durable*, & ne dit-on plus *perdurable*, qui l'agrandit? Pourquoi *calamité*, & non *calamiteux*; *peuplé*, & non *populeux*? Pourquoi *prépondérant*, & non pas *pondérant*, qui nous ſeroit ſi néceſſaire, & auquel ni *grave*, ni *lourd*, ni *peſant*, ne peuvent ſuppléer? Car *pondérant* ſe diroit du ſtyle; il ſe diroit de l'éloquence; il ſe diroit de l'eſprit même; & ce ſeroit toute autre choſe qu'un ſtyle *peſant*, qu'une éloquence *grave*, qu'un eſprit *lourd*. On croit n'avoir perdu que des ſynonymes; & l'on ſe trompe. *Ecumant* ſe diroit des vagues; *écumeux* ſe diroit

de l'écueil, ou du rivage blanchi d'écume: pourquoi l'avoir abandonné? *Diſcord*, dans les trois ſens, ne devoit-il pas être inſéparable de *diſcorde*; & ne devroit-on pas dire encore *un caractère inégal & diſcord*, *des eſprits divers & diſcords*, *les diſcords qui troublent le monde? âpre* donnoit *exaſpérer*; *entrave* donnoit *entraver*. Pourquoi l'un de ces mots a-t-il vieilli, & non pas l'autre? Pourquoi *félon* & *félonie* ne ſe trouvent-ils plus que dans le Code Criminel? *Loyal* & *déloyal*, *loyauté* & *déloyauté* auroient-ils dû jamais être bannis du langage héroïque? *Ferveur* devoit-il être exclu du langage de l'amitié? devoit-il l'être de celui de l'amour, à qui d'ailleurs on a laiſſé tous les caractères du culte? *Déhonté* ne devoit-il pas ſe dire auſſi long-temps que *honte? Inſtabilité* devoit-il être plus heureux qu'*inſtable?* & *importun* plus heureux qu'*opportun?* Pourquoi a-t-on perdu le pluriel de *jeuneſſe*, qui exprimoit ſi bien d'un ſeul mot les illuſions, les erreurs, les folies de ce bel âge? Si *Cour* & *Courtiſan* ſont nobles, pourquoi leurs analogues, *courtois* & *courtoiſie*, ne ſont-ils plus du même ton? Quel mot remplacera *lieſſe*,

pour exprimer une douce joie & la volupté du bonheur?

Qu'on ſe donne la peine de remettre à leur place quelques-uns de ces mots, & qu'on ſe demande à ſoi-même s'ils feroient tache dans le ſtyle.

Suppoſons, par exemple, que, pour exprimer la chute de ce qui roule, ou gliſſe par une longue pente, avec lenteur & ſans bondir, on employât le vieux mot *dévaler*;

Les neiges par monceaux *dévaloient* des montagnes:

Ne ſeroit-ce pas une image de plus? Si on faiſoit dire à un homme affligé, qu'il trouve à ſa douleur une douce *allégeance*, qu'on applique à ſes maux un foible *lénitif*: ſi l'on diſoit d'une Province qu'elle n'étoit pas *populeuſe* de ſa nature, mais qu'elle a été *peuplée* par l'induſtrie & le commerce:

Si l'on diſoit que tout ce qui dépend de la fortune ou de l'opinion eſt *inſtable* comme elles?

Qu'une longue *ſouvenance* du paſſé éclaire un vieillard ſur l'avenir, & qu'il la tourne en prévoyance:

Qu'en Politique, la diſſimulation eſt permiſe, mais non pas la *ſimulation*:

Que dans les temps *calamiteux* l'humeur du Peuple *s'exaſpère ;* qu'il faut le contenir, mais non pas l'*entraver :*

Que d'élever un homme, en un inſtant, du rang *infime* au rang ſuprême, ce n'eſt qu'un jeu pour la fortune :

Qu'un riche étale ſon opulence avec un orgueil *outrageux :*

Que le caractère du Peuple eſt uniforme dans les pays de deſpotiſme, & qu'il eſt *multiforme* dans les pays de liberté :

Si l'on diſoit qu'un homme déshonoré, mais impudent, lève un front *déhonté* contre la renommée :

Si l'on diſoit,

Les temps *calamiteux* ſont féconds en grands Hommes.
Qu'attendez-vous d'un homme *oublieux* des bienfaits?
Le Ciel enfin pour nous ſera-t-il *exorable ?*
Il parvint à la Gloire à force de *labeurs.*
Reſpirer la fraîcheur des *ombreuſes* vallées.
Les vents *bruyoient* au loin dans les forêts profondes.
Ils ont de leurs *diſcords* fatigué l'Univers.
De ſes rais argentés *Diane* ſe couronne.
Les épis ondoyans commençoient à *blondir.*

Parleroit-on une Langue étrangère ? ne ſeroit-on pas entendu? ne le ſeroit-on pas même avec le plaiſir qu'on éprouve à retrouver des

biens que l'on croyoit perdus, & qu'on a long-temps regrettés?

Mais un tort bien plus ſérieux, & d'une conſéquence plus étendue, que font à la Langue les lois prohibitives de l'uſage, c'eſt de la dégrader, & de rendre inutile au langage noble & ſoutenu la meilleure partie de ſes richeſſes. Les bons Ecrivains la décorent de nouvelles tranſlations de mots & de nouvelles alliances; mais ſon vrai fonds, ſes termes propres, ſes analogues, ſes ſynonymes, ſes diminutifs, ſes primitifs, ſes dérivés, &, ſi j'oſe le dire enfin, ſes richeſſes de première néceſſité périſſent tous les jours pour l'Orateur & le Poète: or ce ſeroit à conſerver cette partie ſi précieuſe du langage de la Poéſie & de l'Eloquence, qu'on devroit donner tous ſes ſoins.

Une communication habituelle entre les différentes claſſes de la Société, fait que la Langue du Peuple dérobe tous les jours quelque choſe à celle d'un monde plus cultivé; & celle-ci, pour ſe dédommager, uſurpe auſſi tous les jours quelques termes du langage plus relevé de l'Eloquence & de la Poéſie. Ainſi,

par degrés l'héroïque devient familier, le familier devient populaire: en ſorte que la Langue écrite eſt à l'égard de la Langue uſuelle comme une île au milieu d'un fleuve qui la ronge inſenſiblement, & finira par la ſubmerger.

Ce qu'Horace a dit de la vie, on peut le dire de la Langue.

« Tous les ans dans leurs cours nous font quelque larcin ».

Le terme propre eſt devenu commun; le tour naturel eſt uſé; l'épithète la plus hardie & la plus forte n'eſt plus qu'un mot paraſite & vague; l'expreſſion figurée eſt ternie; l'élégance a perdu ſa fleur; & ſi l'on veut donner au ſtyle un peu d'éclat, il faudra bientôt tirer de loin des mots auxiliaires, accumuler des métaphores, enfin ſe rendre étrange, de peur d'être commun en oſant être naturel.

Que faire donc pour retarder au moins cette dégradation ſucceſſive & continuelle? Oppoſer à l'uſage la même force de réſiſtance, pour retenir ce qu'il veut rebuter, qu'on lui oppoſe quelquefois, pour rebuter ce qu'il veut introduire. Ne voit-on pas quel

eſt le ſort de ces mots aventuriers, dont parle la Bruyère, qui courent le monde pour tenter fortune, & qui, après une vogue éphémère, ſont délaiſſés & tombent dans l'oubli? Pourquoi donc, ſi le bon eſprit & le bon goût font périr les mots qu'ils dédaignent, n'auroient-ils pas le droit de faire vivre les mots qu'ils auroient adoptés, ſi ces mots ont de l'harmonie, de la clarté, de la couleur, & une nobleſſe naturelle, je veux dire de l'analogie avec des idées & des images nobles, ſans nulle affinité avec des objets rebutans?

Le Peuple, dit-on, s'exprime ainſi. Et bien, alors le Peuple s'exprime noblement. Où en ſerions-nous ſi l'Ecrivain même le plus élégant ne devoit rien dire comme le Peuple? Une grande partie de la Langue eſt commune à tous les Etats; & cette eſpèce de domaine public eſt plus ou moins étendu, ſelon le caractère & l'eſprit de la multitude. Le Peuple d'Athènes parloit la Langue de Théophraſte, & croyoit même la parler mieux que lui. Le Peuple Romain, du temps de Scipion, ne parloit pas la Langue de Térence; mais avant même le règne d'Auguſte il étoit, en fait de langage, ſi difficile & ſi

ſévère, qu'il intimidoit ſes Orateurs. Le Peuple de Toſcane parle aujourd'hui l'Italien le plus pur. Les Payſans de la Caſtille parlent leur Langue dans toute ſa nobleſſe. Par quelle vanité voulons-nous que, dans la nôtre, tout ce qui eſt à l'uſage du Peuple contracte un caractère de baſſeſſe & de vileté? Faut-il qu'une Reine diſe *bon jour* en d'autres termes qu'une Villageoiſe?

Par-tout ſans doute, & dans tous les temps, il y a des façons de parler qu'il faut laiſſer au Peuple, & qui n'appartiennent qu'à lui, parce qu'elles ſont analogues aux idées qui lui ſont propres, & qu'elles tiennent à ſes coutumes, à ſes travaux, ou à ſes mœurs: mais ce qui n'a pas ces rapports excluſifs, & qui n'a rien de rebutant ni pour l'eſprit ni pour l'oreille, appartient à toute la Langue.

Quel ſera donc, dira quelqu'un, le caractère diſtinctif du langage élevé, du haut ſtyle? Une réſerve ſemblable à celle que je viens d'aſſigner au langage du Peuple, c'eſt-à-dire, un grand nombre de termes & d'images excluſivement analogues aux mœurs, aux habitudes, à la façon de voir, de penſer

& d'agir des hommes d'un rang élevé. Mais à cet apanage réſervé à leur claſſe, elle joindra les jouiſſances de tout le domaine commun, d'où la vanité veut l'exclure, & qu'une fauſſe délicateſſe lui conſeille d'abandonner.

Quoi! parce que le Peuple dit tous les jours : *Comment faire? vous ſavez ſa coutume ; pouſſer à bout quelqu'un ; être inſtruit de ce qui ſe paſſe ; prendre ſon chemin vers un endroit :* parce qu'il dit, *vous qui parlez pour lui ; attendroit-il ſi tard ; prenez votre parti*, & mille choſes qu'on ne peut dire autrement que le Peuple, ſans les dire plus mal que lui; faut-il pour cela que ces façons de parler, ſimples & naturelles, ſoient interdites à la Poéſie? Falloit-il que Racine (de qui je les emprunte) ſe les refusât au beſoin? Ne voit-on pas qu'entremêlées avec des termes & des images d'un ton plus haut, elles donnent au ſtyle un air de vérité, de naïveté, qu'il n'auroit pas s'il étoit plus tendu? C'eſt l'artifice qu'Ariſtote enſeigne aux Poëtes pour ſauver l'invraiſemblance du merveilleux, que d'y mêler des choſes ſimples & communes,

afin, dit-il, que la croyance accordée à ce qui eſt naturel, ſe communique à ce qui ne l'eſt pas. Il en ſera de même de la vraiſemblance du langage, ſi le naturel s'y marie avec le rare & le merveilleux.

Qu'on affecte au contraire de ſe tenir ſans ceſſe au-deſſus du ton familier, bientôt on ne parlera plus que par figures accumulées, & la Langue écrite le ſera ſi artiſtement & ſi pompeuſement, qu'elle ne fera plus aucune illuſion. *Il faut*, nous dit M. de Voltaire, *qu'une métaphore ſoit naturelle, vraie, lumineuſe* (& il ajoute), *& qu'elle échappe à la paſſion.* Or comment peut-elle paroître échapper à la paſſion, ſi la paſſion en eſt prodigue, & ſi ſon langage n'eſt qu'un amas de figures accumulées & de termes évidemment recherchés & tirés de loin?

L'expreſſion ne doit jamais être plus ſimple que lorſque la penſée ou le ſentiment eſt ſublime: or tout ce qui eſt ſimple dans une Langue y devient néceſſairement familier par le progrès de l'imitation. L'on voit même que parmi nous, ſoit au Théâtre, ſoit dans les Livres, ſoit dans le monde, le Peuple

a déjà pris les expreſſions les plus fortes de la Poéſie & de l'Éloquence : un accident le fait *frémir* ; une calomnie lui fait *horreur* ; un caractère lui paroît *odieux*, *déteſtable*, *atroce* ; un artiſan eſt *déſolé*, *déſeſpéré* de s'être fait attendre ; il eſt *pénétré*, *confondu*, *inconſolable*, &c. Il ne faut donc pas s'imaginer que tout ce qui devient familier au Peuple ſoit populaire ; & en dépit de l'uſage & de ſes abus, la Langue noble a droit de conſerver, non-ſeulement ce qui lui eſt propre, mais ce qui doit lui être commun avec tous les autres langages.

Cependant l'art d'écrire, comme tous les Arts d'agrément, doit s'occuper du ſoin de plaire à ce Public qui s'eſt rendu l'arbitre de la Langue. Il eſt donc inutile d'examiner, me dira-t-on, ſi le caprice & la fantaiſie, ou la réflexion & le goût préſident à ſes déciſions ; & dès que la Langue eſt l'inſtrument des Arts deſtinés à lui plaire, il faut la parler à ſon gré.

C'eſt là, je crois, l'objection la plus forte qu'on puiſſe faire en faveur de l'uſage ; & je conviens qu'elle eſt ſans réplique pour les

Ouvrages dont le ſuccès dépend de l'émotion ſimultanée du Public aſſemblé : car dans ces aſſemblées l'uſage eſt dans toute ſa force & dans la plénitude de ſon autorité : il y décide & ne raiſonne pas ; & il falloit tout l'art de Racine, tout l'aſcendant de Boſſuet, pour riſquer au Théâtre & dans la Chaire d'éloquentes témérités.

Mais hors de là, & dans des écrits jugés par des Lecteurs iſolés & tranquilles, pourquoi, ſi l'on eſt ſûr d'avoir pour ſoi la raiſon & le goût, n'oſeroit-on parler d'après ſoi-même & pour le petit nombre ? L'uſage, comme l'opinion, exiſte, ſans que l'on puiſſe dire quelle en eſt l'origine, ni quelle en ſera la durée. C'eſt une aſſimilation de langage, comme l'opinion eſt une aſſimilation d'idées, l'une & l'autre le plus ſouvent fortuite & paſſagère, ſans autre cauſe que l'exemple, ſans autre lien qu'une adhéſion ſuperficielle des eſprits. Si donc l'homme qui veut penſer avec une liberté ſage, commence par ſe dégager du pouvoir de l'opinion, & oſe lui-même s'en rendre juge ; pourquoi l'homme qui veut écrire avec une noble franchiſe, ne com-

mence-t-il pas de même par ſoumettre l'uſage à ſon propre examen ? Comment veut-on que la parole ſuive le vol de la penſée, ſi tandis que l'une ſera libre, l'autre eſt chargée de liens ? Cela me rappelle un emblème, où un aigle attaché à un vieux tronc de chêne, s'efforçoit de prendre l'eſſor : ſes aîles étoient déployées, mais ſon corps étoit enchaîné.

Lorſque le goût du temps a paru aux hommes de génie dans tous les Arts, ou trop timide ou trop frivole, qu'ont fait ces grands Artiſtes ? Ils ſe ſont recueillis, retirés de leur ſiècle, & ſe ſont mis devant les yeux les grands exemples du paſſé, pour être dignes, en les imitant, des ſuffrages de l'avenir. Pourquoi donc l'Ecrivain ſolitaire & indépendant, qui ne ſera jamais livré au mouvement de la multitude, & qui n'aura pour juge qu'un Lecteur iſolé & ſolitaire comme lui, n'auroit-il pas le même courage que le Peintre & que le Statuaire a dans ſon atelier ? Son ſtyle y prendra, je le ſais, un caractère un peu ſauvage : mais je ſais bien auſſi qu'il en aura une vigueur plus mâle,

une vérité plus naïve, enfin plus d'abondance, plus de sève, & plus de saveur.

J'entends ici les vrais amis du goût & les zélés conservateurs de la pureté du langage, me demander si, en accordant aux Ecrivains cette liberté légitime que je sollicite pour eux, on n'ouvrira point la barrière à une licence immodérée, & si je pense qu'il en résulte plus d'avantages que d'abus?

A cela je réponds, que l'éternel écueil de la liberté c'est la licence, & que la liberté n'en est pas moins le premier bien des Arts, comme le premier bien des hommes. Je réponds, qu'il importe peu que les mauvais Ecrivains en abusent, pourvu que les bons en profitent: car ce n'est jamais à la foule qui va périr, mais au petit nombre qui doit vivre, qu'il faut penser en s'occupant des Arts. Un Ecrivain judicieux sentira mieux que je n'ai pu le dire, à quelles conditions il peut oser ce que l'usage lui défend ou ne lui permet point encore; & celui à qui la Nature aura refusé ce discernement juste & sain, cette sagacité d'intelligence & de sentiment qui fait l'homme de goût, celui-là, dis-je,

dis-je, n'a pas beſoin, pour mal écrire, qu'on lui en facilite les moyens.

Qu'il ſe rencontre, par exemple, un de ces eſprits vains & vagues, qui, pour déguiſer leur foibleſſe & leur inanité, s'efforcent de produire des mots en guiſe de penſées, & qui, n'ayant que des idées communes, les fardent & les enluminent pour leur donner un air de ſingularité, rien ne l'empêchera de ſe faire un langage auſſi bizarrement conſtruit que péniblement travaillé.

Qu'il ſe rencontre un cerveau brûlant, d'une chaleur ſtérile & ſans lumière, comme celle d'un ſable aride; un de ces hommes qui, ſans talent, veulent ſe donner du génie; rien ne l'empêchera de ſe former un ſtyle auſſi obſcur, auſſi incohérent, auſſi informe que ſes penſées. Avec des notions ſuperficielles & confuſes, il tâchera de ſe montrer profond; vigoureux & hardi, avec des idées foibles; plein de verve & d'enthouſiaſme, avec une ame ſans reſſort & une imagination ſans élans. Il cherchera la nouveauté, la hardieſſe, l'énergie, dans un mélange monſtrueux de mots étrangers l'un à l'autre, & d'images incom-

patibles ; & donnant ſa bizarrerie pour de l'originalité, je crois l'entendre s'applaudir d'avoir un langage qui n'eſt qu'à lui. Tant mieux qu'il ne ſoit qu'à lui ſeul. Mais eût-il des imitateurs, des admirateurs même, pourquoi s'en mettre en peine ? Jetons les yeux ſur le paſſé ; & de ces productions ſauvages dont le vaſte champ de la Littérature fut hériſſé dans tous les temps, regardons ce qui reſte : obſervons à quel petit nombre de bons eſprits & de bons Ecrivains tient la gloire de tout un ſiècle ; & pourvu que ceux-là proſpèrent, laiſſons la foule des faux talens ſe débattre dans les liens de l'uſage ou s'en échapper, n'éviter la baſſeſſe & la trivialité que par l'enflure & l'extravagance, & ne faire un moment quelque bruit, qu'en paſſant de l'obſcurité dans l'oubli.

Fin du Tome Second.

TABLE

Des Chapitres du ſecond volume des Incas.

CHAPITRE XXXIII. *Ataliba, Roi de Quito, aſſemble ſon armée. Il ſort de ſes Etats, s'aſſure du fort de Cannare, & va au devant de l'ennemi.* Page 1

CHAPITRE XXXIV. *Huaſcar, Roi de Cuſco, marche à la tête de ſes Peuples. Bataille de Tumibamba. L'armée de Quito eſt vaincue; Ataliba eſt fait priſonnier. Il s'échappe de ſa priſon.* 11

CHAPITRE XXXV. *Les Cannarins, ſoulevés en faveur du Roi de Cuſco, aſſiégent dans leur fortereſſe les troupes du Roi de Quito. Eclipſe du Soleil. Défaite des Cannarins. Bataille de Saſcahuana. Le Roi de Cuſco eſt vaincu. Il eſt pris. Le fils aîné du Roi de Quito eſt tué dans cette bataille.* 22

CHAPITRE XXXVI. *Le corps du jeune Prince eſt apporté au Roi ſon père. En-*

trevue d'Ataliba & d'Huascar, son prisonnier. 35
CHAPITRE XXXVII. *Retour d'Ataliba à Quito, avec le corps du jeune Prince.* 45
CHAPITRE XXXVIII. *Fête de la paternité, à l'équinoxe du printemps. Funérailles du jeune Inca.* 50
CHAPITRE XXXIX. *Cora est convaincue d'avoir violé ses vœux. Son père va trouver Alonzo, lui apprend le malheur de sa fille, & lui dit de se dérober au supplice qui les attend.* 60
CHAPITRE XL. *Cora paroît devant son Juge. Alonzo s'accuse lui-même, la défend, & la fait absoudre.* 65
CHAPITRE XLI. *Voyage de Pizarre en Espagne. Son arrivée à Séville. Il y voit célébrer un* auto-da-fé. 78
CHAPITRE XLII. *Gonzale, frère de Pizarre, vient le trouver à Séville. Leur entretien. Pizarre est présenté à l'Empereur; il en obtient le Gouvernement des pays qu'il va conquérir. Il s'en retourne en Amérique.* 90
CHAPITRE XLIII. *En arrivant à Saint-*

Domingue, Pizarre y trouve Las-Casas attaqué d'une maladie que l'on croit mortelle. Nouvelle marque de l'amour des Indiens pour Las-Casas. Pizarre en est témoin. 103

CHAPITRE XLIV. *Pizarre part de Saint-Domingue, se rend à Panama, s'embarque sur la mer du Sud, descend au port de Coaque, & se rend par terre à Tumbès. Etat des choses dans le Pérou à l'arrivée de Pizarre. Bataille sur l'Abancaï, où le parti du Roi de Cusco est presque entièrement détruit.* 115

CHAPITRE XLV. *Un fort qu'Alonzo de Molina a fait élever à Tumbès, est attaqué par les Espagnols, & défendu par les Mexicains.* 123

CHAPITRE XLVI. *L'assaut n'ayant pas réussi, on assiége le fort. Amazili, sœur d'Orozimbo, est prise par les Espagnols. Sa résolution généreuse & sa mort. Les Peuples du midi se rangent sous la puissance des Espagnols. Pizarre se rembarque, & de Tumbès il va descendre au port de Rimac.* 139

CHAPITRE XLVII. *Ataliba fait camper ſon armée ſur les bords du fleuve Zamore. Fête de la Mort au ſolſtice d'été.* 153

CHAPITRE XLVIII. *Alonzo, dans le camp Indien, reçoit des lettres de Pizarre & de Las-Caſas. Sur la foi de l'un & de l'autre, il propoſe à l'Inca d'entrer en conciliation. Il va au devant de Pizarre, confère & s'accorde avec lui, revient au camp d'Ataliba, & malgré l'avis & l'exemple des Mexicains, il perſuade à l'Inca d'accorder à Pizarre l'entrevue qu'il lui demande.* 159

CHAPITRE XLIX. *Entrevue de Pizarre & d'Ataliba. Maſſacre des Indiens, cauſé par le fanatique Valverde. La troupe des Mexicains eſt détruite. Alonzo eſt bleſſé. Gonſalve Davila eſt tué par Capana. Ataliba eſt enfermé dans le Palais de Caſſamalca.* 169

CHAPITRE L. *Pizarre va voir Ataliba dans ſa priſon. Mort d'Alonzo de Molina. Valverde ſoulève les Caſtillans contre Pizarre. Celui-ci les appaiſe, bannit Valverde, & l'envoie à Rimac, pour y*

être embarqué, & de là transporté dans une île déserte. Ataliba demande à se racheter, & sa demande est acceptée. 183

CHAPITRE LI. *Almagre arrive de Panama. Il rencontre Valverde. Leur entretien. Mort d'Huascar dans sa prison. Ataliba en est accusé. Persuadé de son innocence, Pizarre veut le sauver. Partage des trésors qu'Ataliba a fait amasser pour sa rançon. Fernand Pizarre est envoyé en Espagne.* 197

CHAPITRE LII. *Arrivé au port de Rimac, Fernand se laisse toucher par le faux repentir de Valverde, & lui accorde la liberté d'aller vivre chez les Sauvages. Résolution prise dans le Conseil, d'instruire le procès d'Ataliba. Sa famille est transférée dans la même prison que lui. Mort de Cora sur la tombe d'Alonzo. La constance d'Ataliba l'abandonne dès qu'il se voit au milieu de sa famille.* 211

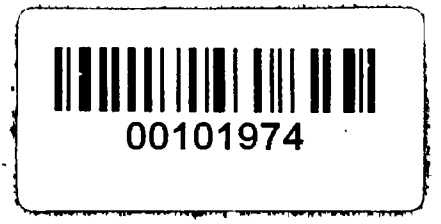
CHAPITRE LIII. *Jugement d'Ataliba. Quel usage Valverde fait de sa liberté. Ataliba est étranglé dans sa prison. Pizarre se retire à Lima. Le Pérou est en*

proie aux ravages des Eſpagnols. Ceux-ci ſe détruiſent entre eux. Pizarre meurt aſſaſſiné. 218

Eſſai ſur les Romans, conſidérés du côté moral. 231

De l'Autorité de l'uſage ſur la Langue. Diſcours lu dans la Séance publique de l'Académie Françoiſe, le 16 Juin 1785. 325

Fin de la Table.



Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016